MICHEL SALOFF COSTE

POST-HISTOIRE

MSC ET ASSOCIES EDITION
66 AVENUE DES CHAMPS ELYSEES 75008 PARIS TEL : +33 6 61 91 97 01

Remerciements.

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans l'aide qu'ont apporté de nombreuses personnes tout au long de sa gestation.

Tout d'abord, je dois remercier pour ce livre Madame Dobelaère et le Docteur Jacques Saloff-Coste qui m'ont mis au monde, ont eu le courage de me supporter et de comprendre mes errances diverses, et m'ont dépanné financièrement durant la période d'impotence que j'ai traversée pour écrire ce livre.

Brice Couturier, en recueillant fidèlement mes idées avec un magnétophone, en les organisant et les réécrivant, a su donner le premier une certaine consistance à mon discours.
Françoise Verny, par son intérêt, ses conseils, a su me décider à concentrer mes forces pour aboutir à un résultat éditable.

Fabienne Morri s'est occupée du décryptage, de la correction et de la dactylographie du texte manuscrit. Je lui dois aussi de nombreux conseils et le soutien moral aussi bien que financier qu'elle a su m'apporter au milieu des difficultés liées à ce livre.

Vincent Bardet m'a beaucoup aidé par son enthousiasme pour la post-histoire et les échanges d'idées que cet enthousiasme a généré.

Je remercie Blaise Gautier, Claude Hetten, Marie-Thérèse Angneroh, de la Revue Parlée du Centre Georges Pompidou, pour m'avoir offert leur espace et leur savoir-faire et cela dans le but de 1'organisation d'une première rencontre sur la post-histoire, qui m'a permis de tester de nombreux passages de ce livre et d'en perfectionner 1'élaboration.

Je remercie Pascal Maillard, pour les corrections et les idées nouvelles qu'il m'a apportées ainsi que pour les auteurs qu'il m'a fait découvrir.

Madame Chastel m'a offert un toit et la nourriture en bordure d'un bois dont le calme, les animaux et les plantes m'ont donné les mots pour écrire ce livre. Elle a su aussi me soutenir financièrement.

D'une manière générale, je remercie pour leurs conseils, leurs critiques et le temps qu'ils ont bien voulu me consacrer: Vladimir Altowsky, Patrick Arnoux, Michka et Olivier Assayas, Costas Axelos, Jean Baudrillard, Gérard Blitz, Michel Cazenave, Jean-François Fabry, Claude Fain, Fred Forest, Yves Gassot, Edouard Glissant, Michael Hansworth, Jacques Inguenaud, Lam Le, Patrick Marant, David Rocheline, Alain de Romefort, Xavier Sallantin, Jacques Seguela, Pierre Solié.

Je tiens également à remercier Alessia Weil qui a corrigé et retravaillé ce livre dans sa version finale.

INTRODUCTION

Obscurcir cette obscurité,
voilà la porte de toute merveille.
Lao -Tseu.

L'écrivain est un sorcier parce qu'il vit l'animal comme la seule population devant laquelle il est responsable en droit.
Gilles Deleuze - Félix Guattari.

Ambition et limites de ce livre.

L'idée de ce livre remonte à mon plus jeune âge, il est né du sentiment d'inadéquation entre la culture telle que je la recevais de mes aînés, et mon expérience quotidienne du monde.

L'ennui mortel dans lequel me laissait la scolarité provoqua en moi une recherche intense d'un autre chemin.
Mon problème a été, dès lors, de rassembler les éléments et les conditions propres au développement d'une nouvelle conscience et d'en cultiver son extension.

Je suis né avec la bombe atomique et la pollution; à 7 ans, j'ai vu John Kennedy s'effondrer sous les balles, je me rappelle avoir pleuré sans trop savoir pourquoi; il y avait aussi la famine qui touchait des millions de gens et tant d'autres choses encore...
Ce que j'ai appris très tôt c'est que mon destin individuel n'était pas vraiment lié à ma famille ni même à mon pays, car tout ce qui m'était cher dépendait avant tout, directement, des événements dont la planète était la scène chaotique.

Enfant de la télévision, elle m'a montré l'agitation frénétique et aveugle d'êtres prêts à s'entre-tuer, chacun perdu dans son "trip", sa couche socio-culturelle, sa religion, tandis que la planète était empoisonnée par les déchets de cette agitation; et cela à une vitesse proprement insoutenable face aux millénaires qu'il a fallu pour que se développe la complexité propice à la naissance de la vie.
Malgré tout, chacun était très occupé à "réussir" et à se faire valoir dans son entourage en suivant avec ferveur les rails universitaires et professionnels fonctionnant comme une série d'aiguillages l'amenant à une spécialisation toujours plus grande en forme d'oeillères.

J'ai choisi la dissidence et l'hybridation des expériences et des connaissances.
Plutôt que la sécurité sociale, j'ai préféré m'enfoncer dans la jungle du monde à l'état brut, en gardant les yeux bien ouverts.
Mon propos a été, dès le début de m'ouvrir à toutes les cultures, et surtout de casser une à une toutes les certitudes qui fonctionnent comme des automatismes bien huilés chez l'homme blanc judéo-chrétien.

Pour cela, il fallait rompre les circuits "intellectuels", il fallait m'éloigner de mon pays et de ma famille, il me fallait apprendre à devenir personne.
S'enfoncer dans l'épaisseur du monde, c'est aussi s'enfoncer dans le silence, aux confins des différentes codifications qui animent les cultures dans leur différence. Lorsque tous les langages se mélangent et se superposent, on devient comme un carbone usager.

Celui qui sait ne parle pas!

Dans cette ultime défaite on regagne une certaine virginité.

J'ai commencé par cesser d'écrire, puis bientôt de parler. A mesure que mon anormalité grandissait, j'ai découvert les joies du caméléon, changeant d'habit, jouant en miroir la normalité du milieu que j'étais amené à traverser pour le comprendre.
A mesure que j'accumulais les facettes du livre idéal, projeté durant mon adolescence, au lieu de l'écrire je le désécrivais.

Comme un tricot dont on tire le fil, la réalité et moi nous nous défilions l'un l'autre.

J'ai connu alors toute la puissance des mots à la fois faste et néfaste par laquelle les hommes sont à la fois transportés vers une conscience plus large et en même temps enfermés comme dans une prison.

Il n'y a aucun moyen qui ne soit obstacle et aucun obstacle qui ne soit moyen.
Les mots les plus lumineux ont provoqué les génocides les plus ténébreux.
C'est en perdant toute illusion que l'on conquiert une certaine clarté.

Je n'aime pas trop les introductions, car elles ont pour but d'aider les gens à rentrer dans un livre, alors que seule la mort est apte à les délivrer.

Les livres sont la moisissure de l'esprit.

Les "auteurs" se croient créateurs de livres, mais chaque livre a en fait sa vie propre, il se fait un chemin dans l'auteur, comme l'eau de pluie dans la colline se faufile dans les nappes souterraines et se rassemble pour jaillir à la source.

L'auteur s'en gargarise, pauvre auteur, il devrait se rendre compte que le livre naît de ses failles et de ses fêlures qui le rendent victime privilégiée d'un débordement qui le dépasse.

Quand j'ai bien été vide de toute prétention à l'existence, ce livre s'est mis à s'écrire, comme s'il se nourrissait de ma propre décomposition.

Je suis dubitatif.

Quel est le sujet de ce livre?

Quelle est sa thèse, son antithèse et sa synthèse?

Le sujet de ce livre n'est que "actualité", il est le résultat d'une enquête que j'ai menée sur la vie et la mort, en tant qu'homme parmi d'autres hommes en 1984.

J'ai essayé de coller à ce que je percevais en me libérant des nombreux codes culturels qui me semblent être des voiles rendant aveugle au moment et à ses enjeux spécifiques.

Entre autre code, j'ai remis en cause 1'hégélianisme triomphant, de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, aussi bien que l'idée d'une quelconque objectivité face à un sujet connaissant tel qu'il règne en Occident.
Moi-même et ce livre sont autant fictifs que réels. Notre alliance est une passion avec la redondance, l'obscurité et la magie que cela implique. Je ne défends pas des idées, je défends une intensité, une vision qui est à cheval entre le monde et ce qui est au-delà de tout monde.

Je dis ce que je vois.

Le propos de ce livre n'est pas un message sensé. Je souhaite que le lecteur soit engagé au-delà de ses sens, dans une transmutation qui n'appartient ni à la matière, ni aux idées.
Ce livre n'a pas de prétention à l'absolu, il s'adresse dans sa forme même en écho à d'autres formes, dans un temps et un espace donnés. Certains y verront un poison, d'autres y boiront un nectar, et d'autres encore n'y liront rien. Mon ambition ultime aura été d'être un bon boulanger en donnant le meilleur de moi-même, à ceux qui mangent du pain.

Comment est construit ce livre?

Ce livre est fait de modules, de chapitres et de cercles.

Chaque **module** est une cellule organique qui peut-être lue indépendamment et entretient des rapports multiples avec l'ensemble des autres modules -qu'ils soient proches ou éloignés dans le livre-.
Chaque module est une facette, une porte qui mène au coeur du livre, et constitue une entrée possible. Chacun à sa manière est un résumé de l'intégrité du livre "modulé", d'une certaine manière.
Selon son tempérament, le lecteur comprendra mieux tel ou tel module, bien qu'au fond tous les modules ne font que répéter la même chose essentielle que le livre lui-même tout entier n'arrive pas finalement à mieux dire. L'ensemble des modules constitue donc un corps sans organe, nomade, fluctuant, moléculaire. On peut jouer au hasard avec eux, les tirer comme on tire les

cartes et lire un destin en jouant de leur interférence.

Mais cette vision du livre est partielle, car l'ensemble des modules "font corps" pour former les chapitres qui arbrifient logiquement la progression du livre; les dix chapitres du livre sont l'espace d'une structure qui, en elle-même, parle d'autre chose que les modules qu'elle contient, et à ce niveau, les modules sont mis au service d'un corps qui les dépasse.

Les **chapitres** introduisent un déroulement, une origine et une fin.
Si les modules sont la pulpe du livre, les chapitres en sont l'écorce; elle protège les modules de l'incompréhension en aidant le lecteur dans une progression lente vers leur essence. Les chapitres constituent un chemin, un parcours initiatique, propice à faire perdre au lecteur sa propre écorce faite d'habitudes de pensées et de réalités bien solides. Les chapitres sont décadents, ils déclinent la décimalité, chacun a sa place en tant qu'organe avec sa fonction de production. Ils sont hiérarchisés et fonctionnent en arbrification logique tout autant qu'ésotérique. Ils donnent à chacun des chiffres de la décimalité la zone de son règne.

Enfin chaque chapitre et module sont surcodés par trois cercles.

Les **cercles** révèlent le noyau du livre, en eux viennent se nouer 1'intensité métaphysique du livre. Leur puissance est transversale et ils s'imbriquent les uns dans les autres comme des poupées russes.
D'une certaine manière, le premier cercle parle du passé, le second du futur et le troisième du présent. Mais ils sont aussi chacun le développement de l'autre en tant que spirale nécessaire tendant à rapprocher le lecteur du point invisible et immatériel dont le livre est issu.
On peut y voir respectivement les racines, le tronc et le feuillage du livre. Chacun fonctionne comme un changement d'état: le premier est solide, le deuxième liquide, le troisième gazeux.

PREMIER CERCLE

CHAPITRE I

POURQUOI SE RACONTER UNE HISTOIRE?

Avant toute histoire - A Dieu - Les lumières.

> Il est préférable d'effacer toute histoire personnelle, énonça-t-il lentement comme pour me laisser le temps d'écrire, parce que cela nous libère des encombrantes pensées de nos semblables.
>
> Carlos Castaneda.[1]

Module 111: Avant toute histoire.

Et voilà, les premiers mots sont jetés.

Les dés sont tirés, il faudra boire la coupe jusqu'au bout.

Cette histoire est-elle préméditée?

Qui l'écrit?

La virginité de la feuille blanche hante les maux de l'écriture, comme le paradis hante les mots de l'histoire.

Cela doit-il être un roman, une autobiographie, un poème, une théorie philosophique. Déjà les mailles d'un code littéraire se jettent sur nous, nous quadrillent. Et que dire de la langue même, la langue mère... Ce ne sera juste qu'un essai de trucs!

Devant un escalier, au lieu d'avancer un de mes deux pieds, je tends à basculer tout mon corps, je sais que je vais glisser sur les marches, les effleurer juste, voleter jusqu'en bas. Voilà, ça y est, je glisse. Impression fulgurante de mon apesanteur. Je suis dans une cour. Juste me concentrer, décoller; je m'élève verticalement, dix mètres, vingt mètres, cent mètres. Je vois la ville toute entière, je glisse à l'horizontal, non pas comme un oiseau, non, comme un bloc, et la pesanteur même, me sert maintenant de point d'appui pour me diriger.

---

[1] Le voyage à Ixtlan, Carlos Castaneda, Ed.Gallimard. 1974. P.26.

Ce sont des souvenirs d'enfance, je faisais cela en dormant, et puis le jour aussi j'essayais.

A certains moments, ça marchait, à d'autres non, sans que j'arrive à savoir pourquoi... Contrôler, sans jamais arriver à vraiment contrôler, oublier, effacer, laisser pour compte, parce que d'autres histoires appelaient mon attention. Rien ne comptait en moi à l'époque, c'était sans doute ce qui me donnait ma force contre la pesanteur.

Le Curriculum Vitae apparaît chez l'individu comme dans l'humanité bien tardivement. Il faut que l'ordre de la connaissance du Bien et du Mal ait produit son fruit et que l'on y ait profondément goûté pour que la pesanteur attire certains événements, les rende signifiants et fasse histoire.

Puis vient beaucoup plus tard la décroissance, cette décrépitude, où des souvenirs oubliés remontent comme des bulles, les rots d'un biberon de vieillard. Cette lumière du crépuscule qui rapproche l'arrière grand-père du rire léger du petit-fils.

L'humanité se retournant sur ses origines, redécouvre les traces d'avant toute histoire: grotte de Lascaux magiquement préservée, tribus enfouies en pleine Amazonie, connaissance bizarroïde des sorciers ayant miraculeusement survécu à l'holocauste de la colonisation.

Certains de mes contemporains ne retrouvent plus le fil d'Ariane au milieu de la jungle signalétique de notre époque, quittent les grandes autoroutes de la culture dans un krach d'overdose de signes comme Rimbaud, Artaud, Hendrix; neurones flamboyants d'un cerveau imaginaire producteur de réalité. D'autres passent sans bruit dans des voies de traverse. Dans "Au pays des hommes nus", en 1972, Tobias Schneebaum raconte comment il s'est enfoncé dans la jungle amazonienne et après un long périple, malade, il est finalement recueilli par une tribu qui n'a jamais vu un homme blanc.

Suit une lente osmose où il devient l'un deux, dormant ensemble, en tas, tous corps confondus. Chaque élément du groupe s'unissant à l'autre, au détour d'une chasse sans choix préétabli, en fonction de la pure intensité de l'instant.

Quand Thomas se prend à dessiner d'une manière hyperréaliste un de ses nouveaux compagnons, il s'aperçoit que cette image figurative reste abstraite pour eux à qui le langage de la perspective ne parle pas. De fait, il n'y a pas de perspective, juste un instant présent vécu intensément de manière totalement abrupte. Quelle ignorance! Non, car il ne cesse d'apprendre auprès des hommes nus: il réapprend à voir, à écouter, à sentir, de multiples signes venus d'ailleurs, pour tisser le jeu spécifique de l'instant auquel le "je" ne peut que répondre ou être anéanti par la puissance de mort de la jungle. Apologie du bon sauvage, nous en sommes bien loin, plutôt analogie curieuse avec la tactique pragmatique de certains grands hommes d'affaire, et dont l'âge loin d'enlever à l'efficacité, apporte une lumière plus crue à ce "je" de la sauvagerie.

Avant toute histoire, il est bien vu aujourd'hui de se poser la question de l'identité de l'auteur. Comme s'il ne suffisait pas de sortir son passeport pour franchir cette frontière-là. Et

que tout soit dit: en bons zoulous que nous sommes tous!

"Un livre n'a pas d'objet ni de sujet, il est fait de matières diversement formées, de dates et de vitesses très différentes. Dès que l'on attribue un livre à un sujet (...), on fabrique un Bon Dieu pour des mouvements géologiques."[2]

"L'histoire ne saisit que les événements 'historiques'".

Qui ne nous dit que nous n'avons jamais quitté l'ante-histoire et que toutes les méta-morphoses, les grandes évolutions de l'humanité, ne sont pas finalement du type ante-historique. Les événements historiques n'étant que des manifestations superficielles, extérieures et finales de vagues de fond qui échappent à l'histoire. Alors même que les historiens croient toujours plus au futur de l'histoire, l'ante-histoire garderait-elle la maîtrise du futur dans son carquois narquois?

"Les oppositions sauvage/civilisé, nature/culture, manuel/intellectuel, etc... s'effondrent ainsi que les "théologies de la réduction", fussent-elles à masques ou étiquettes dits scientifiques. Le problème de l'ethnologie n'est plus tel ou tel "concept -clé de voûte-" de la lutte des classes au sourire unique, en passant par le Dieu inceste, le mythe des mythes, etc... -ou de procéder à leur dénonciation (...) Le fait de communauté n'est nullement limité à celui de tribu; quelle que soit la civilisation considérée, 70 à 100% de l'existence d'un individu se joue dans le cercle d'un petit groupe; celui-ci n'est jamais fermé, mais son volume maximum est d'une centaine de personnes. Les oppositions sauvage/civilisé, élémentaires, complexes, sont ici sans pertinence; l'ethnologie est concernée par toute communauté humaine et si ses méthodes et ses champs de recherches ont une certaine spécificité, elle ne saurait avoir le ridicule de se constituer en trust de la compréhension des civilisations."[3]

Une bombe réagissant sur les anti-particules de la matière a explosé bien après ma mort mais son effet a agi en allant au-delà de la vitesse de la lumière et nous a atteint rétrospectivement, faisant de nous des sortes d'extra-terrestres, hors de toute térritorialité, y compris du cosmos lui-même! Des dislexiques hors toute lexicographie.

La transition ante-histoire/histoire n'est pas une transition historique, comme le pense justement l'humanité historique, c'est une rupture topologique, comme un changement de longueur d'onde.

Entre la ponctuation de l'histoire des énergies reste celle de l'affect: dans le sens de quelque chose qui a trait au coeur ou/et à l'affection: être affecté à et pourquoi pas aussi être affecté tout court, c'est à dire jouer un rôle! Ce sont des bandes "magnétiques" qui captent toutes les énergies de meute.

L'individu n'a pas à proprement parler d'avenir ni de passé. On ne peut pas vraiment dire qu'il est, car il joue incessament son devenir actuel.

---

[2] Mille plateaux, Gilles Deleuze et Félix Guattari. Ed. de Minuit. 1980. P.9.

[3] Qu'est-ce que l'ethnologie?, Robert Jaulin. Revue Parlée au Centre Georges Pompidou. Février 1983.

La fin n'est pas vécue comme une mort, la fin de tout est là à chaque instant.

C'est à dire que l'individu, de même que le groupe, sont en constant devenir, sans aucun référentiel qui puisse introduire une notion de continuité.

C'est pour cela que "ça" reste invisible à l'histoire, et "ça" joue d'elle, alors même que dans son impuissance, l'histoire croit toujours plus à son pouvoir.

Etre dans une maison hantée non pas par quelque ancêtre familier, mais par un grouillement d'insectes immenses, d'oiseaux gluants, et de foules multiples, les sentir s'approcher comme un loup affamé de ma propre existence.

Je me réveille et je les sens tous autour de moi, prêts à se matérialiser et à se jeter sur moi au moindre vacillement de ma conscience. Pourquoi avoir peur? Quelle délectation de me faire dévorer, je les laisse rentrer, ils sont chez eux chez moi!

Dernière conversation avec un faux grand-père avant qu'il ne meurt, alors qu'il ne pesait plus qu'une vingtaine de kilos et commençait à ressembler à une momie:

- "Dady, acceptes-tu que je prenne une photo de toi pour Nany?"
- "Oui, fais-le, cela n'a pas d'importance, personne ne verra sur la photo que ça n'existe pas."

USA. Septembre 1983.

Un soleil de sang décline derrière les collines, il fait encore chaud à Palo Alto

- Hello! avez-vous déjà un produit?

Le californien m'interroge comme si j'étais l'un des siens. Imposssible de lui expliquer que je n'habite pas la "Vallée". Il se fond dans la foule sans m'écouter (....). Ils ont tous conçu, parfois déjà fabriqué, un "produit": un robot révolutionnaire, une puce inédite, un programme intelligent (...) Ce sont les nouveaux entrepreneurs de l'électronique, les "branchés" de la Silicon Valley (...) Comme Steve Jobb, 26 ans, le jeune père de la compagnie Apple Computers, qui, fondée avec 100 dollars il y a sept ans, fait aujourd'hui 600 millions de dollars de chiffre d'affaires.

- Avez-vous déjà un produit?

Ils posent la question par politesse, pour saluer mais aussi par intérêt. "Dans les clubs privés de Palo Alto, on dîne peu, on s'informe beaucoup." [4]

Le "Mental Research Institute" de Palo Alto est sans doute l'un des centres les plus importants de recherches sur la communication - sociologues, psychologues et cybernéticiens travaillent en relation étroite.

"Leurs recherches les ont amenés à la conclusion surprenante: la réalité n'existe pas. Elle naît d'effets de communication, sorte de compromis moyen de l'aveuglement d'un groupe. De toutes les illusions, la plus périlleuse consiste à penser qu'il n'existe qu'une réalité

[4] Dominique Bonnet. Express du 28/11/1983. P.127.

unique. De là viennent tous les dogmes et les pensées de haine."[5]

Une meute est bande magnétique mais s'efface au fur et à mesure; le pouvoir reste en quelque sorte flottant. C'est souvent le plus vieux, non en rapport à une durée, mais en tant qu'il articule en lui le plus de devenirs divers, qui englobe les autres. Aujourd'hui, il y a des vieillards de 15 ans.

Cet être anomal (au sens où il glisse et joue entre les filets des codes; le contraire d'un anomal, un pervers polymorphe); cet anomal est-il un prêtre ou un guerrier, un homme de pensée ou d'action?

Mais là quelle importance, car il n'y a pas d'extériorité en opposition à une intériorité.

Dans les deux cas, ne s'agit-il pas de maîtriser au-delà de la matière et de l'esprit, les fluides, les turbulences imaginales, qui créent le phénomène de réalité. Car justement, la réalité n'est pas surcodée, rendue consistante par l'écriture.

Les gaulois ont peur que le ciel leur tombe sur la tête et pourtant ils sont de vaillants guerriers.

Il faut gérer le devenir. Le sorcier doit savoir enfiler le long de ses cheveux magiques, les différents blocs de devenirs. A son collier, ces petites perles, c'est le devenir enfant, cet os, c'est le devenir ancêtre, cette brindille, c'est le devenir plante.

Connaître le mot de passe de chaque règne, savoir parler et conjuguer toutes les formes de réalité.

Le mot de passe est un mot magique qui transforme celui qui le prononce et le milieu dans lequel il le prononce.

La parole n'a plus ce sens dérivé de l'écriture qui est celui de transmettre un code de lecture.

Le mot, bien au contraire est rupture, une mort et une renaissance ailleurs, une harmonisation cela le rapproche du son à l'état pur, de sa consonance, c'est une litanie, un mantra.

Ces mots n'existent pas pour un historien, puisqu'ils ne veulent rien dire. Pas plus que l'histoire n'existe pour ces mots, puisqu'elle n'est pour eux sans réponse qu'un corps mort, trou noir glauque qui absorbe tous les échos.

Le pouvoir qui s'allie à ces mots-clés qui ouvrent les portes au-delà du langage, n'est pas un pouvoir de la continuité. D'où leur apparente fragilité, incohérence, illogisme. C'est au contraire un pouvoir de la rupture, c'est le vide autour de la bordure de la table, ce qui côtoie la table sans y être réellement.

C'est dire que le chef de meute, l'anomal, est solitaire dans sa position, tout en étant le lieu de grouillement de la bande. Mais comme les sons enregistrés sur une bande magnétique, il n'existe que par la meute, et chaque élément de la meute est un propre devenir.

---

[5] "Est-ce que vous avez pensé un truc récemment" par Frédérie joignot. Actuel, 1982.

S'agit-il de pouvoir, ou s'agit-il de celui qui, au contraire, s'est débarrassé de tout bien, et vit en marge de la tribu, en toute bordure de la forêt avec pour seule richesse le vent qui lui amène toujours plus d'innombrables devenirs?

Il y a sacrifice, parce que la violence est inhérente au jeu, à cause du je.

Le combat entre les indiens d'Amérique et les colons se déroulait sur deux plans hétérogènes.

La guerre chez les indiens entre les tribus n'avait pour but aucune territorialité de toute façon flottante puisqu'ils étaient nomades. Il ne s'agissait aucunement de prendre possession.
Chacun des guerriers, à l'intérieur du combat, ne cherche qu'à atteindre un idéal de bravoure et d'impeccabilité, et cela jusqu'à l'intensité maximum du risque de mourir. Le vaincu est dévoré par son vainqueur qui à travers cette digestion charnelle se fond et s'unit à l'adversaire qu'il a honoré dans le combat.

Cette digestion est à l'honneur du vaincu qui grâce à elle devient le vainqueur. Son scalp dans lequel au moment de la mort toute l'énergie remonte, lui faisant se dresser les cheveux, son scalp est un fétiche, une auréole que le vainqueur emporte et honore en le portant à sa ceinture.
Le guerrier est habité, envahi, envoûté, il devient le temple de ses victimes, il les lie à lui en devenant leur corps à tous. Il est une armée en marche à lui tout seul, une armée sans nom et sans patrie, une bande de particules en explosion perpétuelle. Qui n'a jamais mis sa vie en balance dans le combat singulier à mort avec une altérité et ne peut comprendre cette union métaphysique ne serait-ce que vis à vis de la mort elle-même?

En développant son art, le guerrier atteint au coeur du foyer des mutations et métamorphoses qui régissent l'évolution des devenirs de la substance des réalités.
Il ne s'agit pas de posséder le monde, mais au contraire, de découvrir en s'y identifiant, la force de mutation perpétuelle qui fait l'insaisissabilité du monde.

Ce guerrier-là, ce guerrier sans histoire, qui ne fait la guerre ni pour un passé ni pour un futur, mais s'incarne dans la présence intense, sait que son ultime victoire sera son dernier combat: lorsqu'au nom de sa propre impeccabilité il voudra ignorer le manque de loyauté possible d'un adversaire, il laissera l'autre esquiver le combat singulier et l'écraser avec l'arme inégale du nombre quantitatif.
Vaincu, le guerrier sans histoire aura suivi son destin au-delà du mur illusoire de la mort, fidèle à l'impeccabilité en face de la mort elle-même, il aura vaincu l'altérité maximum sans frémir.
Tandis que le faux combattant abandonnant le corps inerte se précipitera vers ce cheval, cet or, cette terre qui pour lui était le seul enjeu de la guerre contre l'autre.

Chacun vit et se raconte ce qu'il veut mais je me demande si la fragilité même, apparente,

de ce devenir invisible des indiens n'est pas un acte dont le pouvoir, terriblement puissant, produit automatiquement le brusque effondrement des valeurs du soit-disant vainqueur.

Barbara une jeune ethnologue qui a vécu pendant des mois avec les aborigènes du grand désert australien, interviewée par Frédéric Joignot pour Actuel, raconte:

- "L'homme mutant aborde la réalité sous l'angle des rapports, pas sous celui des objets. Ils n'ont pas d'importance. Les rapports, la communication. Il y a de plus en plus d'informations qui se baladent dans tous les sens sur la planète, et sans références."
- "Sans références?"
- "Vraies ou fausses, relatives à des sous-entendus qu'on ignore, ça devient un monde en soi. Les médias en activité, un monde invisible.

  Et je crois que le nouveau modernisme consistera à piger que ce monde invisible peut servir de relai symbolique entre le réel et l'imaginaire."
- "Pardon?"
- "Difficile à expliquer. C'est juste une intuition. En plus, en Occident et particulièrement en France, les rapports entre le réel et l'imaginaire sont totalement pervertis et bloqués, tu ne trouves pas?"
- "L'imaginaire?"
- "Fais attention, reprend la jeune ethnologue, ne va pas réduire l'imaginaire au simple délire de l'imagination!"
- "Comment ça?"
- "L'imaginaire n'est pas du délire. C'est quelque chose de très solide, de très constant. Faut-il qu'on ait perdu la connaissance des choses pour que j'aie à te dire cela!

  Tiens, prend une simple rumeur. Elle peut aussi bien faire l'affaire qu'un média matériellement organisé."

Frédéric Joignot enchaîne:

- "Compliqué? Pourquoi ce retour à la préhistoire? Barbara est convaincue que les aborigènes ont des recettes de vie ultra modernes.

  Ainsi pour prendre de grandes décisions, ils n'ont pas de chefs et ils ne connaissent pas le vote. Ils organisent plutôt une sorte de confrontation, dans un langage purement gestuel très esthétique.

  Leur but est d'obtenir un consensus, et cela sans trahir certains secrets.

  Or Barbara étudie cette méthode.

  Elle dit que ça ressemble aux processus décisionnels des états-majors de grosses multinationales américaines particulièrement en pointe. Un peu dans le genre brain-

storming."[6]

Vincent Bardet, écrivain et chercheur de têtes pensantes pour le compte des éditions Du Seuil, semble partager cet avis puisqu'il dit dans une interview en 1980:

- "Il y a une possibilité, même une nécessité absolue, de se brancher sur l'expérience dite primitive, d'un type de culture correspondant au tout début du néolithique pré-agricole, avant l'existence de ce que l'Occident moderne a appelé la civilisation -c'est à dire de se brancher sur une expérience pré-historique-.

Cette rencontre nous permet de basculer dans le futur avec une énergie infiniment plus grande que ne le peut la seule référence aux fondations historico-culturelles du bassin méditerranéen, la mère grecque et le père romain."

Quand on superpose plusieurs cultures restées nomades et ayant échappé à l'écriture, un élément reste le plus souvent présent, d'une manière générale: c'est le conte.

Le conte c'est l'histoire vraie par excellence, en contre-partie de ce qui arrive dans la vie, considéré comme une actualisation abâtardie du conte; le conte est le circuit intégré, l'ADN qui préside à la circulation des énergies du groupe. Le rituel est un ressourcement à l'origine, non pas temporel mais intrinsèque de l'être. Cette approche s'inscrit en négatif absolu de notre approche à nous occidentale du XXème siècle, toujours à la recherche du neuf; et c'est ce qui nous la rend si difficile d'accès.

Une grande exposition sur l'art australien d'aujourd'hui circule internationalement et à côté d'oeuvres d'artistes travaillés par le contexte planétaire de l'art et sa remise en question de tout précédent, plusieurs groupes d'aborigènes ont présenté leur idéogramme et les contes qui les accompagnent, qui réactualisent fidèlement de génération en génération des signes venus de la nuit des temps.

Pour ces aborigènes, c'est la fidélité absolue du geste et de la parole, qui permet un approfondissement du sens, sa répétition incantatoire les ramenant un peu comme nos télescopes électroniques modernes aux confins du monde et à l'origine du présent.

Depuis cent ans, le mythe après avoir été considéré comme une pure mystification, revient maintenant toujours plus fort: Freud ne l'utilise que périphériquement et symboliquement, Jung le recentre avec sa recherche de l'archétype, bien plus intense est son importance chez Castaneda dans le Don de l'Aigle où le conte retrouve sa puissance originale de création et de destruction des réalités et devient la clé du pouvoir sur la substance même de l'être.

Ce qui nous rend totalement aveugles au type de communication qu'engagent le conte et

[6] Frédérie Joignot, Actuel 1982. Est-ce que vous avez pensé un truc récemment?"

son univers mythique, c'est que nous essayons de l'intégrer à notre culture comme histoire... Nous l'invalidons automatiquement en posant la question "est-ce arrivé et quand" ou alors nous y cherchons des sens cachés, tant nous sommes sûrs de bien connaître la réalité et tant nous la validons comme unique... Or il suffit de comprendre que du point de vue du conte c'est ce qui arrive quotidiennement, ce qui constitue l'histoire de l'individu et de l'humanité qui est foncièrement faux: le conte ne révèle aucun sens caché, d'aucune histoire.

Le conte est la seule histoire vraie, tout le reste est faux. Toutes les cultures qui s'inscrivent dans le temps du conte ont donc une indifférence totale aux phénomènes historiques. Elles s'enfoncent tout au long de leur vie, effaçant petit à petit leurs traces de toute territorialité, échappant au cercle fermé d'une matière précise, et se servant au contraire de la matière comme matériel de déplacement transversal vers l'altérité mystérieuse qui anime le conte. Enfermés dans notre homocentrisme, nous voulons à tout prix que cette altérité soit d'origine humaine. La plupart des ethnologues cherchent des faits qui aient présidé à la formation du conte, d'autres y voient à la suite de Jung le matériel d'une lexicographie de base des signes émis par l'homme, et entrevoient la possibilité d'y trouver les éléments d'une sémantique universelle comme le fait Lévy-Strauss.

Mais cette approche est terriblement superficielle, le conte et les cultures qui s'y rattachent sont largement travaillés par des devenirs qui n'ont rien d'humain. Devenirs invisibles, devenirs léopards, des hommes léopards par exemple. Mais aussi devenir minéral, etc..., sans compter les devenirs qui échappent à toute lexicographie, et tous finalement n'ont-ils pas qu'un lien en plastique au sens de "gobelets en plastique" avec la lexicographie. A notre connaissance, un des philosophes à avoir commencé à penser brillament cela à la suite de Bachelard est Gilles Deleuze:

> "Les meutes, les multiplicités ne cessent donc de se transformer les unes dans les autres, de passer les unes dans les autres. Le loup-garou une fois mort se transforme en vampire. Ce n'est pas étonnant, tant le devenir et la multiplicité sont une seule et même chose (...) chaque multiplicité est définie comme une bordure fonctionnant comme anomal; mais il y a enfilade de bordures, une ligne continue de bordures (fibres) d'après laquelle la multiplicité change. Et à chaque seuil une porte, un nouveau pacte? Une fibre va d'un homme à un animal, d'un homme ou d'un animal à des molécules, de molécules à des particules jusqu'à l'imperceptible." [7]

L'homme qui s'enferme dans l'intemporalité du conte semble tourner en rond, régresser et s'anéantir dans l'hébétude comme le derviche tourneur. Il est siphonné par une inspiration qui l'englobe. Mais peut-être cette disparition n'est qu'une pénétration dans l'épaisseur du monde?

[7] Gilles Deleuze et Félix Guattari, Mille plateaux. Ed. de Minuit. P.305.

Les cultures qui se sont développées autour du conte ont apparemment la "fâcheuse" tendance à s'autodétruire dès que les "lumières" de l'Occident les ouvrent au modernisme. Comme ces fresques de l'antiquité romaine que l'on a mis à jour en creusant le métro de Rome, s'ouvrant sur de vastes salles enfouies aux peintures intactes, mais que l'air en s'engouffrant détruisait au fur à mesure sous les yeux émerveillés des archéologues horrifiés. Ainsi l'homme du conte, l'homme de la préhistoire, l'indien d'Amérique, les aborigènes nomades d'Afrique, d'Océanie et d'Australie semblent infiniment fragiles à l'homme de l'histoire; mais l'eau est-elle fragile sous prétexte qu'elle glisse entre les doigts, et assèche les terres qui deviennent arides?

Module 112: A Dieu.

Le conte mythique oral, s'inscrit dans un temps cyclique, le mythe se referme sur lui-même contenant le passé, le présent, le futur dans l'intensité du conte qui est la seule histoire vraie dans laquelle s'inscrit plus ou moins faussement les aléas de la vie humaine.

Le judéo-christianisme dès l'origine introduit une rupture à cette circularité.

Le devenir de l'affect lorsqu'il est perdu doit être remplacé. L'homme refusant de se laisser ballotter par les éléments de la nature veut trouver au centre de lui-même un ordre, une échelle de valeur, une vérité ultime.

Et s'il y a sédentarisation ce n'est pas avant tout au niveau de l'espace, mais au niveau de son être et de la substance de la réalité concomitante.

Dès l'instant où apparaît cette volonté d'unité homocentrique et à partir de cette unité d'un ordre général la reflétant, l'homme cesse de se fondre à la nature. Il se dresse verticalement contre la nature horizontale et même si un certain animisme reste latent, le seul fait de se redresser ainsi verticalement, de poser la verticalité comme valeur, c'est déjà un monothéisme qui s'instaure (même si ce monothéisme se construit sur un panthéisme infiniment riche et nourri des restes de l'animisme).

Tous ces rochers verticaux alignés sur des kilomètres et des kilomètres, qui quadrillent un territoire, n'est-ce pas l'image la plus primitive mais aussi le sens ultime du monothéisme et de l'histoire?

Dès qu'apparaît l'histoire, l'homme tente de développer un environnement qui lui soit propre. Au centre de cet environnement est le temple, qui est comme une synthèse, une cristallisation de l'absolu qui l'oppose au devenir naturel.

Il est intéressant de noter que ce sont les constructions les plus anciennes, -comme les alignements, les pyramides, les temples grecs-, qui affirment le plus monumentalement cette volonté d'homogénéisation, d'une rigueur, alors même que les groupes qui les érigent ont du mal à se préserver du chaos préhistorique et naturel qui les entoure.

Par un jeu de don et de contre-don qui est typique de l'échange symbolique qui s'instaure,

le chaos renvoyé à l'extériorité introduit en contre-champ la mort en problème existentiel. Comment apprivoiser la mort? Comment la sortir de l'absurdité et lui donner autant de sens que la vie?

La Chapelle aux Saints, le Mont Carmel, le Monte Circeo, les premières tombes intentionnelles ont au maximum 45 000 ans (alors que le premier silex taillé a deux millions d'années):

> "Les corps saupoudrés d'ocre rouge sont enterrés dans des fosses où l'on a trouvé un certain nombre d'objets, de parures (coquillages, pandeloques, colliers); les crânes et les ossements d'animaux découverts à côté des tombes sont les restes des repas rituels sinon des offrandes (...) non seulement la croyance dans une survie personnelle, mais la certitude que le défunt continue son activité spécifique dans un autre monde."[8]

Enfermement, renfermement, il ne faut surtout pas que le mort s'échappe, il doit garder son identité acquise. L'individu ne doit pas échapper à la territorialisation qui se fera toujours plus précise jusqu'à l'enfermement des fous à l'aube du modernisme et de la carte d'identité.

Chute.

Rentrer dans l'histoire c'est peut-être tout simplement perdre le paradis de l'affect?

> "Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, car le jour où tu en mangeras tu mourras."[9]

Avec les alignements, nous nous trouvons en face de l'origine du quadrillage et de l'homogénéisation, au nom de la verticalité; avec les pyramides, c'est la hiérarchisation même de la société qui trouve un symbole magnifique; les temples grecs avec leurs sculptures humaines pétrifiées et si ressemblantes pourtant, (plus vraies que la réalité comme dirait Van Goght) c'est l'homme lui-même qui se pose comme absolu éternel.

Mais tous ces monuments ont un rapport direct avec la mort, la mort est au coeur de chacun d'eux, dans leur monumentalité même.

Le champion de l'histoire, la tradition judéo-chrétienne, se sera construit sur les ruines de ces ébauches (Egypte, Grèce, etc...). En effet, un monothéisme très homocentrique est affirmé dès le début.

L'Ancien Testament et le Nouveau Testament sont les premiers livres religieux qui soient avant tout à base historique. L'histoire y reste vécue, il est vrai, avec encore de nombreuses

---

[8] Mircea Eliade, Histoire des croyances et des idées religieuses. Ed. Payot. 1976. P.21.

[9] Genèse II - 17.

colorations mythologiques -comme dans les traditions de même époque-, mais s'il y a un mythe et une mystification, c'est celle de la notion historique elle-même. Dans La Bible, il n'y a plus de place pour des contes mythiques oraux qui se referment sur eux-mêmes, la légende historique commence, ce ne sont plus des contes mais des comptes. Il s'agit désormais de rendre compte, le devenir imperceptible fait place au développement chronocentrique en forme d'arbre généalogique fils de fils de fils de fils...fils du Dieu homocentrique. Désormais nous rentrons dans le temps linéaire. La narration ne se termine pas, elle se continue, elle s'actualise de prophète en prophète, elle transforme le monde et les événements qui marquent l'aventure même du peuple, sont élevés au rang de symboles, messages divins. L'absolu devient historique. Ainsi après que l'espace ait été quadrillé, la société hiérarchisée, les mystères humanisés, c'est le développement même du temps que la tradition judéo-chrétienne conquiert, rendant grâce au message divin "Dieu de tous les temps". En ce sens là, si l'histoire apparaît comme on a tendance à le dire dès l'instant qu'il y a écriture, seule la religion judéo-chrétienne l'utilise réellement pour fonder l'histoire.

> "Même si la Grèce a inventé l'histoire, en quête rationnelle des hauts faits des grands hommes et gestes des sages conducteurs de la cité, elle n'a pas su réellement dégager une place pour l'histoire (...) en vérité le temps linéaire ne trouve sa place, sa justification pleine et entière que dans la philosophie judéo-chrétienne. En un mot, pour comprendre un temps linéaire, non cyclique, il faut la création(...) l'idée de création n'existe que dans La Bible. Elle tient dans les trois premiers mots de la Genèse: Bêreshith Bara Elohim."[10]

Au commencement Dieu créa...

Au commencement...

Les contes oraux des sorciers ne tiennent pas devant l'histoire sainte écrite.

Rideaux pour les oracles.

Place aux prophètes.

C'est déjà un problème de technologie...

Le conte mythique oral n'a comme puissance que l'intégrité du zéro. Il se noue dans l'au-delà du sens et sa gravité aussi intense soit-elle ne peut résister à aucun codage, ouverture vers l'altérité le conte ne peut être déploiement du même.

Il faut l'homme divinisé, devenu Dieu de l'histoire, pour que l'homme puisse se territorialiser dans le même et imposer le même à toute térritorialité. Seul le narcissisme du même au même est propice par effet de miroir, à fixer toute réalité dans le même et le même dans toute réalité.

Seul le miroir peut donner son nom à toute chose et croire que toute chose n'existe qu'en son nom.

---

[10] Michel Chaunu, Histoire et décadence. Ed. Perrin. 1981. P.52.

"Il (l'éternel Dieu) les fit venir vers l'homme (les animaux) afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme." [11]

Comme chacun sait les vampires, les fées, les fantômes ne se reflétant pas dans les miroirs... ils firent ainsi la preuve définitive de leur inexistence.

Dans le miroir la réversibilité peut commencer, le zéro du conte se métamorphoser en décompte de l'histoire.

"Dieu dit que la lumière soit et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres." [12]

Un, deux , trois, quatre, cinq, six, sept...

Les pôles s'éloignent, la radieuse mise en croix s'épanouit.

A l'aube de la post-histoire, des télescopes géants nous permettent, aux confins de millions d'années lumières, de jeter un regard rétrospectif sur ce point alpha de toute l'histoire. "L'univers tout entier, que nous pouvons voir lorsque nous remontons dans le temps jusqu'à l'époque de la nucléo-synthèse, pourrait n'être rien d'autre qu'un agrégat homogène et isotrope à l'intérieur d'un univers plus vaste inhomogène et anisotrope"[13], fait remarquer le physicien Steven Weinberg, à quoi réplique l'historien Pierre Chaunu:

"Mais puisque cet au-delà de tout espace-temps concevable est radicalement, ontologiquement, le non-communicable, non-pensable, non-concevable, mieux vaut renoncer à l'atteindre autrement que par la voix qui se donne à connaître du fond de la conscience, depuis que le premier homme a enterré le premier mot de l'histoire."[14]

Ainsi l'ombre et la lumière sont définitivement séparées, scission de l'intérieur avec l'extérieur, scission du bien et du mal: le serpent du savoir a mordu.

Mais qu'a mordu ce serpent, sinon sa queue, comme dans cette image hindoue où l'illusion de la création, Maya, est représentée par une araignée qui tisse sa toile à l'intérieur d'un cercle que forme un serpent en se refermant sur lui-même. En effet, on pourrait renverser la proposition de nos deux savants (serpents) et dire que c'est le désir (cet autre forme de l'illusion) d'un univers isomorphe et homogène qui implique directement la vectorialisation du temps, et la mise en valeur d'un point d'origine, point qui devient dès lors le lieu d'une obsession fétichiste,

point d'hypnose,

point noir.

Trou noir...

---

[11] Genèse II - 19.

[12] Genèse I - 4.

[13] Steven Weinberg, Les trois premières minutes de l'univers. Ed. Le Seuil. 1978. P.143.

[14] Pierre Chaunu, Histoire et décadence. Ed. Perrin. 1982. P.125.

Dès lors il ne s'agit plus de dévorer une altérité comme le fait le zoulou qui dévore l'adversité. Il s'agit de dévorer ses propres enfants comme Kronos, il s'agit de tuer son père et de coucher avec sa mère comme Oédipe, dès lors tout devient une affaire de famille. Au Nom du Père du Fils et du Saint Esprit. L'homogénéification linéaire du temps, est à ce prix là, l'enfermement de l'homme dans le cercle du sens. Jeu de cercle qui fait la puissance et où se joue la différence des devenirs des fées et des sorciers, mais que l'homme du miroir ne peut plus voir.

L'histoire nous fascine, le miroir nous appelle, le livre tiendra sa parole, les enfants issus de La Bible envahiront la terre toute entière et quadrilleront toute chose au rythme de leur métronome. A partir du christianisme, le tronc judaïque se ramifie en multitudes de branches plus ou moins importantes mais que ce soit orthodoxe, catholique, protestant, islamique, anglican, etc... leur lutte fratricide n'est qu'un prétexte de plus pour balayer et envahir tous les territoires, jusqu'au marxisme, cette dernière branche, comble du raffinement que le Dieu de l'histoire se donne à lui-même, pour conquérir dans une bifurcation finale la terre toute entière. Fantastique ironie de miroir lorsque Marx écrit à Engel:
"Je prie Dieu, de pouvoir extirper l'idée de Dieu des hommes"; alors que toute la rhétorique judéo-chrétienne enflamme le marxisme dans un merveilleux crépuscule. Car avec Marx c'est aujourd'hui l'apocalypse; le dernier devient le premier, l'histoire universelle de tous les temps aboutit à l'homme Dieu maître de son destin, dans la cité paradisiaque du communisme où tout est au même et le même à tous.

Module 113: Les lumières.

Le pouvoir dans les ensembles hiérarchiques de l'histoire n'a vraiment rien à voir avec la manière dont évolue une bande sans histoire.

Le pouvoir dans la hiérarchie est directement issue de la loi.

Le chef est détenteur du code qui doit homogénéiser le groupe, fonder sa continuité et inscrire des événements historiques.

La bande, l'anomale fulgurant, a une politique d'effacement dans les altérités qu'elle traverse et qui la traversent. Le chef d'une hiérarchie cherche au contraire, par des monuments grandioses, à fonder dans la continuité du temps historique, l'homogénéisation qu'il tente d'imposer par la loi.

> "Le prince veut et croit faire tout ce qu'il faut, les choses étant ce qu'elles sont; en réalité il se conduit à son insu en possesseur d'étangs poissonneux; et l'idéologie le magnifie en bon pasteur."[15]

La lignée, l'arbre généalogique, la transmission de père en fils aîné, sont des idées

[15] Paul Veyne, Comment on écrit l'histoire. Le Seuil, 1971. P.

directement liées à l'idée de pérennité du code, de pureté dans la continuité. L'Egypte poussera ce système très loin, les membres de la famille pharaonique se mariant entre eux. Mais on aura relativement vite fait de s'apercevoir de la disjonction entre la logique de développement de la loi et les devenirs hasardeux d'une lignée. La force du christianisme est d'élever chaque individu au niveau du fils direct du code le père et ainsi de permettre une assise et une universalité beaucoup plus grande à l'histoire. Plus tard, le code incarné à travers les habitudes de tous les citoyens, pourra se personnifier quantitativement à travers eux grâce à la démocratie. "L'apparition de l'Etat a opéré le grand partage typologique entre sauvages et civilisés, elle a inscrit l'ineffable coupure dans l'au-delà de laquelle tout est changé car le temps devient histoire."[16]

Récemment on a pu découvrir combien déjà l'Egypte était travaillée par cette idée; Plus tard la Grèce fera un pas de plus... La déstabilisation de l'Empire Romain, son effondrement, créent un certain retour au "barbarisme" et à ces "bandes anomales" et sans histoire. Nous avons une foule de détails sur la fin de l'Empire Romain et peu d'éléments sur le début du Moyen Age.

> "Du IVème au Xème siècle s'ouvre une fascinante transition, on sait à quel prix elle a été payée; en perdant les trois quarts de ses habitants, ses villes, 99% des hommes capables de déchiffrer (donc presque l'écriture), le plus vieux monde a largué avec une partie de ses bagages, ses entraves."[17]

Etonnant recul pour mieux sauter qu'ouvre l'âge du christianisme. On dirait que chaque mutation a besoin au début de se retrouver dans une situation d'ante-histoire.

C'est dans cette jeunesse sans mémoire qu'elle puise son inspiration et sa force face au pouvoir des codes et aux lois des vieilles civilisations qui l'entourent. Ainsi, avant qu'elle n'établisse les nouveaux codes dont elle est porteuse, la mutation s'offre d'abord comme un devenir, comme rupture vers l'altérité. L'affect rejoue à plein, le christianisme enflamme les coeurs et non l'intelligence rationnelle; il est un espace de perdition, de disparition dans l'intensité et l'épaisseur du monde pour les individus qui le vivent dans son originalité d'origine.

Cette plongée dans le devenir, dans cet imaginal qui apparaît d'abord comme un suicide et se nourrit de la chair pour faire la chair d'une nouvelle réalité, fait échapper les individus qui y participent aux contradictions de l'histoire, transformant l'arbre du Bien et du Mal en arbre de vie trônant au milieu du paradis à la place du premier dans le jardin de l'Eden. En ce sens là on peut dire que les chrétiens primaires retrouvent le paradis.

Mais l'histoire ne s'intéresse pas au primaire, elle s'intéresse au premier.

Pierre la première pierre de l'Eglise demandera qu'on le crucifie à l'envers.

Jeu de miroirs de l'histoire.

Dans la réflexion s'institue la hiérarchisation à partir de la rupture anti-hiérarchique du

---

[16] Clastres, La société contre l'Etat. P. 170.
[17] Pierre Chaunu, Op.Cité P. 272.

Christ.

A partir de là, le moins qu'on puisse dire, c'est que le jeu entre le pouvoir hiérarchique et les bandes anomales devient de plus en plus dur. Le pouvoir d'homogénéisation dans l'histoire est à ce prix là, car sans code il n'y a pas d'histoire et sans histoire il n'y a pas de pouvoir. Homogénéisation, homocentrisme, homo lave toujours plus blanc.

Le pouvoir hiérarchique après s'être épuisé à anéantir le microbe du christianisme qui se répand comme la peste, sera lui aussi emporté pour son plus grand bonheur. Le pouvoir va savoir utiliser cette spiritualité toute neuve pour y trouver un code nouveau propice à son vieux rêve d'Empire Planétaire.

On récupère les commentaires des pères de l'Eglise pour faire des commentaires de commentaires qui serviront de dogmes à l'esthétisme et aux lois. L'Ancien Testament, réuni au Nouveau, l'humanité a son "Livre", la maîtrise du temps trouve alors une base sans précédent. Le Moyen Age est comme un fourneau dans lequel l'histoire va être jetée aux flammes de la pensée manichéenne. L'histoire encore molle en sortira comme de l'acier prêt à conquérir le monde et à le découper en rondelles.

Dans le feu de l'inquisition ce sont les dernières impuretés d'ante-histoire, animisme, sorcellerie, devenirs animaux, qui sont brûlés jusqu'aux racines. Période trouble durant laquelle le pouvoir hiérarchique règle son compte à la multitude des bandes et devenirs multiples qui, telles de mauvaises, herbes ternissent le merveilleux jardin à la française de l'histoire.

Gutenberg (1397-1468): La Bible a trouvé son médium de multiplication; elle sera pour tous les temps le livre le plus vendu au monde. Au point que l'on peut se demander si tout autre livre n'est pas qu'un appendice, un ridicule avorton, à côté de ce livre majeur qui écrase tous les autres de par la quantité même de sa diffusion. La Bible est le recueil unique pendant des millénaires d'hommes ayant passé pacte avec le Dieu homocentrique incarné dans l'histoire; et dans la mesure où tout ce qui s'écrit aujourd'hui n'est que le développement de cette histoire qui continue, chaque livre n'est-il pas encore la suite de La Bible, même l'athé, surtout l'athé écrit encore La Bible, toujours... Partout polard, roman à l'eau de rose, philosophie, mathématique, politique, sont tous le même, La Bible, le "Livre"; pieuvre à mille têtes qui connecte tout à tout, désenclave le monde, anéantit l'hétérogénéité partielle, pour unir tout dans l'homogénéité du Dieu homocentrique.

Le même dans la multiplication du livre peut faire un nouveau saut dans le quantitatif du même au même.

"Je suis donc je pense" -Descartes (1596-1650)-, "Le véritable fondateur de la philosophie moderne"[18], offre une galerie des glaces digne du christianisme planétaire, Louis XIV (1638-

[18] Encyclopédie Larousse, 1900.

1715), Le Roi Soleil, éclaire le monde!
La gravitation universelle, la théorie définitive de l'espace et du temps homogénéisés est déployée par Newton (1642-1727).

La révolution française (1789-1804) sera l'aboutissement de ce long accouchement d'un code universel "libérateur" de tous les anciens codes considérés dès lors comme déchus. Le maître comme mesure universelle est inventé à cette époque.

La mise à mort utilisée par les pouvoirs au cours des siècles est très symbolique de leur nature. La démocratie coupe les têtes qui dépassent du code. Ces milliers de corps sans tête, c'est l'idéal de la révolution: une tête pour des corps multiples. Cette tête unique va petit à petit se répandre dans le monde "l'histoire est le développement de l'esprit universel dans le temps" -Hégel (1770-1831)-. Fini les guerres saintes fratricides, l'holocauste de la colonisation peut commencer.

> "Sur 144 millions de kilomètres carrés de terres émergées, 118 millions de kilomètres carrés sont un jour ou l'autre passés par le statut de colonie ou de dépendance d'un Empire Colonial Européen, du XVIème au XXème siècle."[19]

L'Amérique offre le terrain sur lequel s'établira, à l'état pur et sans entrave du passé, l'idéal de la révolution française. Mais cet idéal, ces "lumières", qui se répandent au monde entier sont aussi l'espace d'un charnier et d'une destruction qui laisse loin derrière eux tous les autres holocaustes de référence.

Avant l'épreuve apportée par l'épreuve de Berkeley, l'homme de l'histoire a toujours voulu fermer les yeux sur ce trou noir de l'horreur.

L'Amérique, au moment de son envahissement, est un continent peuplé par 80 millions d'hommes au moins. Le climat et la terre permettent un rendement des récoltes inconnu en Europe, parfois cinq à six fois supérieur aux meilleures terres limoneuses de l'Occident. Cette situation créee une société de loisirs propice au développement d'une profonde connaissance spirituelle, comme le révèle l'ethnologie moderne. La fragmentation de l'espace en zones de langues différentes est le lieu d'une multiplicité de cultures hétérogènes.

> "Cinquante huit langues souches pour les huit à neuf cents mille âmes de l'Amérique au nord des plateaux mexicains, cent trente trois langues principales et des centaines voire des milliers de variantes dialectales plus au sud."[20]

Entre 1520 et 1570, environ soixante dix millions d'hommes, 15% de la population planétaire totale vont disparaître au nom du christianisme et de l'histoire universelle, en Amérique, en Amérique seulement... Des centaines de cultures toutes différentes les unes des

---

[19] Pierre Chaunu, Op.cité P.256.
[20] Pierre Chaunu, Op. cité p.156.

autres renfermant des rapports au monde dont l'extraordinaire profondeur dépasse parfois de très loin ce que l'Occident n'a jamais pu imaginer, sont anéanties purement et simplement.

L'Amérique fait exemple mais qu'en est-il pour l'Inde, la Chine et toutes les autres colonies? Toute la terre, toutes les civilisations, toutes les moeurs, les cultures, qui vont être mesurées à l'aune de l'histoire universelle. Tout ce qui dépassera sera guillotiné.

Comme le dit André Malraux, nous sommes la seule civilisation à être l'héritière de toutes les autres, et pour cause!

Cependant ce désenclavement, à mesure qu'il va se répandre, va permettre la création de la société moderne avec sa science, son art, sa politique et sa philosophie s'autonomisant de la religion.

Les colonies en drainant les richesses du monde entier, vont amener en Europe une opulence propice au développement économique du XXème siècle.

La mécanique newtonienne sur la base même de l'homogénéisation du temps et de l'espace est source du développement industriel.

A travers les moyens de communication, ce sont tous les cerveaux de l'humanité qui peuvent se connecter et permettent l'élaboration d'une pensée commune qui se poursuit dans le temps.

Mais ce gigantesque cerveau, à mesure qu'il s'affine et recueille, dans son désir même d'histoire, les débris des anciens codes qu'il a détruit pour naître, est travaillé de l'intérieur par une profonde remise en question.

La mort hante l'histoire. Il y a un curieux chassé-croisé entre la mort et l'histoire. Toutes les tentatives de l'homme historique vis a vis de la mort, auront pour but de la soumettre à la loi. Un de ses tours de passe-passe sera d'utiliser la mort comme châtiment aux infractions de la loi.
L'homme historique, dans la mesure où il croit à une vérité-réalité unique dans laquelle une histoire universelle peut s'inscrire, se doit de considérer cette réalité et la vérité qu'elle révèle comme éternelles. Ainsi il caractérisera cette vérité ultime comme quelque chose qui est au-delà de la rupture vie/mort.

Mais il ne se rend pas compte que c'est justement l'institution d'une loi, d'un code, d'une vérité ultime, qui établit cette rupture entre la vie et la mort.

En effet, la mort reste indéchiffrable à la continuité historique puisque justement elle est arrêt de cette continuité. En même temps et justement parce que la mort offre un blanc, elle va devenir le refuge idéal de toutes les fascinations d'ordre absolu, ou au contraire d'affects refoulés par la loi.

Une des premières civilisations historiques: l'Egypte sera une civilisation qui se construira complètement sur la notion de mort. De même que les pyramides affirment de toute leur pesanteur la volonté sédentaire d'une hiérarchisation et d'un code, toute la tradition égyptienne

fera de la vie, avec ses affects et ses devenirs incertains, une attente de l'ordre ultime de la mort. On dirait que seule la mort permet au pharaon de découvrir sa propre stature de maître de la loi et du déroulement des événements historiques. L'étude de l'Egypte est certainement intéressante, car comme toutes les origines de phénomènes qui par la suite se sont développés, elle caricature les tendances qui plus tard deviendront confuses.

Par exemple, même si cela devient de plus en plus flou à mesure que l'histoire se développe, le sens ultime de l'homme historique c'est la momification, au nom de la loi de la vie. Plus tard, toutes les religions historiques tenteront ainsi de récupérer la mort comme continuité et caricaturisation de l'ordre qu'elles veulent constituer dans la vie.

Mais, de même qu'à mesure que l'histoire s'étendra, deviendra majoritaire, sera la norme, il sera de moins en moins utile d'élever des édifices aussi massifs que les pyramides, la vie étant de plus en plus soumise à l'ordre; la mort pourra être enfin libérée. A mesure que la vie s'organise, se sédentarise, devient artificielle, la mort au contraire, reste quelque chose de relativement inobéissant. Elle qui, par sa vacuité, était idéale pour transposer l'ordre absolu que l'on voulait instituer dans la vie elle-même, devient de plus en plus terrifiante lorsque la pyramide cesse d'être un tombeau, et s'incarne dans la réalité sociale de la planète toute entière. Les codes ont de plus en plus de mal avec la mort, l'ordre régnant enfin sur la terre, la mort devrait disparaître. Si dans la religion chrétienne elle garde encore sa situation de projection idéale et paradisiaque puisque, comme le code l'indique, c'est là que le juste peut être enfin dans l'harmonie, elle se teint malgré tout de plus en plus d'horreurs avec l'enfer qui semble gagner constamment du terrain sur le paradis.

Je pense évidemment à Bosch et à ses enfers remplis de devenirs indescriptibles, et à l'image de Belzébuth à moitié homme, à moitié animal. Paradoxalement, la mort que l'on avait séparée de la vie pour y instituer cet ordre absolu dont l'homme rêva devient à mesure que cet ordre se réalise sur terre, le seul point de rupture qui échappe justement à l'ordre. Michel Chaunu à partir de recherches lexicographiques montre comment le concept de décadence rapporté aux civilisations et la peur subséquente sont relativement récents et apparaissent contemporainment à l'âge des lumières. Lorsque l'homme croira à travers le mythe scientifique prolonger sa vie éternellement, la mort deviendra carrément obscène et insupportable alors que l'holocauste nucléaire augmentera toujours plus le risque d'une fin brutale de toute l'humanité.

Pourquoi tombe-t'on malade et mourrons-nous?

Parce qu'un esprit vous rend malade et vous tue. On voit de quelle manière cette idée est liée au nomadisme sans histoire.

Dès qu'un endroit cesse d'être fructueux, c'est que l'esprit du groupe l'a quitté et qu'il vaut mieux aller voir ailleurs.

Le devenir a à voir avec la météorologie, les turblences; toute chose qui reste incernable

par la réflexion logique. La divinisation est souvent liée au nomadisme, les gitans par exemple qui vivent en bande en marge des structures hiérarchisées des états. Il ne faut pas faire l'erreur de croire que la sorcellerie, qui mélange dans le même creuset la politique, la science, l'art et la philosophie (grands segments qui ne seront distinguables et séparés que dans l'histoire et notamment à partir de l'âge des lumières) n'ait pas d'efficacité. Son but, son sens est complètement différent de ce que recherche l'ordre historique, et c'est pourquoi il aura tendance à les considérer comme de pures croyances inefficaces et désuètes.
Bien au contraire, elles ont dans leur champ d'existence un redoutable pouvoir, et ce pouvoir en tant qu'il s'ouvre sur l'altérité, est infiniment plus vaste que le pouvoir homocentrique de l'histoire.

L'individu qui va se faire soigner par le sorcier, sait ou en tout cas pressent que c'est le sorcier qui maîtrise les fluides qui animent un groupe. Etre malade, c'est devenir une partie désuète, désertée du groupe dans lequel on s'insère. Le malade vient chercher auprès du sorcier une réhabilitation une réharmonisation à l'intérieur du groupe, à l'intérieur de lui-même, en tant que bande magnétique des intensités multiples nécessaires pour lui permettre de retrouver la santé et la joie. Mais le sorcier le fait automatiquement glisser ailleurs, il sait qu'il est malade d'être vivant pour un groupe qui le démange au lieu de le manger. Il le fait renaître ailleurs, le glissant entre les lignes, échappant au sens en se perpétuant dans une altérité toujours plus vaste.

La pensée typique de l'histoire au contraire, c'est de rechercher au-delà de tous les phénomènes de devenirs, la vérité ultime qui les relie et leur donne un sens: la loi. Cette réalité ultime, cette loi, sera souvent et de plus en plus reliée à la notion de père. En effet elle est sensée être à l'origine de toute chose, d'où l'importance de la filiation biologique et de cause à effet qui importe tant à l'histoire.
Cette loi, qu'elle soit religieuse ou laïque, est toujours idolâtrique et clôture l'homme dans un "esprit" qui tôt ou tard devient désuet et lieu de morbidité.

Dès cet instant, l'individu se retrouve vis a vis de son affect, de son devenir qui déborde constamment des cadres de la loi, dans une situation de culpabilité et d'autodestruction. On a déjà fait couler beaucoup d'encre sur le soit-disant meurtre du père ou abolition de l'état. Marx et Freud, comme deux ramifications dernières de l'histoire universelle, qui aura duré finalement bien peu de temps, referment avec leurs dialectiques et leurs contradictions issues de la mécanique newtonienne, une parenthèse dans les devenirs qui fulgurent toujours plus multiples aujourd'hui comme toujours. L'illusion de la continuité surgit lorsque dans une démarche historique on se retourne vers le passé pour y trouver les signes du devenir futur. Ainsi le futur est médiatisé par le passé, il devient une projection du passé.

Cette projection tend à se dessiner imaginativement et à créer du désir avec son mythe du lendemain qui chante. La mort apparaît alors comme le seul obstacle incontournable à l'obtention

de ce futur désiré.

En contrepartie de cette angoisse, l'individu aura tendance à se rassurer en surchargeant émotivement les signes historiques qu'il a valorisés dans son passé. L'ensemble aboutit à une crispation sur le passé historique, qui lui semble valoriser son existence et à une perpétuelle anxiété sur le futur dont le hasard risque de détruire ses plans. Au maximum de cette tendance, le présent est constamment évacué. L'individu n'est plus capable d'improvisation et de spontanéité. Il n'agit que d'une manière crispée et nerveuse, que par rapport à la projection qu'il s'est fait du futur, projection qui n'est que la pérennisation du même au même de son passé. Plus il s'investit dans cette momification de lui-même, plus la mort lui paraît terrifiante. Ce processus qui se renforce à mesure que l'histoire s'incarne dans l'unité avec l'homocentrisme, a évidemment tendance à se manifester au niveau des sociétés et des masses. L'URSS en est l'exemple, totalement crispée sur le projet marxiste, elle fige toute évolution réelle, au point que pour nommer cette situation, on a utilisé le terme post-histoire dans le sens inverse en quelque sorte avec celui que je développe dans ce livre.

Toute l'ambiguïté est que le développement structurel qu'amène l'histoire n'est pas du tout négatif en lui-même. Au contraire, il est un outil et la source de tous les outils, par rapport à la situation a-structurelle de l'ante-histoire. Ce qui est morbide, c'est que l'individu survalorise un état de structures données et s'identifie à lui. C'est à ce moment-la, qu'il y a dogmatisation, momification, crispation sur le passé et angoisse en face de la mort. Un jour où l'on demandait à Cocteau, ce qu'il emmènerait de chez lui si sa maison prenait feu, il répondit le feu. La maison représente là le territoire, la forme structurante, l'histoire et la projection du futur dans un désir de pérennité. Le feu au contraire, c'est la destruction, la métamorphose et la reconstruction ailleurs. Emmener le feu, c'est emmener au-delà des structures la source géniale de toutes les structures.

> "La disponibilité soudaine d'un savoir largement supérieur, en propulsant notre pensée des milliers d'années en avant sans les bénéfices d'une assimilation cohérente progressive de toutes les étapes intermédiaires ayant amené ces résultats, peut avoir des conséquences véritablement malheureuses. L'expérience clinique nous apprend que la soudaine confrontation avec des informations d'une dimension insoutenable à l'un ou l'autre de deux effets: ou bien la victime ferme son esprit à la nouvelle réalité et se conduit comme si elle n'existait pas, ou bien elle prend congé de la réalité toute entière. Le second choix est l'essence de la folie."[21]

Dans un roman anglais ayant pour titre "Le nuage noir", l'auteur met en communication les plus grands savants de la terre avec une conscience extra-terrestre qui frôle la terre sous forme d'un nuage noir, énorme entité "cérébrale" qui dérive dans l'espace. Après que le mirage eut digéré en quelque jours toutes les langues, les arts, la science et la philosophie terrestre, il essaye

[21] Paul Waltlawich, La réalité de la réalité, Le Seuil, 1978. P.197.

de transmettre aux savants ce qu'il sait, lui.

Mais le candidat s'effondre mortellement au bout de quelques heures, fasciné, incapable de mettre fin à son écoute mais tout aussi incapable d'assumer ce qu'il apprend!

Finalement le nuage est obligé de s'éloigner et les savants rétrospectivement se rendent compte qu'au lieu de se connecter avec le nuage le plus savant d'entre eux, ils auraient dû choisir le jardinier qui, dans sa situation inculte, aurait sans doute beaucoup mieux supporté l'impact de conceptions différentes que celles développées par la science humaine.

Que Freud retrouve le mythe d'Oedipe comme structure fondamentale d'un complexe psychique essentiel, ne correspond pas, comme il le croit, au moment où il le fait à une véritable prise de conscience et libération de l'homme mais au contraire à un dernier recodage d'une existence en dissolution. Dans les groupes où il n'y a pas de structure historique. Le père et la mère sont à proprement parler aléatoires et n'existent pas symboliquement pour la bonne raison qu'il n'y a pas de début ni de fin donc pas de génération. Le père et la mère sont deux divinités spécifiques de l'histoire. En effet le flottement du centre de l'histoire, spécifique à ce qui se passe dans la post-histoire, rend caduque comme dans l'ante-histoire la situation du père et de la mère.

Le père est un menhir et les menhirs sont les pères de l'histoire.

Les générations de pères quadrillent le groupe et son histoire dans le temps. Jésus fils de, fils de, fils de, fils de ... Ce n'est pas un hasard si le Christ s'est finalement imposé comme le point majeur de référence zéro de l'histoire.

Quand Freud découvre la nécessité de tuer le père, l'histoire est déjà en décomposition, et le père est déjà mort. Freud ne fait que rétablir les êtres en déperdition de sens, sous son propre sens. Il les maintient entre la folie et l'enfermement de la pensée, entre le mur et le papier peint et toute la psychanalyse jusqu'à cette bordure de rupture qu'est l'anti-psychiatrie, ne fait que perpétuer ce "Mac Donald" de la santé.

La génération spontanée fait la post-histoire, l'individu naît de lui-même, ses parents n'ont aucune responsabilité dans son devenir, l'acte de naissance ontologique n'ayant rien à voir avec l'acte de naissance génétique.

La post-histoire n'a pas de référence, elle nous éclaire en se consumant atomiquement comme le soleil; le feu en brulant se délasse disait Héraclite.

Les révolutions n'ont rien à voir là-dedans, elles sont au contraire les secousses cathartiques du cadavre de l'histoire.
Aucune évolution ne mène à la post-histoire encore moins les révolutions.

La post-histoire est une société d'individus innommables échangeant entre eux des signes.

Il n'y a pas d'anormalité, puisque c'est l'anormalité elle-même qui fait la valeur d'un être. On fait échange d'anormalité à travers un troc universel et sans référentiel. Ce qui est contemporain de la disparition de la famille implique évidemment la disparition de ces territoires

codés que sont les pays.

L'homme de la post-histoire n'est pas international, il est lui-même.

Ce qui tue l'économie actuelle c'est que nos échanges son déjà tombés dans une situation pure sans référentiel alors que nos monnaies d'échange restent entachées de valeur ancestrales, liées chacune à son pays et à son histoire.

Nous ne pouvons que basculer dans un désordre absolu, qui effacera ces différents fantômes de l'histoire, comme une vague efface les pas sur une plage.

"Ceux qui se dévouent à la vie dans le monde et consacrent cette action dans la méditation, triomphent de la mort par la vie dans le monde et par la méditation atteignent à l'immortalité" disent les Upanishads.

CHAPITRE Il

TOUS LES CHEMINS MENENT A ROME.

Science - Art - Philosophie - Politique.

C'est la théorie qui décide de ce que nous pouvons observer. Einstein.

Je ne cherche pas je trouve. Picasso.

Lorsque je produis la conscience imageante de lune, ce mot de "lune" peut fort bien se donner comme manifestant une qualité réelle de l'objet, la qualité d'être lune. Jean-Paul Sartre.[22]

L'intention de servir les masses est inséparable du résultat qui est d'obtenir l'approbation des masses; il faut qu'il y ait unité entre les deux.
Mao Tse-Toung.[23]

Module 121: La science: quand l'expérience remet en cause la réalité de la réalité.

L'opposition état/nature, sauvage/civilisé, aboutit directement au concept de science comme opposition du subjectif et de l'objectif. La science ne s'autonomise pleinement en tant que telle qu'à l'âge des lumières; les encyclopédistes sont aussi les fondateurs de la science moderne comme d'Alembert qui applique le calcul à la mécanique et préface la Grande Encyclopédie. Le concept encyclopédique est extrêmement important parce qu'il est la première tentative humaine d'une normalisation universelle de toutes les connaissances. Il y a dans cette volonté de normalisation, un désir de fixer définitivement la réalité qui est au moins aussi importante que la tentative du début de l'histoire de fixer l'être des choses dans des mots. Les mots sont mouvants, ils fluctuent avec le temps , sont travaillés par les sens parasités selon les lieux; l'Encyclopédie se faisant somme écrite de tous les mots et des savoirs, représente un vertigineux saut du local au global en fixant intemporellement et universellement chaque concept en face de tous.

[22] J.-P. Sartre, L'imaginaire. NRF, 1940. P.113.
[23] Mao Tse-toung, Sur la littérature et l'art. P.32. Editions en langues étrangères, Pékin, 1967.

C'est aussi évidemment le lieu d'une prise de pouvoir terrifiante au nom même de la neutralité. Même si elle ne cesse de le nier, la science est éminemment politique, ne serait-ce que par l'ignorance totale des normes dont elle s'abstrait. Si le christianisme a été la bonne conscience et la miséricorde dans la colonisation, la science en a été le moyen et l'arme de domination.

On convertissait à l'idéalisme chrétien d'une main pour mieux contraindre au matérialisme de l'autre main. Car avec l'espace-temps newtonien où tout se transforme et rien ne se perd, dans une mécanique des atomes répétant perpétuellement les mêmes lois, on voit mal quelle place il reste à Dieu. Enfoncé au coeur se son histoire homocentrique, l'homme, dans son désir d'universalisme, oublie totalement l'origine mystique et judéo-chrétienne des événements en tant que signe d'une loi divine unique. Ou plutôt il lui semble avoir atteint cette loi universelle et dès lors l'histoire sainte, jet de lumière unique se disperce dans le prisme des sciences pour sacraliser l'histoire profane et lui donner toutes les couleurs de l'arc en-ciel. En ce sens là l'histoire qu'elle soit blanche, rouge ou tricolore, même si elle est profane, s'écrit toujours au nom du père. Seule la longue habitude de mythifier l'histoire propre au judéo-christianisme permet de concevoir l'arbre généalogique de cause à effet telle que le conçoit la mécanique des atomes dans l'univers newtonien. La science classique est incapable de concevoir et surtout d'accepter toute forme de connaissance qui ne se fasse pas dans le cadre d'une historicité. D'où son aveuglement total face à la connaissance développée par des civilisations sans histoire qui avant la colonisation, étaient lieux d'épanouissement de la plus grande majorité des hommes. Par exemple toute la métaphysique des Inde, dont la profondeur ne sera mise en valeur qu'après la destruction systématique des réseaux culturels spécifiques où cette connaissance pouvait se poursuivre et s'appréhender authentiquement dans son hétérogénéité. De fait, le concept de réalité cher à la science classique est une vision culturelle et en quelque sorte artistique du monde avant justement d'être une réalité au sens ou elle croit lire ce mot.

La préhistoire du mouvement scientifique connaît encore les limites de ce qu'elle tente d'insinuer. "Leibniz, fait remarquer un labyrinthe ou une singularité qui feraient obstruction à l'énoncé du chemin, par perte ou par obstacle (...) Pascal très solitaire, Leibniz un peu errant et enfin condamné, savait le continu et le discontinu, les mondes séparés, l'univers fractal, et le monde fluant, à la fois passage et rupture."[24] Mais quand la technologie commence à déployer ses premiers miracles, on oubliera vite ces ouvertures vers l'altérité, et c'est la simplification qui gagnera.

Dans le film "Superman", les méchants sont enfermés dans une plaque de matière qui dérive, inerte, dans l'espace et le temps figé dans un passé futur éternel où il n'y a plus de place pour l'ici là maintenant. Au fond la science classique fait de même avec le monde tout entier.

---

[24] Michel Serres, Le passage du nord-ouest, Ed. de Minuit, 1980. P.19

Maintenant est neutralisé par la rupture subjectivité/objectivité.
Ici là est déterminé par la rupture local/global.
Le passé et le futur se complètent éternellement dans la rupture expérience/théorie.
La théorie enferme l'expérience, le global régit le local, l'objectivité anéantit le sujet.

Cependant dès la fin du XIXème, la technologie issue de la science a mécanisé le monde, et les miracles de l'industrie fascinent tout en créant un contexte artificiel qui empêche toute possibilité de se comporter autrement qu'en adhérant à cet enfermement de l'homme dans la fausse contradiction idéalisme/matérialisme qu'atteindra en plein XXème siècle son aboutissement logique, le nihilisme.
Objectivité, théorie, globalité, il est facile de se rendre compte à quel point ces trois principes sont inscrits dans tous nos automatismes de pensée et d'appréhension du monde. Et pour cause puisqu'à chaque instant nous vivons dans un univers technologique qui n'a pu se développer que sur ces bases.

"Un point commun rapproche tous ceux dont la vie a été couronnée de succès: c'étaient des causalistes."[25]

"Technology is a continuing response to needs of life."[26]

La science, référence par excellence, c'est évidemment la physique, lieu d'articulation de l'abstraction mathématique et d'expériences aux débouchés technologiques immenses. Toutes les autres sciences ont tendance à se classer plus ou moins hiérarchiquement en fonction de leur capacité à se rapprocher de l'idéal de la physique. Il n'est de voir combien Marx et Freud essayent d'établir leur champ d'observation dans le contexte scientifique de l'objectivité. Et sans doute une des critiques les plus radicales et les plus faciles que l'on puisse leur faire est qu'ils dialectisent leur pensée dans un espace-temps mécaniste newtonien qui est déjà en voie de dépassement.

La physique, dont le prestige a donné tant de forces à l'idée d'homogénéité universelle, va être aussi la première science à remettre totalement en question ce concept, alors même que cette vision du monde déjà dépassée, se répand à travers la colonisation sur toute la terre et devient la norme de la pensée dite matérialiste/idéaliste qui sera malgré tout la pensée dominante du XXème siècle. "Le vaste élargissement de notre expérience durant ces dernières années a mis en lumière les insuffisances de notre naïve conception mécaniste et, en conséquence, a ébranlé le fondement sur lequel se basait l'interprétation habituelle de l'observation "[27], écrit Niels Bohr un des fondateurs de la mécanique quantique avec Broglie, Heisenberg, Shrodinger et Berne, dans

[25] Ralph Waldo Emerson, What is success?, 1879.
[26] Publicité télévisée, 1978.
[27] Physique atomique et connaissance humaine. P.20.

les années 1930.
Là où quelque chose trouve son origine, là aussi elle trouve sa fin. La matière qui à travers la mécanique atomique semblait offrir une base solide à une conception universelle du monde, la matière devient évanescente dès que l'on rentre dans son contexte plus profond subatomique.

Les particules sont le lieu de tels paradoxes dans le contexte purement logique de la pensée que toute notre vision du monde est obligée de se convertir à une approche qui nous ramène aux visions ancestrales et non historiques de la réalité.

"L'importante contribution du Japon à la théorie de la physique, depuis la dernière guerre, indique peut-être une certaine parenté entre les idées philosophiques traditionnelles de l'Extrême Orient et la substance philosophique de la théorie quantique."[28]

Mandarine, mandarin, les horizons de la physique actuelle s'offrent comme un casse-tête chinois.

> "Les parallèles avec la physique moderne apparaissent non seulement dans les vedas, le Yi-ching ou les sutras bouddhistes mais également dans les aphorismes d'Héraclite, le soufisme d'Ibn Arabi ou les enseignements du sorcier Yaqui Don Juan chez Castaneda."[29]

Ou bien les scientifiques et les physiciens modernes essayent de transposer dans le contexte verbal usuel la réalité que décrivent leurs équations et les expériences qui les vérifient -et cela aboutit à des réflexions plus bizarres les unes que les autres, en tout cas dans le contexte logique et matérialiste que le prestige de la physique a promu aux quatre coins du monde-; ou bien ces mêmes savants abandonnent toute tentative pour essayer de concevoir intuitivement ce qui se passe, en fait, dans les équations et les expériences et ils en arrivent alors à un autre paradoxe de faire des calculs sur une réalité dont ils n'ont aucune idée sensible. Le concept même de science est remis en cause, et certains scientifiques ne pensent pouvoir continuer leurs recherches qu'en rompant avec la continuité, en se positionnant dans un contexte élargi méta-scientifique ou post-scientifique. "La physique m'impose de dire que l'existence, en général, est métaphysique."[30]

> "En juin 1926, dans sa fameuse interprétation de la fonction d'ondes, Max Born montra que contrairement à la physique classique qui prédit des événements, la mécanique quantique prédit seulement la probabilité des événements (...) Le 26 septembre 1927, Niels Bohr (...) concluait qu'une réalité indépendante au sens ordinaire ne peut être attribuée ni aux phénomènes ni aux observations."[31]

Au début du siècle, la relativité d'Einstein semble proche de formaliser d'une manière définitive l'équation universelle régissant la réalité. Cette vérité absolue derrière les phénomènes

---

[28] W. Heisenberg, physique et philosophie, P.202.
[29] F. Capra, Le tao de la physique, Ed. Tchou, 1979. P.19.
[30] Michel Serres, Op. cité P.159.
[31] Max Jammer, Le paradoxe EPR, La Recherche N°111, Mai 1980.

est la plus vieille utopie de l'histoire, mais finalement tout se passe comme si au contraire la réalité à partir du travail même d'Einstein, explose dans une multitude de facettes fractales qui à mesure qu'elles s'affinent sont de plus en plus hétérogènes les unes aux autres.
L'ambiguïté de la théorie corpusculaire en face de la théorie ondulatoire sont les premiers signes de la multiplication de l'ubiquité. La lumière peut être comprise soit en tant que corpuscule, soit en tant qu'onde.

Chacune des théories est utile suivant le champ d'expériences dans lequel on est. Mais ni les corpuscules ni les ondes ne sont plus "vrais" les uns que les autres. Bachelard à l'époque montre très bien comment le nouvel esprit scientifique passe du pourquoi au pourquoi pas.

La théorie en vient à précéder l'expérience, notre univers se compose de faits parce que c'est nous qui le composons ainsi.

La physique moderne rend inséparable le sujet observant et l'objet observé. Il ne peut donc plus y avoir de théorie objective au sens traditionnel du terme mais, au contraire, des théories hétérogènes rendant compte de champs d'expérience limités, créant leur propre logique dans un espace-temps spécifique.

Ainsi la notion de déterminisme, de complétude et de neutralité, si elles ne sont pas totalement caduques, n'apparaissent plus que relatives à un certain champ d'expérience.

Le global est travaillé par une multitude de situations locales qui restent indéterminées et que l'on ne peut appréhender qu'à travers un calcul de probabilités à partir du contexte local de la situation où se trouvent l'observateur et l'observé:

"Effectuer une mesure revient à tirer les dés."[32]

La théorie ne prédit que la probabilité du résultat en fonction du nombre de faces du dé. Plus troublant encore, le local est parfois délocalisé par un tirage au sort unique se répercutant immédiatement dans l'expérience s'effectuant à Tokyo et à Paris: "La théorie introduit un seul tirage au sort, même si les mesures sont effectuées dans des régions très éloignées de l'espace."

C'est le paradoxe EPR, c'est-à-dire Einstein, Podovsky, Rosen. Devant l'illogisme de ces phénomènes, Einstein atterré, parlera de transmission de pensées entre particules, d'autres savants, de "magie". Mais en disant cela, il pense pouvoir un jour ramener ce paradoxe à des explications plus conformes à la logique occidentale. En fait, on préférera pour un certain temps occulter cet abîme de la signification. Mais à mesure que les moyens d'expérience se sophistiquent et vérifient d'une manière de plus en plus flagrante ce paradoxe, dans les années 70, la physique ne peut plus contourner cette nouvelle approche de la matière et s'y enfonce au contraire de plus en plus. "Le réel n'est pas rationnel: cette proposition est la plus probable, elle est émise au voisinage du certain. Le réel est irrationnel: cette proposition est la plus improbable,

[32] Max Jammer, Op. cité P.11 et P.51.

elle est émise au voisinage de l'impossible."[33]

> "La physique était science des états ordonnés, présumés ordinaires. Or elle finit par démontrer qu'ils sont exordinaires aux limites de l'imprévisible. Ses lois ne sont plus que des lois d'exception. Fuyant vers le désordre en cataracte, la physique fuit d'elle-même, elle se détruit au lieu de ses anciennes fondations. Le réel probable se trouve à l'extérieur de son pouvoir. Or, par rapport à ce désordre désormais usuel, celui de la physique ou celui du réel prévu par la physique, les états ordonnés, les états existants, improbables et miraculeux, sont à côté, mais au-delà, sont bien sur le même segment mais à son lieu limité. Ils sont à la lettre métaphysique."[34]

J-A.Wheeler, de l'Université d'Austin (Texas), raconte une histoire, une de ces multiples histoires plus ou moins humoristiques que les physiciens se racontent pour essayer d'appréhender comment un "réel" parmi d'autres peut prendre consistance.
Cela commence par un jeu de devinettes. Au cours d'une soirée, on fit sortir l'un d'entre nous.
Les autres se mirent d'accord sur un mot.
Celui qui était sorti revint et se mit à poser des questions

- Est-ce un homme?
- Non.
- Un objet?
- Oui.

On répondait chacun à son tour, par oui ou par non, et il devait trouver le mot en vingt questions...
Quand ce fut à mon tour de sortir, je trouvais qu'ils mettaient bien longtemps à se mettre d'accord. Quand je rentrais, ils avaient tous un sourire au coin des lèvres, comme s'ils avaient préparé quelque chose. Je commençais mes questions.
Au début on répondait vite.
Mais ensuite de plus en plus lentement, ce qui était surprenant puisqu'il ne s'agissait que de dire oui ou non. A la fin, n'y tenant plus je demandais: - Est-ce le mot "nuage"? - Oui, répondit quelqu'un, et tout le monde de pouffer de rire. Ils m'expliquèrent qu'ils s'étaient mis d'accord pour ne pas choisir de mot au départ. Chacun pouvait alors répondre oui ou non, à sa propre convenance. La seule condition était d'avoir à chaque fois un mot en tête qui rende sa propre

[33] Michel Serres, 0F. cité P.158.
[34] Michel Serres, Op. cité P. 159.

réponse cohérente avec celle des autres. On comprend qu'à la fin du jeu, il ait fallu tant de temps pour répondre oui ou non.

Wheeler explique: dans le jeu classique il existe un mot bien réel, de même la physique classique croit à la réalité du sujet d'étude, indépendamment de l'acte d'observation. Mais dans le jeu modifié à une autre série de questions aurait répondu un autre mot, de même en physique quantique la caractérisation d'un objet d'étude dépend du type de mesure que l'on effectue.

Don Juan dans le livre de Carlos Castaneda essaye d'expliquer à son apprenti sorcier comment à travers toute notre éducation nous apprenons à tisser et solidifier "une" "réalité" qui à mesure que nous y croyons nous enferme en nous circonscrivant dans ce que les sorciers appellent l'île de tonal. Cette île qui nous semble sans limite constitue dès lors le "monde", notre monde; mais nous ressentons malgré tout au plus profond de nous qu'il nous manque quelque chose, un ailleurs que la sorcellerie appelle le naghal. Le naghal à notre naissance prédomine sur le tonal, mais petit à petit à travers l'éducation, c'est le tonal qui prend toute la place.

Et quand nous essayons d'appréhender le naghal nous n'y arrivons plus, nous disons que nos deux composantes sont l'âme et le corps, l'esprit et la matière, le bien et le mal, Dieu et Satan. Or nous ne réalisons jamais que nous accouplons simplement des éléments de l'île, comme si "on appariait du café et du thé, du pain et des tortillas, du chili et de la moutarde."

> "Au niveau atomique les objets matériels solides de la physique classique se dissolvent donc et font place à des structures (patterns) ondulatoires de probabilité Ces structures, du reste, ne présentent pas des probabilités d'objets mais plutôt d'interconnections. L'analyse judicieuse du processus d'observation en physique atomique montre que les particules subatomiques n'ont aucun sens comme entités isolées (...) Elles ne sont pas des choses mais des interconnections entre d'autres choses et ainsi de suite. En physique atomique, on n'en a jamais fini avec quelque chose que ce soit, on aboutit toujours à des interconnections."[35]

Dans les Mundak Upanishads, on peut lire: "Celui sur lequel le ciel, la terre et l'atmosphère sont tissés est le vent, qui, avec tous les souffles vitaux, seul connaît l'âme unique."

Un des aspects les plus troublants de ce vaste tissu d'interconnections est qu'il défie nos habitudes de l'espace et du temps ce qui augmente encore le trouble. Les physiciens en sont arrivés à concevoir un "ailleurs "du contexte spatio-temporel, ailleurs dans lequel deux devenirs éloignés dans le temps et l'espace peuvent être en fait corrélés, en situation d'identité. Rien n'empêche dès lors que la cause d'un événement ne se trouve dans un futur ou dans un lieu lointain.

Newcomb, Benford, Book, chercheurs au laboratoire Lawrence des radiations, en Californie, avancent dans un article de la Physical Review[36] au sujet des tachyons, que l'impossibilité de les

---

[35] F. Capra, Op. cité P.141

[36] Benford G.A,Bock D.L, Newcomb(William), The tachyonic Antitelephone",Physical Review D, 3ème série,2:

observer viendrait du fait que ces particules plus rapides que la lumière se déplaceraient en remontant le temps. Dans une telle situation, l'effet est observable avant même que l'expérience en ait produit la cause. "Les réponses arrivent avant les questions."

Imaginons que le physicien se mette aux aguets en prenant la décision de produire la "cause" d'un tachyon dans cinq minutes, et de ce fait il devrait observer le résultat d'ici là. Et voilà qu'il observe un tachyon mais dès lors, le savant a la possibilité d'effectuer ou de ne pas effectuer l'acte qui a produit ce tachyon. S'il ne fait rien qu'arrive-t'il...?

La physique aux confins d'elle-même cerne les limites de la conscience spatio-temporelle.
La troisième loi de thermodynamique précise que toute matière, se dégrade en énergie, et l'énergie se dégrade encore vers le désordre le plus total où les particules s'agitant chacune individuellement au hasard, ne sont plus porteuses de cohérence.

La matière se dégrade ainsi vers l'indicible; les lois nous montrent un univers qui constamment s'effrite vers le désordre; l'ordre de la matière, la force de l'énergie apparaissant alors sortis comme une île émergeant miraculeusement de la mer immense, du désordre particulaire qui est la règle.

Loin d'expliquer cet ordre de la matière, la physique en a montré encore plus le mystère - De la matière est sortie la vie et là encore il y a un saut qualitatif explicable ni par la matière, ni par la vie.

Puis, la vie, en se complexifiant, donne la conscience qui se retourne sur elle-même, l'esprit humain; et la aussi aucune animalité ne peut expliquer l'homme. Saut qualitatif à chaque fois qu'aucun quantitatif ne peut expliquer.
Alors même que l'on intègre toutes les lettres d'un alphabet dans un ordinateur et qu'on le laisse continuer à l'infini, la probabilité qu'il écrive l'oeuvre de Shakespeare tend infiniment vers l'impossible et alors même que cette chance existerait, pourquoi l'ordinateur validerait ce choix plutôt qu'un autre. A moins que l'on introduise dans l'ordinateur des concepts à priori de valorisation, ce qui implique alors que le produit a été conçu par avance. Et pour que l'exemple soit vrai, il faudrait que l'ordinateur n'ait même pas ces modules de base que sont ces lettres, car les lettres sont déjà comme les atomes, des noeuds de sens au milieu du hasard pur de la mer/mère particulaire.

Le hasard et la nécessité de Jacques Monod ne tient pas, car à l'origine quelle nécessité y-a-t'il?; La matière est infiniment fragile en face de l'énergie nucléaire, qui ramène tout à la mer particulaire sans forme qui s'étend au-delà de l'espace et du temps; le vivant est infiniment fragile devant la mort qui le ramène à l'immense quantité de matière qui continue le cosmos; dans le

---

263-265, 1 970.

vivant, l'homme a un mal fou à assumer son destin d'homme et à ne pas retomber dans la plus grande généralité animale du vivant.

L'explication causale matérialiste est entropique, divergente, à l'image de la dégradation de la matière, nous pouvons descendre d'un maillon à un autre, de la conscience à la mer de particules hasardeuses mais rien ne nous permet de remonter. L'explication causale nous projette le film à l'envers comme si on voyait une poule devenir un poussin pour disparaître dans un oeuf. Mais ce processus prend son sens que par son envers, l'explication finale, idéalisme néguentropique, convergente, intégration de l'information où l'on voit le poussin sortir de l'oeuf pour devenir une poule.

L'idéalisme et le matérialisme sont deux produits de l'histoire. Ils se retrouvent aux confins de l'histoire pour devenir la double face d'une même réalité qui les dépasse. Théorie ondulatoire de l'idéalisme, théorie corpusculaire du matérialisme... A quoi bon puisque ce ne sont que deux manières complémentaires d'aborder une même réalité qui échappe à toute forme.

A partir de ce moment, il est permis de reconsidérer ces événements considérés comme miraculeux que sont la transmission de pensée ou l'action de la conscience sur la matière. Ces sujets considérés comme typiquement non scientifiques font l'objet depuis une dizaine d'années de recherches tout à fait offcielles.
Après étude statistique de cas de transmission de conscience et ce qu'en disaient les personnes qui en étaient les acteurs, on s'est aperçu qu'il y avait deux facteurs qui augmentaient la fréquence de ces phénomènes en quelque sorte anti-physiques:

Le premier, c'est que les individus soient reliés par une très grande intensité affective, l'autre étant qu'ils soient dans un situation d'intensité maximum, euphorie extrême, danger de mourir, etc... D'autre part, quand on interroge des personne qui sous contrôle scientifique arrivent à courber du métal ou autre phénomène de psychokynèse et qu'on leur demande comment ils s'y prennent, ils répondent que l'important est d'arriver à se lier d'affection avec l'objet, de le considérer comme vivant en lui demandant de vous répondre. Cela fait évidemment penser aux enseignements de Don Juan chez Castaneda, où le sorcier Yaqui plonge son apprenti dans des situations d'intensité extrême allant jusqu'au risque de mourir, pour pouvoir le faire basculer dans la conscience de réalité non ordinaire. D'autre part, les cas se comptent par milliers de personnes, qui, dans certaines situations dramatiques, se trouvent en situation d'être le lieu de phénomènes inhabituels, transmission de pensée par exemple. Pour ce qui est de l'affection avec l'objet, Don Juan ne cesse de répéter qu'il faut parler avec les plantes, savoir reconnaître les signes que font les objets, afin de s'en faire des alliés. D'autre part, on a montré récemment combien les plantes étaient sensibles à la musique et au plus ou moins grand soin métaphysique qu'on leur portait, notamment en étant affectueux avec elles.

Le physicien lauréat du Prix Nobel E.P. Wigner se penchant sur le comportement hasardeux des particules s'est demandé si l'une des explications possibles de ce hasard n'était pas l'interaction pure et simple en la particule et la conscience. E.H. Walker est allé encore plus loin en proposant l'idée que, grâce à un effort de volonté, la conscience puisse interagir dans un sens ou dans un autre au niveau de la particule, et ainsi utiliser "l'incertitude quantique", "fluctuations" de la matière au niveau de ses particules. Comme dans le cas des deux particules corrélées au-delà de l'espace et du temps, il n'y a pas de force "esprit" ni de transfert d'énergie.

En fait, tout se passe comme dans un jeu de cartes que l'on bat; en se concentrant sur une question, on choisit une série de cartes qui arrive en réponse. Le chaos du hasard est mis au service d'une inspiration qui attire les cartes dans un champ de force signifiant. En quelque sorte, c'est le hasard lui-même qui, dans son incertitude, a tendance à se formaliser dès qu'une conscience se concentre sur lui en dirigeant son intensité dans un certain sens.

Richard D. Mattuck (Danemark), professeur de physique de l'Université de Coppenhague, calcule l'influence que peut avoir cette "quasi-force" agissant à travers les particules sur des objets matériels. Ces calculs démontrent qu'indépendante de l'espace et du temps, cette "quasi-force" peut tout à fait aboutir à la torsion d'objets de métal ou à leur modification moléculaire, par seule concentration de la conscience; phénomène que constate le professeur J.B. Hasted, directeur du Laboratoire de Physique Expérimentale du Collège de Bikbeck.[37] De même, la transmission de pensée:

> "Comme la conscience est non locale, elle pourrait influencer aux synaps les particules dans le cerveau d'une autre personne, transmettant ainsi un message "télépathique"."[38]

Ces travaux de Richard D. Mattuck sont très récents et sans doute reste-t'il beaucoup à faire, mais ce qui est symptomatique et que je trouve extrêmement révélateur dans sa démarche, c'est que pour pouvoir faire ces calculs, il met en liaison les particules fondamentales de la matière, et l'unité de base de toute information "le bits". Le "bits" d'information comme concept s'est en effet développé parallèlement à la découverte expérimentale des particules.

A la fin des années 40, face au phénomène d'entropie en direction d'un désordre toujours plus grand vers lequel amène la réflexion causale, le problème devient de calculer quelle est la quantité d'informations contenue dans un phénomène, dans la mesure où il émerge du hasard. En fait, le concept d'information est là élargi d'une manière beaucoup plus vaste que son seul sens de communication entre deux humains.

La mesure de l'information apparaît tout d'abord impossible dans la mesure où l'information est liée à des contextes culturels précis. Mais des efforts tout d'abord indépendants, d'ingénieurs des télécommunications et des cerveaux mécanismes, de mathématiciens, de

---

[37] Haste J.B., Physical aspect of paranormal métal bending, in J.Soc for Physical Research. 49, 583. 1977.
[38] Richard D. Mattuck, Science et conscience, 1980. P.88.

théoriciens de la mécanique statistique et des physiciens vont converger et culminer dans le livre de Shanon et Weaver, "The Mathematical Theory of Communication", et aboutir au concept de "bits" unité de base de calcul pour quantifier une information en tant que masse. A l'entropie de la matière vers le désordre, on peut dès lors faire correspondre la néguentropie de l'information qui amène toujours plus de sens au milieu du désordre.
Particule quantique et bits informatique sont directement liés au hasard mais d'une manière en quelque sorte inverse: la particule étant le lieu d'expériences où l'on voit toute forme se résorber en hasard informel; la quantité de bits se définissant au contraire en fonction de l'éloignement d'une forme par rapport au hasard - "L'information s'accroit quand l'incertitude diminue".
Mattuck se sert donc de cette unité pour mesurer la quantité d'informations en opération lorsque le hasard quantique est modifié dans un sens par la conscience.

Dans le cas de sa théorie la matière prend forme, s'informe se néguentropise au contact d'une conscience qui développe un certain nombre de bits. Mais dans le sens inverse "on peut exprimer l'information en unité thermodynamique et la relier directement à l'entropie, on calcule ainsi la plus petite "chute d'énergie (dégradée en hasard) associée à une mesure capable de générer un bits d'information: pour obtenir une information égale à un bits, il faut dégrader en entropie une quantité très faible, mais finie et donc significative de l'énergie de l'univers."[39]

La tête du serpent, conscience productrice de formes, dévore sa propre queue résidu informe de la matière dans une perpétuelle métamorphose de la réalité. Les réalités qui se désagrègent à un bout se reforment en fonction de la conscience à l'autre bout sous d'autres formes.

Réalité métaphorique de Maya l'araignée qui ne cesse de tisser une nouvelle toile au coeur du noeud du serpent.

L'entropie, la dégradation de la matière, nous donnent la conscience chronologique du temps qui de cause à effet nous fait glisser irrémédiablement vers la mort. Mais la néguentropie, la formation de l'information, en tant qu'elle est rupture avec ce qui est déjà formé et se meurt, le saut perpétuel du quantitatif hasardeux vers le qualitatif conscient nous fait remonter contre le cours du temps -comme un saumon qui remonte le cour d'une rivière, quelque part il se muscle encore emporté par le courant, quelque part il va aussi vite que l'eau qui coule, quelque part il remonte vers la source-. On a montré, et c'est l'expérience de chacun, que la durée psychologique n'a rien à voir avec la durée chronologique, une heure pour un enfant est beaucoup plus longue qu'une heure chez la plupart des adultes. L'enfant est le lieu d'une intense production d'informations nouvelles, puis la plupart des hommes s'enferment dans des habitudes et le temps file toujours plus vite; la mort est une habitude pas bien vieille et nous mourons de nos habitudes

[39] Joël De Rosnay, Le Macroscope, P.174., Ed. Du Seuil, 1975.

qui nous entraînent dans l'entropie de toute forme une fois qu'elles ont vu le jour.
Mais celui qui constamment efface ses traces, traque ses habitudes, vainc sa peur de l'altérité, et les fausses lumières d'une compréhension temporelle, pour celui-là petit à petit les minutes se transforment en heures, les secondes en années et l'instant en éternité.

> "J'ai déjà vécu le pouvoir qui gouverne mon destin. Je ne m'accroche à rien pour n'avoir rien à défendre. Je n'ai pas de pensées, pour pouvoir voir.
> Je ne crains rien, pour pouvoir me souvenir de moi-même.
> L'aigle me laissera passer.
> Serein et détaché, jusqu'à la liberté."[40]

Quelque part par là dans l'inachevé qui ne cesse de s'achever, nous avons dépassé la vitesse de la lumière. Comme ces particules qui restent corrélées au-delà de l'espace et du temps nous sommes corrélés à tous les espaces et tous les temps. De même que lorsque l'on dépasse le mur du son, le bruit cesse de vous précéder pour vous suivre loin derrière, à partir d'un certain seuil d'informations, la conscience précède la réalité lumineuse du monde, elle voit le monde avant même que le monde ne se voit. Elle est l'origine du bruit du monde, avant même que le monde se soit informé de lui-même dans le bruit, ainsi glisse la conscience silencieuse à la source de toute réalité.

> "Je ne vois plus alors là différence entre l'activité d'invention et l'existence même. L'invention comme tel miracle rare et improbable, déborde le sujet connaissant théorique et pratique. L'imprévisible a lieu, se fait, se forme, il est l'île où moi, île, je suis accroché, où je parle ma langue rare, où j'informe par mon travail inattendu des formes déjà étranges. L'invention absorbe les sujets comme les objets, le langage comme le monde. Elle produite, l'usure commence, la dérive, et l'entraînement vers la mer. Ce qui existe, qui se pense et se parle, surgit, vertical, du petit intervalle voisin de zéro, et dès qu'il le dépasse une peu, tend longuement, très longuement, vers le disséminé (.. .)
> Ainsi la production commence par la plus grande rareté.
> Je vérifie par là qu'au voisinage de l'origine (je parle du modèle), la variable probabilité est bien la plus basse qu'on puisse rencontrer.
> Je vérifie localement la fidélité de la courbe. En ce lieu voisin de zéro, l'information est maximale, le rendement jaillit, quasi vertical."[41]

<u>Module 122: Art: créer c'est apprendre à devenir rien</u>.

L'alchimie est-elle un art ou une science?

"Celui qui possède la science et l'art, possède la religion, celui qui ne possède ni science ni art, ou l'une des deux seulement, puisse-t'il posséder la religion" nous dit Goethe.

---

[40] Castaneda, Le don de l'aigle; Ed. Gallimard, 1982. P.284.
[41] Michel Serres, Le passage du nord-ouest, Ed. De Minuit, 1980 P.160 et P.163.

L'art pour l'art, l'art comme émoi du sujet a-t'il un sens avant l'âge des lumières? Quand nous penchons au début du XXème siècle sur les masques nègres ou la grotte de Lascaux, nous y voyons l'expression d'un art intense, ne risquons-nous pas de nous tromper? Les masques nègres sont avant tout des opérateurs, des catalyseurs dans des expériences qui à défaut d'être chimiques, n'en sont pas moins transformateurs de substance. L'art inoffensif, l'art pour les artistes, l'art placement, tout cela est lié à un contexte très particulier de l'Occident, à partir de la révolution française.

Plus la science a gagné en objectivité, mécaniquement opératoire, plus l'art a été refoulé comme une processus subjectif sans véritable valeur opératoire. La science devient froide, l'art deviend chaud, lieu de toutes les hystéries émotives et subjectives; il devient juste une contrepartie, où l'homme matérialiste peut exprimer son refoulé, au-delà du code.

Le mot art ne signifie que dans ce contexte.

Avant, science, art, philosophie, religion, étaient mêlés indistinctivement, poursuivant la tradition issue de la sorcellerie.

Avant, après, toujours, jamais, éternellement!

Que nous dit l'histoire: traditionnellement, l'art est lié à un lieu géographique, ainsi qu'à une époque, ce qui fait d'ailleurs de l'histoire de l'art une page majeure de l'histoire.

Là où la science cherche une universalité, l'art au contraire cristallise un style qui est spécifique d'un groupe humain à un moment donné.

L'histoire de l'art, c'est l'histoire des styles, de leur influence mutuelle, de leur évolution.

En discutant avec un historien d'art, je suis fasciné par la précision à laquelle on est arrivé. Les différents styles des vases grecs par exemple, les principaux artisans, leur signature, leur plus ou moins grande différence, "intel s'est mis à copier l'autre à partir de telle époque", etc... Nous en savons sans doute beaucoup plus sur tout cela que les Hellènes eux-mêmes sur leur époque.

Les grands styles de l'Antiquité durent des millénaires, au Moyen Age les styles s'allongent sur une centaine d'années, à partir de la Renaissance, il s'agit d'une génération, à la Révolution tout s'accélère jusqu'à aujourd'hui où une multitude de micro-mouvements se chevauchent.

Dans cet univers mécaniste froid newtonien, quelle est la place de l'art?

Tour à tour érotique ou obscène, l'artiste est maudit comme déchet, résidu du Moyen Age, ou élevé brusquement dans un ciel inatteignable par le commun des mortels, "Super Star" érotisée par tous les projecteurs et les regards qui l'entourent; d'autant plus inatteignable que sa situation est marginalisée, incompréhensible, lieu de mystères dans la mesure même où l'art a du mal à être rationalisé. Ainsi le matérialiste a fait paradoxalement des artistes des sortes de Dieux dans son incapacité même de les comprendre vraiment. L'artiste obscène dans son néo-barbarisme est enterré ou alors on le fixe mortellement dans un cliché, consommé comme valeur. Donation Picasso, oh! Miracle de ces foules qui font la queue pour voir ce sur quoi ils ont craché,

auraient-ils compris? j'ai bien peur que non. Ce qu'ils viennent voir c'est un milliard de centimes accroché à un mur. L'art est consommé comme valeur proportionnelle à là quantité de regards statistiquement définis qui se fixent sur une oeuvre.

A partir des années 50, la valorisation de ce qui est mauvais ou bon cesse d'être l'affaire de ceux qui ont l'argent, le pouvoir. La foule s'empare de la mode, et c'est elle qui finalement la valide par le jeu de l'offre et de la demande. Il y a alors un basculement imperceptible du produit technologique vers le produit de mode. Le nouveau marché où la qualité intrinsèque du produit s'efface au profit de sa présentation a d'énormes répercussions au niveau de la circulation de l'argent.

En effet l'argent a dès lors tendance à affluer vers les personnes qui lancent les styles propres à répondre aux rêves latents des foules, alors qu'avant, le flux d'argent avait tendance au contraire à se concentrer entre les mains de ceux qui avaient les machines propres à offrir un rapport qualité/prix maximum. Dans le dernier cas, l'accession au profit sous-entendait obligatoirement un capital massif à investir et à constamment renouveler pour réinvestir afin d'acheter les machines les plus modernes propres à améliorer le rapport qualité/prix et se maintenir au niveau de la concurrence. Dans le premier cas, la création d'un style, d'un signe, ne procède d'aucune capitalisation, mais au contraire d'une mobilité propre à capter et cristalliser le jeu fluctuante des tendances animant la masse de la population. Ainsi, par un phénomène qui n'est pas inhabituel dans ce siècle, les valeurs se sont brusquement inversées, l'iceberg s'est renversé, la légèreté extrême est venue remplacer le poids massif.

Dans les années 60, les Beatles rééquilibrent la balance commerciale de l'Angleterre dont l'industrie lourde périclite.

En France aujourd'hui, le chiffre d'affaires de la couture dépasse celui de la sidérurgie. Ce n'est plus le capital immobilisé qui produit de la valeur ajoutée, c'est la valeur ajoutée qui devient capital. Tandis que le prolétaire a de plus en plus accès au capital comme actionnaire, le capitaliste devient de plus en plus le prolétaire harassé de travail à manipuler des relativement petites masses d'argent pour faire du petit profit des bouts de chandelle. La fortune ne se fait plus là, capitalistes et prolétaires périclitent comme jadis seigneurs et cerfs sont devenus indistincts pour n'être plus que des "gentlemen farmer" ou des usines à bouffe.

Le rapport temps/argent, est le seul indicateur véritable d'intensité économique.

Et dans ce rapport là, l'économie se joue au niveau du signe pur, de la création du signe, qui fait signe aux masses et déclanche leur frénésie d'achat. On fait remarquer que la mode a même envahi la thérapeutique médicale, ainsi tel ou tel médicament se met à être brusquement en vogue sans aucune raison chimique, tout est dans l'emballage, même là.

Nous nous soignons avec de l'art.

Récemment, je parlais avec un scientifique reconnu qui faisait remarquer combien le choix

des Prix Nobels faisait finalement aussi appel à des courants de mode qui n'ont souvent rien à voir avec le contenu réel de la recherche scientifique. Ainsi, chaque "chose" est rabattue de plus en plus au niveau d'un "faire signe" lié en interconnections multiples à la multitude des autres "signes-choses" qui se diversifient en se divertissant dans leur consumation spectaculaire. Alors que comme on l'a vu dans notre détour du côté de la science, la matière se résout en particules, signes quantiques d'interconnections en métamorphose. L'art comme mode envahit l'économie pour faire des signes la source de tout gain matériel.

La mode qui anime les modes de conscience, "un mode", sens élargi de la mode, un mode donc, un mode de signe léger, apparemment si superficiel, n'est-il pas le lieu d'interférences avec les particules originaires de la matière pour créer la réalité, modulation de la musique du temps qui passe.

Il n'y a que les gens superficiels qui ne voient pas que ce sont les choses les plus superficielles qui manipulent les profondeurs enfouies. Le superficiel d'un chapeau de séductrice a sans doute beaucoup plus à voir avec Dieu et les particules quantiques que La Bible et la relativité restreinte.

Un courant créant un contre-courant, un style naissant, contesté, finit par s'imposer et s'établit, puis s'affadit pour être remplacé pare le contre-courant qu'il a fait naître. Tel est le discours du Modernisme, mais depuis dans ce que l'on appelle le Post-Modernisme, tous les styles du passé ramenés au présent, tous les styles éloignés géographiquement ramenés à ici, chaque artiste en grapillant ici ou là son inspiration a tendance à créer son propre style spécifique hétérogène. Cet éclectisme aboutit à une crise de la valeur d'une oeuvre par rapport à une autre. Les marchands essayent de distinguer des courants, comme à l'âge d'or du Cubisme, de l'Hyperréalisme ou du Pop Art. Certains disent que si de grands blocs ne sont pas visibles, c'est à cause du manque de recul et que l'histoire jugera. Mais il n'y a plus d'histoire, chaque oeuvre devient incernable et inattendue comme les particules de la matière, et comme ces particules dont les noms ne cessent de se multiplier au gré des modes, les oeuvres des artistes ne sont plus liées à un lieu ni à un temps mais se nourissent de toute influence à l'infini, au-delà de leur propre époque et de leur territoire .

Le seul point commun qu'ont les "grands artistes" de notre époque, c'est de s'enfoncer très profondément dans une hétérogénéité authentique. Mais cette hétérogénéité, en dehors des contextes spatio-temporels, a tendance à les transformer aux yeux du monde en invisible, échappant à tous les codes, ils échappent par là-même à toute perception.

Ils ne sont rien, même plus des artistes surtout pas des artistes. Acceptent-ils encore de laisser quelques traces pour que l'on puisse les suivre, ou ne s'agit-il pas de fausses traces, de traces ironiques pour faire signe d'ailleurs d'où l'on est.

Les grands courants de mode des années 60 et 70 déjà se chevauchaient contradictoirement.

Depuis le début des années 80, il n'y a plus qu'une multitude de micro-mouvements déspatialisés et détemporalisés. L'avant-garde est post-moderne dans son impossibilité même de faire l'histoire après le modernisme. De toute façon, le modernisme comme l'âge des lumières portent en eux la fin de l'histoire; comment être plus moderne que le moderne sinon en étant barbare, comment être plus d'avant-garde que l'âge des lumières sinon en étant obscur.

Faire de la fumée toujours plus de fumée, pour cacher l'obscénité tabou, que nous sommes en train de commencer à pénétrer dans le coeur véritable des choses.

Chose véritable coeur, que les mots sont obsolètes!

- "Ce qui m'allume?
- C'est quand j'éteins pour me coucher. C'est mon grand moment celui que j'attends toujours."[42]

Andy Warhol adore dire des banalités profondes, il a prévu que tout un chacun est appelé dans la Post-Histoire à devenir une Star... l'espace de cinq minutes....

Les étoiles clignotent, les super stars des années 60 de la littérature, de la musique, ou de la peinture, vieillissent tranquillement dans leur aura.

Aujourd'hui est fait surtout de star d'un jour, brusquement les projecteurs se concentrent, mais les artistes d'aujourd'hui n'ont qu'un plaisir, vite quitter la scène. On est créateur le temps d'un emballage vite broyé par le mouvement brownien. Tout est dans l'intensité du moment, Artaud, est né trop tôt, qui criait déjà son horreur de ceux qui s'attachaient artistiquement à la forme. Devenir rien, glisser de forme en forme, vers l'impalpable et le vide.

Les artistes ont toujours montré les chemins vers la nouvelle réalité, et quand la réalité devient invisible, l'artiste se fait rien. L'art émulsionné se disperse en toute chose devenue champ de force sur lequel vient se construire l'économie de la matière; chacun devient 1'artiste créateur de sa réalité.

"Etre dissident de tout et surtout de soi-même" crie Yves Adrien dans Novovision.[43] "Après tout, qui a besoin d'un cerveau? Qu'on me tire une balle dans les yeux, qu'on me crève les yeux, et l'on verra bien si j'en meurs...", chante Teenage Jésus and The Jerks "No New York", 1978.

"L'acte créateur, c'est cet effort de l'artiste affronté au "paraître" du monde pour en découvrir la réalité seconde et la proposer dans une relation étroite entre la forme et le contenu. La vie créatrice, seule, pallie l'absurde de la vie, seul défi de la mort." Roger Chastel, 1968.

---

[42] Andy Warhol, Ma philosophie de A à B. Ed. Flammarion. P.72.
[43] Yves Adrien, Novovision, Ed.Les Humanoïdes associés, 1980.

La rupture des références, avec la multitude des micro-mouvements est ce qu'il y a de mieux qui puisse arriver pour l'art. L'art en s'anéantissant, oblige à pénétrer le regard au plus profond du signe, il fait de chaque homme non plus le suiveur ni le suivant, mais le premier d'une création qui est sienne, pour le meilleur et pour le pire. L'art aujourd'hui, c'est le monde lui-même que nous nous faisons chacun. Et ces mondes ne peuvent qu'entretenir des rapports ironiques, des signes en clins d'oeil, de bouche en bouche.

Entre l'art évanescent, qui s'émulsionne pour manipuler la réalité, et la science, concentrée vers le savoir qui débouche sur une chute en catastrophe vers le hasard, il y a une juste retrouvaille, comme si les scientifiques dans leur prose délirante qui court après le sens, n'étaient pas de grands poètes, et les artistes anonymes qui apprennent à maîtriser et tisser la substance de la réalité de grands scientifiques.

Le Y-ching sert aux physiciens à mieux comprendre les particules, et aux musiciens à jouer la musique sur les ondes du hasard. Mais dans les deux cas, le futur n'est pas devant, il est derrière, le futur suit à la trace, le passé est devant au contraire parce qu'il n'est pas le même que lui-même. Ce qu'il y a de toujours neuf, c'est le passé, le futur, lui, est toujours ancien, nous le connaissons déjà, il nous suit et sera selon notre mode ce que nous désirons, mais le passé, ah! le passé, c'est là que l'on remonte vers la liberté. Echapper au futur, ne jamais se laisser capter, alors le passé sera toujours neuf, nous n'avons pas vécu qu'un passé mais mille passés pourvu, pourvu que nous échappions au futur d'une histoire précise.
Il faut être intensivement du passé, créer du passé, plein de passé, tout est là, le futur est l'humble serviteur de l'art du passéisme.

Le monde est un vieux sage mais son futur est jeune parce qu'il a toujours eu un passé vierge sur lequel s'écrivait la vie.

Module 123: Philosophie: le je du jeu.

De l'idéalisme de Hegel, de son esprit qui fait Histoire Universelle, au Néant de Sartre; autant l'esprit chez Hegel est vécu comme plénitude, autant chez Sartre l'esprit n'est plus qu'en face de la plénitude de l'objet, que fêlure; il y a comme le refermement d'un cercle dans lequel s'inscrit et se parachève la pensée occidentale.

Matérialisme ou idéalisme sont les deux pôles de la philosophie historique de L'Occident. Je veux dire que de même que l'on rentre dans une zone post-historique, la philosophie se désintègre d'elle-même.

Le dernier à s'être confronté de l'intérieur au problème de l'idéalisme et du matérialisme, on peut dire que c'est Sartre avec "l'Etre et le Néant". Et, ce qui est paradoxal, c'est que Sartre y traite de Néant tout ce qui est de l'ordre du subjectif et que pour lui l'Etre ce sont les Choses. Un véritable nihilisme donc puisque cela revient à poser que moi, qui pense les objets, je suis néant,

et qu'eux sont êtres. Mais à travers l'affirmation du néant de soi-même, (du "pour soi"), il fait rentrer toute la virtualité, la liberté, constamment réaffirmée par lui.

Donc, tout en étant parfaitement matérialiste, en donnant tout à la chose, il réintroduit la spiritualité avec cette idée de virtualité. Mais, conscient du danger de toute la spiritualité sirupeuse, en posant le sujet comme néant, Sartre introduit une espèce particulière de spiritualité, dotée de la liberté de s'inventer une spiritualité sans marchandage, sans récompense, sur fond de néant -cela m'apparaît un tour de passe-passe très réussi-. Le problème n'est pas d'aller contre le spiritualisme, mais contre les aberrations et les "bons sentiments" qu'elle produisait à l'époque où écrivait Sartre.

Sartre était peut-être le matérialiste le plus spirituel de son époque, et même sans doute un des derniers Saints de l'Occident.

La philosophie c'est comme le vin et le fromage, quelque chose de très français. C'est très difficile de parler de la philosophie dans le monde car en fait, le débat d'idées au sens où l'entend la philosophie française est très français.

La révolution française et sa philosophie sert peu ou prou de référence dans le monde entier, mais les anglo-saxons par exemple ont une approche beaucoup plus expérimentale de toute réflexion. La philosophie a essayé de découvrir une sorte de système permettant de décoder le sens de l'humanité et de tirer de cette vision générale des orientations propres à éclairer l'homme dans sa vie.

Parallèlement à ce que nous avons parcouru pour ce qui est de la science et de l'art et contemporainement à ces deux autres domaines: la philosophie a été touchée au plus profond d'elle-même par la question fondamentale de la notion de système en général. Beaucoup de philosophes ont été amenées à montrer le caractère totalitaire et sectaire de tout système qui tendrait à vouloir articuler en lui-même tous les sens possibles. Pour contourner et échapper à cette tentation totalitaire, la philosophie s'est elle aussi émulsionnée, se mêlant de sociologie, de psychologie, de biologie, de linguistique, de mathématique, de physique, d'art tendant à épouser sans vouloir dégager de sens général les différentes formes de l'activité humaine pour les éclairer sans les contraindre.

Par un processus inverse, ces différentes activités spécifiques se trouvant en face de tels paradoxes par rapport à une approche traditionnelle, ont ouvert leurs portes sans trop de mal à cette philosophie qui tendrait à se mettre à leur service sans ignorer leur spécificité.

Par un phénomène qui peut paraître bizarre, au moment même où la philosophie mourait à elle-même, elle devenait vivante et comme mise en valeur là où on l'aurait attendue le moins, comme par exemple dans des sciences aussi exactes que la mathématique et la physique. Ainsi plus que d'autres, certains écrits issus de réflexions professionnelles se tenant autrefois distants au maximum de la philosophie, se trouvent être des documents fondamentaux de la philosophie

de notre époque.

Les philosophes de métier ont du mal à se situer catégoriquement sans glisser dans l'ethnologie ou la sociologie.

Chacun s'enfonce de plus en plus dans sa rhétorique propre créant son langage, sa grammaire, qui attrape des termes venus de tous les horizons et en invente de nouveaux.
L'art, en se conceptualisant, la science, en devenant un poème hallucinatoire, la philosophie devient une langue étrangère, un idiome ésotérique, qui s'enracine à la croisée de tant de savoirs différents, que le commun des mortels a un mal fou à comprendre celui qui est "sensé savoir" et qui écrit dans son idiome particulier. Idiome s'enroulant à perte de vue dans une fuite qui tend à faire de la philosophie la cohabitation sourde et finalement muette d'une centaine d'idiots qui se parlent en eux-mêmes dans la langue qu'ils ont inventé.

Ce qui n'empêche pas que dans ces lieux concentrationnaires, il ne se passe pas quelque chose de passionnant et d'intense, l'idiot, là, est dostoïevskyien, ambigu, porteur d'altérité intense et épaisse à défaut d'être rationelle ou rationelle à défaut d'épaisse. Mais au-delà de tous ces langages mineurs que chacun invente pour se situer en position de décodage, il me semble que la philosophie est plus vivante que jamais.

Science, art, philosophie, se fondent et se défont les uns les autres, dans l'aventure de l'homme qui invente aujourd'hui librement.

Module 124: Politique: jeu de marionnettes et survie planétaire.

On a vu dans la cité grecque, l'ancêtre de l'idée politique c'est oublier le caractère profondément isolationniste de la cité grecque.

L'Empire Romain, référent dans sa croissance et sa décadence, n'est pas non plus un véritable exemple de politique telle que l'entend l'Occident à partir de l'âge des lumières. L'Empire Romain s'étend comme un parasite qui développe ses tentacules partout, mais ne modifie pas réellement les croyances ou les modus vivendi des peuples qu'il conquiert. Michel Chaunu montre combien l'Empire Romain est travaillé par la fuite en avant des conquêtes pour alimenter la cité quasi grossissante de Rome remplie de consommateurs avides et improducteurs eux-mêmes. Les romains vivent sur la bête. Ils ne s'incarnent pas dans leurs conquêtes. L'idée de civilisation et de décadence sont deux notions concomitantes qui n'apparaissent qu'avec l'âge des lumières, et l'illusion d'avoir trouvé les fondements d'une loi universelle. Les romains font des esclaves et peu leur importe que les peuples adhèrent ou n'adhèrent pas à leur appréhension du monde, pourvu que les peuples conquis versent leur quote-part à Rome.

L'esclavage est comme une barbarie archaïque que la civilisation accepte mal, il lui faut la reconnaissance de ceux-là mêmes qu'elle conquiert. Ainsi toute rétro-projection passéiste sur

l'Egypte ou Rome comme civilision au même titre que la notre est porteuse de falsifications.

Charlemagne inaugure bien plus tard un ailleurs chrétien qui avec son bon sentiment et sa volonté d'obliger au bien ceux-là mêmes qu'il soumet, est signe du développement futur des colonies à l'âge des lumières.

La politique où on l'entend en Occident tire son sens de cette volonté universaliste et c'est dans cette meseure même qu'elle entretient un rapport passionnel avec l'histoire.

L'Occident a besoin de se raconter des histoires qui la rendent héritière de toute l'humanité, il lui faut à tout prix s'emparer du passé pour le connoter à sa manière, que ce passé devienne un champ de signes d'où il puisse tirer son élan et sa bonne foi. Les petits groupes humains, villages, réseaux interactifs d'échanges, n'ont que faire de l'histoire ou d'une politique. La hiérarchisation et la grammaire des échanges évoluent en fonction du terrain du moment et des personnalités en présence.

La politique au sens où l'entend l'Occident n'a de sens que parce qu'il a la volonté d'une homogénéisation planétaire sous le signe d'une même loi et que dès lors il faut faire histoire pour prouver que l'on est porteur de la clef universelle propre à libérer l'humanité toute entière. Pourquoi alors s'étonner que la constance de la politique à partir de la chrétienté a été de toujours se concentrer entre quelques mains qui étendaient leur pouvoir sur des zones géographiques de plus en plus grandes. La révolution n'a fait qu'emballer ce processus de soit-disant libération qui camouflait l'impérialisme foncier du concept même de civilisation. Cependant, l'évolution des sciences se répercutant par les techniques qu'elle avait créées sur les moyens d'expression, sur les médias de communication et donc sur l'art, -l'art créant à travers l'approfondissement de l'expression une évolution de la philosophie-, la science, l'art, la philosophie, se conjuguent pour faire émerger un sens, des valeurs propres à offrir à la politique la base d'une direction à impliquer dans l'organisation sociale.

La philosophie, en tant qu'elle se considère comme la synthèse réflexive de la science et de l'art, offre à la politique une base sur laquelle elle peut trouver un système global lui permettant de se valider.

Il est bien évident que le colonialisme doré ne peut se faire que dans la bonne foi de l'hegelianisme, qui voit l'histoire comme l'incarnation de l'esprit universel, de même le marxisme ne peut s'étendre que dans l'idée libératrice d'une conception mécaniste du monde. Cette histoire là est dialectique mais j'ai bien peur qu'elle ne le soit pas au sens ou Marx lui-même le pensait.

Bons sentiments et cynisme se sont dialectisés magnifiquement pour que l'impérialisme occidental se répande dans le monde entier. Ce fanatique désenclavement de tous les peuples sous la loi occidentale, n'a pu se faire qu'avec la bonne foi cartésienne dans quelque idée simple rationaliste.

A mesure que le XXème siècle s'aperçoit que toute cette simplicité de la bonne foi en la croyance

au matérialisme n'est d'une part finalement pas si évidente que ça, et que d'autre part les bons sentiments aboutissent curieusement à mettre la terre toute entière sans dessus-dessous dans un déchirement planétaire suspendu comme par miracle au-dessus d'une catastrophe radicale à mesure donc que le soit-disant Esprit Universel qui fait Histoire pour le meilleur de l'humanité se révèle comme un sens unique menant tout droit au four crématoire de l'holocauste planétaire, les peuples ont de quoi se réveiller et se demander si quelque part l'âge des lumières ne porte pas trop bien son nom et ne risque pas de finir dans la fascinante désintégration atomique de la planète, tant l'humanité civilisatoire s'est prise pour un soleil.
La politique du XXème siècle est éminemment orientée dans le concept newtonien d'un temps et d'un espace homogène. Ce qui est valable là est valable aussi ailleurs. Toute la politique se fait dans un concept globalisant abstrait qui ne tient compte d'aucune hétérogénéité locale. L'humanité est traitée comme un objet dont il faudrait trouver la loi lui permettant d'aboutir immanquablement à une situation de conscience bienheureuse.

Les pays communistes ne sont dans ce sens-là que les fils des pays dits libéraux. On sait la bonne conscience du communisme qui veut abolir l'état, mais grâce au renforcement de l'état lui-même dans les pays communistes, afin de vaincre l'état bourgeois qui ne veut pas en finir avec la notion d'état. Ainsi pour le communisme, le seul véritable libéral c'est lui puisque son but final est l'abolition de l'état. Mais cette abolition ne peut se faire que planétairement et par là-même il est nécessaire de renforcer la puissance d'état dans les pays communistes, seul moyen de vaincre avec leur arme les états bourgeois. Marx est très clair à ce sujet, et il a amplement étudié cette nécessité de développer un état révolutionnaire fort jusquà l'anéantissement de tous les états bourgeois.
C'est même sur ce point qu'il se fachera avec Proudhon et l'ensemble des anti-autoritaires et autonomistes. Lenine reprend toute cette argumentation dans "l'Etat et la Révolution".

Mais ce concept même d'état libérateur n'est que le développement direct du concept d'état révolutionnaire libérateur issu de la révolution bourgeoise. Il repose au fond sur le même sentiment que le libéralisme bourgeois, il ne fait que radicaliser ce libéralisme. Ce qui est en cause derrière tout cela, ce n'est pas un plus ou moins grand libéralisme, c'est le concept même de libéralisme. Ce qui est dramatique, ce n'est pas que le citoyen de l'état bourgeois, le marxiste, l'anarchiste, ne soient pas d'accord, c'est qu'ils sont chacun peu ou prou fondamentalement convaincus qu'il faut libérer l'homme. Ce qui est catastrophique c'est qu'ils sont tous d'accord pour s'entretuer dans la communion fanatique d'une libération idéale de l'homme au nom du même code de l'Esprit Universel qui s'incarne dans l'histoire. La libération s'inscrit dans un impérialisme et une violence toujours plus grande dans l'inconscience même que c'est l'histoire elle-même qui enferme l'homme dans son code soit-disant Universel.

Chaque ensemble d'hommes enclavé dans un lieu géographique et dans un temps donné a

besoin d'un code afin de se constituer en tant que société, et permettre à ses membres de communiquer ensemble. Le langage même est déjà un code; un corps avec ses bras, sa tête, ses jambes est déjà un code. Un code s'inscrit en arbrification logique sur le grouillement des affects d'un ensemble réuni par des affinités de coeur, le code est déjà un état. Oui, les hommes ont besoin de se rassurer en se disant que le code état qu'ils érigent est le meilleur, cela aussi est vrai, autant qu'il est vrai que ce code est effectivement le meilleur pour eux, groupe limité dans l'espace et le temps.

Autre chose est de vouloir imposer à toute l'humanité désenclavée le code simpliste d'un espace et d'un temps neutre sans aspérité, soit-disant libérateur de tous les autres codes spécifiques qui, eux, épousent l'hétérogénéité et la non neutralité de l'espace et du temps et permettent à chacun en son temps et en son lieu de pénétrer à l'intérieur même de la création du monde.

L'esprit universel s'incarne dans l'abolition de l'état parce que justement il y réalise son but: anéantir toutes les hétérogénéités spécifiques. Ce code neutralisant qui hante le "libéralisme" des pays de l'est comme des pays de l'ouest, mène directement à la vitrification mortelle de la planète. En broyant les états locaux, au nom de la libération universelle, l'Occident à travers son idéologie de la neutralité a détruit une multitude d'organisations qui collaient au terrain et au temps dans lesquels il s'inscrivait. Leur code, bien que totalement intransportable et discutable ailleurs, était dans leur contexte particulier, l'aboutissement de millénaires d'approfondissement spécifique et aboutissait pour ceux qui y participaient, à une harmonie profonde et une pénétration en ce lieu et ce temps au coeur même du jeu du monde qui se fait et se défait. Lieux et temps étant vécus dans leur hétérogénéité particulière et dans la mesure ou on sait les apprivoiser par un code, par un état, particuliers, ouvrent l'hétérogénéité dans l'intensité même du respect et de l'amour qu'on lui porte à toute son épaisseur. En progressant localement dans cette épaisseur grâce au code et à l'état spécifiques, un groupe humain localisé peut ainsi déposer la supérficialité de l'espace-temps neutre et pénétrer le "je" des réalités en jeu.

Le concept idéal et idéologique totalement mental de l'abolition de l'état au nom même d'un code universel soit-disant libérateur déracine tous les hommes de leur situation respective hétérogène, ayant affaire localement avec un temps et un espace spécifiques.

Une terre qui a nourri les hommes depuis la nuit des temps, cultivée mécaniquement, perd toute ses propriétés minérales, elle devient arride.

Rien n'existe que dans la localité, rien ne prend corps hors d'une hétérogénéité. L'esprit universel aboutit à l'effondrement de toutes les valeurs au nom de la seule valeur de l'histoire universelle. La politique ne peut que devenir politicienne en ce sens qu'elle ne trouve plus son moteur que dans sa propre logique interne qu'elle génère à travers la seule recherche d'un pouvoir qui ne se

fonde plus sur rien, devient un simulacre, un spectacle de marionnettes démagogique.

Les enjeux politiques d'aujourd'hui, peuvent paraître immenses, le pouvoir qui en est issu repose sur les plus grandes pyramides hiérarchiques que l'humanité n'a jamais connues. Mais, ce pouvoir est comme un énorme ballon en baudruche qui ne cerne que du vide, des hommes dépersonnalisés, des terres polluées jusqu'à l'anéantissement, des animaux débilisés par la domestication, ou en voie d'extinction dans des réserves protégées du public.

Pays de l'est et pays de l'ouest se battent pour une terre vitrifiée qu'ils ont dialectiquement réduite à néant dans une collaboration de tous les instants.

L'histoire prend la terre toute entière en otage sous l'épée de Damoclès atomique avec injonction de participer au simulacre sous peine de mourir.

S'il nous restait une once de spiritualité, je crois que nous éclaterions de rire: nous vivons en mourant de faim aux trois quarts dans le luxe inouï de pouvoir détruire toute vie sur cette planète plusieurs dizaines de fois, le tout téléguidé par ordinateurs et satellites hyper-sophistiqués. Merveilleux automatisme de l'histoire qui survivra alors même que nous aurons disparu à travers nos armes téléguidées s'autoanéantissant les unes les autres, jusquà l'éclatement du globe terrestre en étoile filante.

Faites vite un voeu.

N'est-ce pas fantastiquement amusant, aucun artiste n'a jamais été apte à offrir une oeuvre aussi incontestablement indépassable.

Les scientifiques se désintègrant eux-mêmes en particules, ils auront tout le loisir d'être totalement objectifs.

Les philosophes se tairont, ce qui est la preuve définitive de l'accession à la sagesse.

Quant à nos politiciens, pleins de bons sentiments et de vérité universelle, par ce geste auguste de pouvoir, ils ramèneront tous leurs prédécesseurs de toutes les époques et de tous les pays qui ont dit "après moi le déluge", à la ridicule ponctuation d'un livre d'histoire dont eux les derniers, les plus grands, auront écrit le mot FIN dans l'omniscience de leur savoir et de leur pouvoir.

Au fond, dans cette perspective, la vie toute entière n'est qu'une moisissure, le développement de la moisissure venue ternir la merveilleuse propreté cristalline des minéraux.

"Si ceux-là se taisaient, les pierres parleraient."

La vie est totalement artificielle, elle pollue les étoiles.

La désintégration nucléaire de l'humanité est une oeuvre moderne d'assainissement, et comme la télévision sur laquelle tout le monde crache tout en la regardant de plus en plus, comme la télévision, l'holocauste nucléaire fascine autant qu'il repousse.

L'histoire y est aspirée par le vertige.

L'humanité y sacrifie le meilleur de ses recherches, la plus grosse part de ses revenus, et à défaut

de sacrifier à nos ancêtres, la foule aime l'idée qu'elle peut anéantir sa descendance.
Communistes, socialistes, libéraux, chacun participe par son bulletin de vote et vote pour ce maître de tous les partis, l'holocauste planétaire, cette communion des corps dans le four, le pain de l'histoire, et sa cuisson finale.

Les historiens de la mécanique, à défaut de faire des miracles, devraient au moins avoir l'objectivité de voir que toute la mécanique de l'histoire, sa logique, sa dialectique, mènent automatiquement à la désintégration nucléaire.

> "Non il n'y a pas de cadeau dans la boîte aux lettres, non il n'y a pas de diamant dans le paquet."[44]

> "Mais misérables, eux et leurs espoirs mis en des choses mortes, furent ceux qui ont appelé Dieux les objets faits de mains d'hommes."[45]

Pourquoi y-aurait-il un miracle, et qui veut et croit qu'un miracle puisse arriver?
Les hommes aux quatre coins de la planète sont rivés à leurs habitudes comme des clous à un navire qui coule.

A New York, dans les années 30, les "business men" ayant fait faillite se jetaient par la fenêtre des gratte-ciel.

Aujourdhui, un cadre moyen se suicide avec toute sa famille parce qu'il est au chômage.

Tous les jours des écoliers japonais se font hara-kiri à quinze ans, parce qu'ils ont loupé leurs examens.

L'histoire se désintégrant, l'homme historique préfère mourir plutôt que de vivre sans histoire. L'histoire n'est plus rachetable, elle a trop fait de dettes.

L'or n'est plus que monnaie de singe. Qui paye quoi?

Nous ne le savons même pas. Je donne un billet de dix dollars, une reconnaissance de dette, comme il en foisonne par millions de milliards dans le monde. Tous des billets, reconnaissances de dettes émises par les états, mais tous les états autant qu'ils sont, n'ont plus aucune richesse crédible, capable de recouvrir l'émission de papier qu'ils ont produit, bien plus, ils ne cessent de s'endetter doublement émettant des bons du trésor venant redoubler la première dette que constituent les monnaies.
Les américains font semblant que le monde entier leur doit de l'argent, mais seraient-ils capables un instant de rembourser toutes les reconnaissances de dettes, billets verts, qu'ils ont émis par des richesses matérielles. Evidemment que non. C'est bien pour ça que le monde entier inhibé de dollars, crève de trouille que l'Amérique s'effondre, car toutes ces reconnaissances de dettes sans réréfentiel réel, seraient alors ramenées à leur valeur juste, le néant.

---

[44] Bob Dilan.
[45] Sagesse de Salomon XIII (10).

Ainsi par réversibilité, l'inflation même du dollar, sa multiplication, ne cessent d'augmenter sa valeur; la dette américaine devient la richesse américaine, comme pour un escroc reconnu à qui on fait finalement ses quatre volontés, parce qu'on est mouillé jusqu'au cou avec lui.

Mais sans s'arrêter à cette valeur fictive que sont les billets, puisqu'ils n'ont plus de référentiel dans une garantie matérielle, ces mêmes valeurs fictives servent de base symbolique aux crédits accordés aux pays en voie de développement et à tout crédit en général. Or, ces crédits, à mesure que la machine économique historique implose, ces crédits deviennent de plus en plus nécessaires pour donner l'illusion que la machine continue à tourner. Ce qui fait que la dette fantôme des monnaies se redouble de la dette hyper-fantômatique des pays et des entreprises en déficit.

C'est d'ailleurs ce dédoublement de la monnaie à travers le crédit, qui actuellement, à travers la faillite de certains pays, mais aussi certaines multinationales, introduit une situation de rupture.

Dans les années 70, de grands hommes d'affaire percevant ce décollement des valeurs monétaires hors de toute référence, ont fait des fortunes énormes en jouant le "prête-moi 100 Frs aujourd'hui, je te rends 110 demain".

Par un jeu d'écriture, ils ont fait ressortir des bénéfices mirifiques de multiples sociétés écrans qui, bien qu'elles ne produisaient en fait rien du tout, ont vu leurs actions monter vertigineusement à La Bourse. Ils pouvaient effectivement rembourser 110 Frs à leur prêteur de la veille, puisqu'entre temps, une multitude d'autres prêteurs s'arrachaient son titre. Ce processus, dans la mesure où il s'inscrit dans une économie planétaire qui dépasse toute législation étatique, a tendance à être insaisissable légalement, et à repousser les limites temporelles du bluff bien au-delà d'une vie humaine !

Les banques internationales, sur lesquelles reposent toutes nos économies produites aux dépens de notre bien-être, se retrouvent obligées de poursuivre juridiquement ses meilleurs spécialistes pour avoir produit des valeurs fictives par jeux d'écriture finalement similaires en plus petit à ceux qu'elles, les grandes banques internationales, entretiennent à l'échelle planétaire, depuis toujours, bien que d'une manière moins radicale et plus archaïque.

> "L'édifice financier mondial est ultra-vulnérable. Son effondrement aurait des conséquences d'autant plus redoutables que nul -particulier ou entreprise- n'échappe au système. Dans les années 30, les dettes internationales étaient sans commune mesure avec celles d'aujourd'hui. Bien des gens avaient encore leurs économies sous forme d'or ou de liasses de billets enfouies sous une pile de linge dans une armoire familiale.
> A présent, la "bancarisation" a fait des progrès redoutables depuis la dernière guerre mondiale (.. .) d'autre part, il y a un phénomène d'accélération des opérations dû à

l'informatique et à la rapidité des transmissions. Dès qu'une faille apparaît dans le système, les opérateurs en sont avertis à la seconde même par des dépêches d'urgence.

En fait, au-delà de la crise qui appauvrit créanciers et débiteurs, comme elle appauvrit les chômeurs, il y a un problème d'arithmétique. A l'époque de la prospérité, l'ensemble du système financier mondial a pratiqué la fuite en avant et prêté bien plus d'argent qu'il n'en avait réellement, il a fait ce que les experts appellent de la cavalerie. Les centaines de milliards de dollars, d'euro-dollars, pétro-dollars, d'asian-dollars, ne sont pas autre chose. Et au moment où la nécessité impose de faire les comptes, on constate avec angoisse que les colonnes des créances et des dettes ne s'équilibrent qu'à la suite de très dangereuses acrobaties comptables."

L'acrobatie comptable fondamentale c'est finalement de ne pas faire les comptes, en fait actuellement, aucun organisme supra-national n'est pas à même de comptabiliser les crédits à long-terme obtenus par les sociétés et les pays en déficit. Et pour cause, puisque la plus grande part sont sous garantie du secret bancaire. Arrêter leur crédit, c'est les précipiter dans la faillite, et transformer leur dette en perte sèche de plusieurs milliers de milliards de dollars, ce qui rejaillira automatiquement sur l'ensemble du système bancaire comme un énorme court-circuit dans un ordinateur en faisant sauter l'ensemble du système financier.

En fait, chaque mois qui passe rend exponentiellement plus fragile l'ensemble du système. Tout ne repose plus que sur l'épargne de tout un chacun, et il suffirait qu'un ensemble de particuliers retire ses économies du système bancaire, pour que tout s'écroule.

Et si cet ensemble est encore aujourd'hui important, chaque jour nous rapproche d'un moment où une minorité infime pourra faire s'effondrer tout le système. Dans le jeu du système bancaire, on sait l'importance que jouent les assurances. L'assurance est en effet pour les banques, la source d'un renouvellement perpétuel de leurs capitaux, au-delà des dépôts temporaires généraux. En fait, l'assurance assure les banques. Le cas de l'assurance dans le système économique actuel est en fait très particulier. Dans un univers ou le crédit s'est généralisé, l'assurance est le seul cas où l'on paye un service bien avant qu'il ne vous soit rendu, s'il vous est rendu un jour, puisque dans ce cas-là, le service reste hypothétique.

Au-delà du bénéfice statistique sur les nombreux cas où l'assuré n'utilise que petitement son assurance, les assurances tirent leur richesse fabuleuse de ce que contrairement à toutes les autres entreprises qui ne voient leur service payé qu'après un délai qui peut varier entre un mois et six mois, sans compter les cas où le client ne s'avère pas solvable, les assurances, elles, sont obligatoirement payées et bien souvent longtemps avant que le moindre service ne soit rendu. Ce facteur temps qui existe peu pour les petites sommes, devient sur les grosses sommes, comme chacun le sait, le vecteur principal d'une multiplication par X de la richesse. C'est d'ailleurs en faisant travailler dans le temps les sommes qui leur étaient déposées, que les banques ont fait leur richesse. Mais à mesure que l'économie a commencé à être gelée par la crise, les banques se sont

trouvées dans une situation de bailleur de fonds de plus en plus généralisée pour essayer de réamorcer la machine et qu'elle ne s'arrête pas complètement. Dès lors, le seul point d'appui a été justement les assurances. C'est finalement une chose curieuse que ce soit l'argent tiré de l'exploitation de la peur qui serve aujourd'hui à faire tourner une machine économique basée sur le bluff. Machine qui nous entraîne irrémédiablement dans l'illusion de sécurité vers un krach mondial qui sera d'autant plus catastrophique qu'il sera tardif et dont toutes les victimes seront tous ces hommes qui avaient cru s'abriter de toute difficulté grâce aux assurances.
"En regardant tout autour, Jésus dit à ses disciples:
- Comme difficilement ceux qui ont de l'argent entreront au Royaume de Dieu."

Plus nous nous agrippons à nos monnaies de singe, plus nous nous rassurons avec nos assurances, plus nous pallions notre irresponsabilité par la bonne conscience du vote, plus en fait nous soufflons dans le ballon de la crise et augmentons la tension propice à produire un conflit nucléaire qui, par sa nature même, sera un holocauste généralisé.
A partir d'un certain seuil, la folie est irréversible, le cerveau dérègle l'ensemble des glandes endoctrinales qui se mettent alors à produire des substances toxiques qui transforment un désordre simplement mental en dérèglement physiologique, de tout le corps qui anéantit le malade dans la catalepsie.
Jusqu'où peut-on aller trop loin?
A partir de quel stade l'histoire se met à bouillir et se transforme en un nuage de vapeur?
Je ne sais pas! C'est de l'ordre expérimental, il faudrait essayer.
Mais ce que je sais, c'est que désormais il est d'une facilité des plus inouies d'arrêter ce processus de mort. Puisque le plus vieil espoir de l'histoire est l'abolition de l'état, de tous les états, abolition de l'histoire du pouvoir et du pouvoir de l'histoire.
Puisque libéralistes, communistes, socialistes, chrétiens, juifs ou apaches, nous sommes tous d'accord là-dessus. Et bien soyons responsables pour une fois, assumons notre destin, et cessons de thésauriser la poussière de la mort; il suffit d'arrêter de voter, de ne plus faire d'économies et de ne pas prendre d'assurance. Alors, automatiquement, logiquement, la bête aux pieds d'argile qui nous tient tous en otage se volatilisera, comme ces monstres de contes de fées qui ne font peur que parce qu'on leur donne réalité, ces monstres de cauchemars qui attendent toujours le bienheureux dans l'antichambre de la bien-aimée.

Ce qui sépare la folie de la sagesse, la naissance de la mort, la création de la destruction, n'a pas l'épaisseur d'un papier à cigarette.

Ces monstres qui nous tiennent en otage sont notre propre création immédiate, mais si nous n'avons pas foi aux contes de fées, ils ne nous en transformeront pas moins en fumée qu'ils sont eux-mêmes.

Le fou est celui qui a tout perdu sauf la raison disait Chesterton. Roméo et Juliette se

meurent de n'avoir pas cru au miracle. Celui qui aime absolument peut tout, car à vrai dire, même les particules sont éprises de l'amour...
Aucun monde ne naît sinon de l'amour, pas plus qu'il ne disparaît sinon par la haine.
Rien ne subsiste à la haine qui se détruit elle-même dans le néant qu'elle génère.

Tout naît de l'amour qui se développe par la multitude des êtres qu'il génère. La science, l'art, la politique, la philosophie, la religion, la sorcellerie, les animaux, les végétaux, les pierres, sont amour, mais l'amour n'est aucun d'entre eux. Car l'amour n'a pas de nom propre, il est totalement transitif "aimer" sans je sans toi, qui tisse ou résonne son nom et efface ce qui n'a plus de coeur. Un grand vent qui nous transporte ailleurs là où l'on aime et celui qui aime l'amour n'a point de soucis car il glisse sur tout sans que rien ne l'emprisonne. Il voit tous les temps et tous les espaces et va voir là où l'amour le mène, il a le corps même de l'amour, et prend le corps qu'il aime et le délice de l'amour ne connaît pas la mort puisque c'est lui-même qui efface en s'éloignant celui qui oublie d'aimer.

C'est par le jeu de l'amour d'un couple que l'amour donne naissance à un homme nouveau et c'est par l'amour partagé que l'homme vieillit.
Mais le couple est, seulement, la binarité logique de toute histoire.
Le début et la fin se tiennent dans la séduction des pôles. Les pôles unis maîtrisent l'intemporalité.

CHAPITRE III

ETRE INVISIBLE

La bombe atomique des Signes.

Jésus-Christ à Saint-Pierre:
"En vérité, en vérité, je te le dis:
Quand tu étais plus jeune tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais; mais quand tu auras vieilli, tu étendras tes mains et un autre te mettra ta ceinture et te mènera où tu ne voudras pas."

Module 131: La bombe atomique des signes.

Tant que l'histoire dure, l'essentiel ne peut être dit que d'une manière imagée, et en quelque sorte cachée symboliquement sous autre chose. Car si tout était dit nettement, les pouvoirs qui écrivent l'histoire chacun à leur manière pour valider les hiérarchies qu'ils instituent, auraient tôt fait de le censurer ou de le transformer. Ainsi, ce qui ne peut être dit en vérité est dit en images, et ces images parlent clairement à ceux qui ne se sont pas enfermés dans les oeillères d'un pouvoir hiérarchique.

Le pouvoir hiérarchique est aveugle et impuissant. Car qui supporte de se couper bras et jambes? Et celui qui est au sommet d'une hiérarchie met ses bras et ses jambes hors de lui, et ce qui est exterieur devient dès lors plus important que ce qui est intérieur, ce qui est visible plus important que ce qui est invisible. Et quand ses bras et ses jambes deviendront malades, il ne pourra les couper, et il périra de leur gangrène.

Au bord du glissement général dans la post-histoire, il y a comme une agitation frénétique de l'histoire. L'histoire ne veut pas mourir. Elle se retourne et s'agite sur son grabat. Toutes ses secousses nous terrifient, va-t'elle nous laisser tranquilles ou arriver à nous emporter corps et âme dans ses convulsions fatales?

Devant ce tremblement de terre communicatif, où les mots perdent leurs objets, les parents leurs enfants, la religion devient obscène, la télévision un temple, les oiseaux des ventilateurs périmés. Les individus essayent de se rassurer comme ils le peuvent. On se dit "tiens où suis-je?" et l'on essaye de revenir sur ses pas pour voir le moment où l'on a perdu le fil.

En plein milieu de ce siècle, Cannetti écrit:

> "Une idée pénible: qu'au-delà d'un certain point précis du temps, l'histoire n'a plus été réelle. Sans s'en rendre compte, la totalité du genre humain aurait soudain quitté la réalité. Tout ce qui se serait passé depuis lors ne serait plus du tout vrai, mais nous ne pourrions pas nous en rendre compte. Notre tâche et notre devoir seraient à présent de découvrir ce point, et tant que nous ne le tiendrions pas, il faudrait persévérer dans la destruction actuelle."

Mais justement, comme on a perdu le fil, on ne peut plus revenir en arrière et ce retour ne fait qu'augmenter la confusion. Il y eut le retour à la terre, le retour aux traditions, le retour au folklore régional, le retour aux années 50..., le retour à la préhistoire. On se voulait modernes et d'avant-garde, et voilà que l'on ne se veut plus que post-moderne et on intitule sa peinture "En avant comme en avant!" - à défaut d'être avant quoi que ce soit, soyons dès maintenant après.

Il arrive que pris d'angoisse on se mette à crier:
"De l'ordre, de l'ordre voyons!".

Ainsi le mythe historique s'est réactualisé d'une manière souvent tragique dans ce siècle. Tragique, car la gangrène de l'histoire amenait les défenseurs de l'ordre à utiliser des moyens de coercition les plus radicaux et à prédire les lendemains qui chantent avec une conviction qui sous-entendait que tous les moyens étant bons pour arriver au but idéal.
Pris d'horreur devant ce catharsis, on se met à plonger au contraire dans tout ce qui a été refoulé par l'histoire, pour voir si ce n'est pas ce refoulement qui a constitué l'erreur. On voit alors l'intérêt grandissant pour l'inconscient, les fous, les minorités rejetées, la marginalité, le rêve, les aborigènes, tous ces éléments que la pensée rationelle a eu tendance à éliminer afin de faciliter l'homogénéisation.

Ce siècle a un pied sur la terre et l'autre sur la mer.

Les pourfendeurs d'un ordre planétaire absolu, et ceux au contraire qui utilisent la confusion pour redécouvrir tout ce que l'histoire était arrivée à enfouir et à nier.

Hiérarchie qui se ramifiant contrôle toutes les frontières de la terre, mouvement tourbillonant des sensibilités qui naissent hors de toute frontière: dadaïsme, surréalisme, hippy, punk, bande magnétique, qui attirent les jeunes qui n'ont rien à perdre avant qu'ils ne commencent à sagement empiler leurs économies du côté de l'ordre.

Récemment, les mouvements eux-mêmes ont eu tendance à s'émulsionner, devenir encore plus flous, imperceptibles, on ne veut même plus de nom.

"Se méfier de la mécanisation de la main, elle précède de peu la mécanisation de l'esprit. Mécanisé, l'esprit se vide de sa magie." [46]

Les grandes hiérarchies planétaires s'effacent, deviennent insaisissables d'une autre manière: il n'est même plus question de débattre, de convaincre, ou de trouver des idéaux.

On laisse les marionnettes issues des idéologies du début du siècle faire leur spectacle pour donner au bon citoyen l'impression qu'il participe. Ce n'est plus qu'une question de pouvoir pur, multinational, et là aussi sous feinte modestie, on ne dit pas son nom.

Plus d'ordre pour un idéal, mais l'ordre mécaniste sournois ramifié qui à travers toute la machine hiérarchique, concentre le pouvoir absolu entre quelques mains qui survolent tranquillement dans leurs avions personnels la destinée aléatoire des gouvernements des vieilles entités territoriales.

Le mythe historique est tellement accepté, qu'on peut l'arracher de toute réalité événementielle et lui faire dire ce que l'on veut à travers les mass-médias.

Les événements grouillent comme des particules quantiques au hasard de l'actualité vite oubliée, les opinions deviennent affaire de mode, on porte une idéologie comme une chemise en papier, et on dit en toute sérénité le contraire de ce que l'on a dit hier. Cela fait un rideau de fumée qui préserve le cynisme du pouvoir dans l'illusion démocratique du bon sentiment de la foule.

De fait, c'est un merveilleux champignon atomique de signes hallucinogènes; ou à défaut que les vivants ne puissent survivre, tous les "morts" sont arrachés à l'oubli, tous les peuples du passé et du présent sont disséqués dans leur culture. Chaque chose est décrite, mise en relation, avec une incroyable précision dans les détails qui dépassent sans aucun doute ce que les gens eux-mêmes de ces peuples connaissaient de leur propre vie.

Mais nous ne sortons pas indemnes de ce concassage de toutes les cultures.

Le pouvoir de la raison et la raison du pouvoir ne sont arrivés à s'infiltrer partout qu'en devenant fous: à la fois schizophrène et paranoïaque.

Se boucher les oreilles, ne rien voir, faire comme si tout continuait normalement, s'accrocher à son métro-boulot-dodo; c'est la réaction du plus grand nombre.

Et puis il y a les autres, ceux qui magouillent avec le pouvoir, fantasment sur un pouvoir planétaire occulte et jouent à l'histoire comme on joue au monopoly, et ces autres encore tellement autres, qui s'enfoncent par hybridation culturelle toujours plus loin dans l'indicible, ces marginaux de la marginalité qui vont fumer le calumet de la paix avec la préhistoire et vivent de

[46] Roger Chastel, ...passé par la tête, Ed. Galanis, 1968.

la cueillette des fruits de leur passion.

Comment la terre peut-elle survivre entre ce pouvoir insensé et ces insensés qui se développent à l'infini? Car c'est bien là le problème.

Quand la majorité des gens sera au chômage, les chômeurs devenus des marginaux, les marginaux des expérimentateurs de mutation, les mutants des illuminés, quel pouvoir aussi subtil soit-il sera capable de gérer cette société aux perversités polymorphes? Quand chaque mot aura été traduit dans tellement de langues, qu'il fera dans ses connections appel à des références tellement hétérogènes, qu'il n'aura plus qu'un sens flottant, aléatoire en fonction de l'instant, du lieu et de la personne à qui on parle, aucun pouvoir ne pourra même plus se faire entendre pour rassembler et unifier le corps de l'histoire devenu cancéreux et inorganique.

La loi qui se donne pour raison noble de protéger, n'est en fait qu'une manière de canaliser les désirs des individus toujours plus nombreux, au profit de l'hégémonie d'un seul toujours plus puissant. Le développement et le quadrillage de la loi renvoient le combat sacrificiel individuel du guerrier sans état dans l'illégalité, l'inégalité et l'iniquité les plus totales, alors qu'il est le seul combat à pouvoir donner à la violence le peu de sens qui lui est légitime. En contrepartie, la loi, au foisonnement en développement exponentiel, fonde l'atroce violence des holocaustes massifs des guerres d'états dans le combat absurde de l'hégémonie pour le pouvoir.

C'est dire que la post-histoire est hors-la-loi, car alors l'écriture s'efface au profit de la parole donnée, qui dans son insaisissabilité légale, fait appel à la réctitude profonde et incontournable.

Seuls peuvent survivre hors de tout code ceux qui sont prêts à mourir pour une parole donnée.

"L'abandon du Tao
fait naître la bonté et la justice.
L'intelligence et le savoir entraînent le grand artifice.
La discorde des six parents
fait surgir la piété filiale et l'amour paternel.
La nuit et le désordre du royaume provoquent la loyauté et la bonne foi."[47]

L'histoire a développé la loi comme un drogué voit en lui se développer un besoin d'intoxication toujours plus grand. La suppression du toxique produisant alors un catharsis abominable qui peut amener à une mort immédiate. On peut imaginer facilement quelles horreurs atroces provoqueraient actuellement la suppression de toute loi. C'est l'occasion de montrer et de souligner l'effet totalement absurde de tout activisme "pour ou contre" dans le glissement vers la Post-Histoire.

[47] Lao-Tseu, Tao Tö King, Collection "Idées/Gallimard, P.82.

L'abolition de la loi par la loi n'aboutit qu'à un fourmillement toujours plus grand de la loi.
Il n'y a rien de plus énervant quand on est énervé, que de se répéter qu'il faut se calmer.

De toute façon, les grands changements ne se font jamais par abolition perceptible, mais par glissement imperceptible. Ainsi, d'immenses pans de la réalité d'hier qui focalisaient tous les regards, tombent dans la désuétude avec un silence grandiose. Le déluge est le mythe qui sans doute rend le mieux compte de cet engloutissement parfois rapide mais toujours définitif. S'il est absurde de vouloir s'opposer à ces mutations profondes ou de vouloir, au contraire, les accélérer, il est délicieux d'y jouer comme un surfer sur une vague. Les vagues ne cessent jamais mais ne se ressemblent pas, elles sollicitent toute l'attention créatrice et un certain sens du dépassement de la pesanteur; chacun peut utiliser leur puissance fabuleuse pour atteindre la vitesse supra-lumineuse, ou se laisser rouler dedans mortellement. Le tout ou rien se joue à chaque instant, et il n'y a jamais de quitte mais des myriades de doubles.

Binaire, double, ubiquité, champ croisé des pôles, mise en croix, union des contraires. La fin de l'histoire se joue dans la fascination des pôles et l'union des contraires.

L'extra-terrestre super-terrien.

La démocratie, c'est l'opium des masses.

Elle n'a jamais existé; elle s'est développée comme un rêve qui dans son brouillard a permis plus que tout autre le développement de la puissance auto-créatrice de l'homme.

J'ai beaucoup d'affection pour la démocratie et l'histoire du pouvoir dans l'histoire. Ca ressemble à une bergerie du genre Marie-Antoinette avec plein de pâquerettes, un meuble Louis-Philippe au milieu de la prairie, une petite église romane pour rentrer les moutons le soir, plein de squelettes de bonne compagnie sous terre et un drapeau communiste pour servir de nappe à la cuisine.

"Il faut mieux rêver sa vie que la vivre encore que la vivre c'est encore la rêver."

Proust a bien mieux révélé les phénomènes physiques produits par l'histoire se décomposant que ne pourra jamais le faire Freud.

L'humanité démocratique est un homme qui rêve la réalité.

La puissance occidentale ne naît pas de son capital mais de son onirisme.
La machine ne produit qu'apparemment des biens matériels finalement plutôt embarrassants, elle produit surtout des rêves de désir et des désirs de rêve.

Ce basculement onirique produit la fulguration de désirs violents et de désirs de violence.

Jamais les hommes n'ont été aussi inégaux qu'en démocratie.

Le basculement onirique de la démocratie humaniste produit l'explosion infinie des désirs, la polarisation et des inégalités vertigineuses.

Inégalités et désirs viennent rompre comme une vague de fond tous les référentiels de

codification.

L'homme de la fin de l'histoire se trouve entre le choix absurde d'une rétention devenue insignifiante ou d'un laisser-aller qui le ramène à l'inexistence de la matière. En face de cette situation qui le met hors des codes et de l'histoire, il est comme un zombi, un homme qui a perdu son individualité en mourant, mais continue cependant à vivre sans individualité propre.

Que construire alors, qui construire?
Il faut rompre la dialectique qui fait que la rétention est utilisée comme stratégie pour aboutir à l'assouvissement du désir qui est vécu alors comme un orgasme, une libération de ce désir. La rétention doit cesser d'être vécue négativement comme un mal nécessaire au bénéfice de la jouissance. Au-delà de l'histoire et de sa notion de déroulement vers un absolu idyllique et orgasmique, il faut découvrir que c'est dans la construction elle-même, c'est-à-dire dans le choix, c'est-à-dire dans la rétention, que l'homme trouve son bonheur et non dans l'orgasme illusoire, temporel et auto-annihilant, que constitue l'illusion d'avoir atteint un idéal.

"La pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue tête d'angle."

Il faut être bandé sans jamais pouvoir avoir l'illusion que l'on puisse débander à la suite d'assouvissements quelconques. Le sacrifice est sacrifice parce qu'il est gratuit, et puisque la vie est donnée gratuitement, elle est entièrement sacrifice. Celui qui ne se fait pas lui-même agneau du sacrifice ne gagne pas sa vie... Il la perd irrémédiablement et est emporté par les habitudes du même au même dans la lente désintégration au hasard des dérives du non-sens. Celui qui fait sacrifice de tout organe est la semence du ciel. Dès lors, l'environnement se met à jouir, et cette jouissance qui n'est plus localisée s'incarne dans les événements comme à l'intérieur de soi-même.

Il n'y a plus de recherche utopique d'un autre toujours fuyant, qui procurerait enfin cet orgasme toujours inassouvi d'une union avec l'altérité de l'envers.

On est soi-même le vent de l'altérité, le soleil et la pluie, le haut et le bas ...
Partout dans le monde s'écrit en maux l'esprit qui vient, il n'y a pas d'annonciateur, les annonciateurs ne sont que de vulgaires groupies, des suiveurs, aujourd'hui les jeux sont faits depuis l'éternité de l'histoire, il n'y a qu'à lire les affiches de publicité pour savoir que les lessives ne laveront jamais plus blanc. Oh! que les chats sont beaux, et quelle béatitude que la bombe atomique car elle ne désintègre que des illusions.

Un des médicaments les plus vendus au monde? Non, ce n'est pas l'aspirine, c'est le bensodiozènepine. "Il calme l'angoisse et aide le sommeil. Sept millions de boîtes sont vendues par mois en France et des chiffres semblables se retrouvent dans la plupart des pays

industrialisés."[48]

Depuis la dernière guerre mondiale, la consommation de drogues n'a cessé d'augmenter, quand ce n'est pas la cigarette, c'est l'alcool, sinon ce sont les hallucinogènes, l'opium et ses dérivés, à moins que ce ne soit la cocaïne. La consommation a explosé dans les années 60, en pleine croissance économique, idéalisme-matérialiste et moderniste, il faut croire que l'homme était merveilleusement heureux!

Statistiquement, la majorité légale est droguée. Certaines de ces substances agissent directement en imbibant et en transformant la chimie cérébrale.
D'autres stimulent certains centres neuro-végétatifs à produire leur sécrétion naturelle en quantités exceptionnelles. L'individu dévient absent, endormi, ou alors suractif, dans tous les cas les neurones se retrouvent connectés d'une manière inhabituelle. La perception du monde est transformée et bien plus subtilement les événements qui vous arrivent extérieurement sans intervention de votre part ne sont plus tout à fait de même nature. Une des meilleures manières de combattre la drogue et ses abus, n'est sûrement pas de se rabâcher l'effet destructeur qu'elle a et qui effectivement, au-delà même de ce que l'on pense, est un facteur de dégénérescence aussi bien pour l'individu que pour la société. Ce type de réflexion rabâchée est typique des drogués eux-mêmes.

En fait, ils donnent corps encore plus à la drogue en la personnalisant comme un ennemi à vaincre, en instituant un rapport de force, qui aspire vertigineusement ceux qui se positionnent de cette manière. Aujourd'hui, il suffit de se positionner de la sorte, pour que les centres neuro-végétatifs se mettent à produire des substances toxiques, liées au catharsis intellectuel que ce genre de position intériorise, et dès lors, l'individu se retrouve complètement drogué à l'adrénaline, sans même avoir absorbé aucune substance toxique. Je me rappelle très bien Gilles Deleuze avoir fait remarquer que si un fumeur mourait du cancer, c'est parce qu'il n'avait pas assez goûté, aimé la cigarette avec délectation. Dans le même ordre d'idée, les gens arrivent toujours en retard parce qu'ils sont pressés et non le contraire... Plus on tentera d'éloigner, par des moyens coercitifs, l'homme de la drogue, plus la consommation augmentera comme à l'ère de la prohibition.

A une époque apocalyptique, où tous les codes s'effritent, les individus se jettent dans la drogue, comme des passagers d'un bateau qui coule se jettent dans l'eau. Dès cet instant, il y a ceux qui savent nager et ceux qui se noient. Ceux qui savent utiliser l'eau pour les porter vers une nouvelle terre, et ceux qui n'ayant vu depuis toujours qu'une absence pure et simple, une négation de la terre, se noient.

---

[48] Pierre Changeux, L'homme neuronal, Ed. Fayard. P.375.

Eau, Sang, vin, métamorphose, sont sur le même rayon du magasin chrétien, de même que terre, chair, pain, nourriture, sont sur un autre.

Il est évident que la drogue n'existe pas que négativement dans l'activité de l'homme. Elle est au centre des religions du monde entier et de toutes les sociétés, encore faut-il savoir nager et ne pas s'en faire une ennemie, car en elle soufflent des puissances qu'ont vite fait de transformer en ventilateur ceux qui ne l'apprivoisent pas et se mettent en situation de conflit avec elle.

Cependant, il ne s'agit pas non plus de croire que la drogue est la porte unique qui mène à la caverne d'Ali-Baba, cela risquerait de nous faire tomber dans une erreur aussi grâve et aussi simpliste que celle de considérer la drogue comme un fléau dont la suppression serait une grande amélioration pour l'humanité.

Il est étonnant de voir le sérieux, la tension, la rigueur, que l'homme met à s'appliquer dans son travail, à se maintenir dans un code établi, qui est lui-même infiniment sérieux et persécuteur dans sa tension et par contre le laisser-aller, l'absence totale de raisonnement que l'homme développe dans son divertissement et l'utilisation des excitants, alcools ou autres, qui l'accompagnent le plus souvent. Pourtant, divertir est comme la racine de diversifier. Les seuls endroits où l'ivresse soit acceptable, sont les églises, mais sûrement pas les bars, car alors les bars deviennent automatiquement les vraies églises. Une des qualités que l'homme a reçue en quantité, ce n'est pas de pérenniser des codes comme ont tendance à le faire les animaux dans leur "bêtise", mais bien plutôt cette capacité incroyable que l'homme a de faire évoluer et de métamorphoser les codes en révélant de nouveaux "êtres au monde".

"Heureux celui qui n'a pas d'enfant, car sa descendance peuplera la terre." Nous sommes bien moins les enfants de nos parents que de ceux souvent sans descendance biologique, qui ont renouvelé l'être au monde comme Jésus-Christ, Bouddha, Artaud, Rimbaud, etc... Nous ne sommes pas là pour nous reproduire dans le temps, mais pour accéder à la vitesse supra-lumineuse de la création éternelle. Tout le reste est vanité des vanités, poursuite du vent. Ce que nous faisons le plus sérieusement du monde, à travers notre action et notre travail laborieux, n'est le plus souvent au niveau de réalité de l'être, qu'une inaction totale, pire, un glissement irrémédiable vers la désintégration de la mort; et les drogues vécues alors comme dérivatifs de l'angoisse sont absolument nocives et précipitent le processus d'autant plus que l'on essaye de le combattre.

Et parfois, un soir, qui est déjà un matin dérivant dans une rue de l'aube, sortant d'un bouge oublié, ne connaissant même plus notre nom, nous nous écroulons au bord du trottoir. Et la bordure de ce trottoir est comme l'image exaltée de cette île plate où toutes nos actions répétaient la même chose et la bordure du trottoir, un trottoir comme les autres, vient ouvrir notre perception. Et cependant, on ne fera que maudire de s'être laissé aller à tant de bassesses. Tout

cela est vite oublié, gommé, par la certitude que ce n'est qu'un moment de désordre, de confusion, qui n'est porteur de rien de positif.

Charlie Chaplin avec son génie habituel, dans "City Lights", s'est mis en scène dans le rôle de l'eau du caniveau, dont le milliardaire s'asperge la nuit, pour mieux la répudier au matin, offrant sa voiture à Chaplin, clochard, lors d'une beuverie, puis appelant la police pour qu'on lui ramène le voleur.

Comédie grotesque de l'homme qui a oublié que si une maison est habitable, c'est bien plus encore que par ses pleins, par ses vides, et se retrouve muré dans un trop plein de luxe.

Ce n'est alors plus que dans la fêlure, que l'air arrive, fêlure où l'homme échappe au code de son train train habituel et tombe nez à nez avec le mystère du non-être où seulement il peut échapper à sa vie figée et morte et se recharger à la source même dont jaillit la vie. L'action efficace semble rendre obligatoire de se maintenir dans le contexte d'un code prédéterminé. La bonne chair à canon s'élève dans les familles unies.

> "En produisant des forêts, la montagne attire ceux qui la dépouilleront. En laissant égoutter sa graisse, le rôti active le feu qui le grille. Le cannelier est abattu, parce que son écorce est un condiment recherché. On incise l'arbre à vernis, pour lui ravir sa sève précieuse. La presque totalité des hommes s'imagine qu'être jugé apte à quelque à chose est un bien. En réalité, c'est être jugé inapte à tout, qui est un avantage."[49]

"Vous n'êtes pas 'sérieux'", "c'est ridicule", autant d'expressions qui tendent de ramener l'individu dissident, dans la continuité du code, au nom de l'efficacité. Mais cette efficacité n'est en fait que la volonté de pérennité du code en face de la mort qui les engloutit inévitablement.

Or, l'homme est-il là pour pérenniser des codes, pour enterrer des morts et s'attacher comme un boulet au pied des tombes, alors qu'il a la capacité fabuleuse de glisser perpétuellement dans les altérités?

Tant que les codes de la nature végétale et minérale étaient prépondérants, il a fallu que l'homme pour se construire en tant qu'être distinct, oppose à la nature des semblants de codes aussi indestructibles que le semblaient être ceux de la nature. Pour arracher l'homme primitif à ses fuites perpétuelles du côté du végétal et de l'animal où il n'assumait que partiellement son destin, il a fallu des codes humains stables et massifs, écrits sur du roc, afin de le magnétiser et le faire se relever verticalement.

Les civilisations les plus anciennes, l'Egypte par exemple, sont celles où la crispation sur un code est la plus intense. Les styles eux-mêmes durent deux millémaires et ne dégénèrent qu'à la fois où les fioritures s'accumulent comme la mauvaise herbe remplie un temple vide.

Mais plus l'histoire avance, plus végétaux et animaux sont parqués, quadrillés dans une

[49] Tchoung-Tseu, Le Tao, Traduction de P. Wieger, Chapitre 4.

planète organisée artificiellement, plus les codes deviennent éphémères et dans la post-histoire, les codes ne sont plus que des gobelets en plastique que l'on jette après leur utilisation par un individu.

Partout encore, je vois autour de moi des jeunes aux pratiques archaïques, qui me font penser à ces vieilles gens nés au début du siècle, qui continuent à garder selon les habitudes de leur temps, tous les emballages, les flacons vides, les vêtements démodés, comme s'ils étaient en cristal comme autrefois et que les modes s'étendant sur dix ans, ainsi ils se retrouvent à vivre dans la cuisine, car leur vaste maison familiale de plusieurs étages, n'arrive plus à contenir toute cette décharge publique.

Combien je vois encore de gens qui dans l'affolement des signes, se jettent sur les codes les plus éphémères et les accumulent comme autant de "graal" en plastique, qui s'entrechoquent dans leur pauvre tête vide.

A chacun d'inventer son éternité d'aujourd'hui, ou de mourir immédiatement.

Sans code pas de corps, et sans corps pas de vie, mais la vie est fugace aujourd'hui et il faut en changer souvent!

Cette profanation ou plutôt cette profanisation des codes, autrefois idole de stuc sacrés sucrés en Orient et salés en Occident, cette profanisation donc, appelle un professionnalisme qui doit s'accompagner en toute justice d'une impeccabilité accrue, plus rationellement intuitive, faite d'une spiritualité épurée de toute superstition.

Une exploration consciente, précise, méticuleuse, de ces trous dans le devenir, que sont le passage d'un code à un autre et la substantification des réalités subséquentes. Le lieu et le temps ne sont pas neutres, rien n'est relatif, tout est absolu. Rien n'est accessoire, tout est signifiant, surtout ce que l'on décide de ne pas voir. Ce qui est vrai ici maintenant est faux à côté, et c'est pour cela que les gobelets ne peuvent être qu'artificiels, divine artificialité, plus vraie que la réalité.

Dès que la carapace solide de l'être, carapace homogénéisée, vitrifiée par l'histoire, dès que la carapace est incisée, cet endroit qui semblait le même qu'à côté, révèle un organe totalement différent, êtes-vous du foie ou du coeur, de la rate ou du boyau... A l'organisation statique, arbrifiée, pyramidale, hiérarchique du code-corps vu de l'extérieur, suivent les circuits tourbillonnants, les flux et les reflux, les pulsations, les réseaux inextricables, les migrations d'intensité, les signaux électromagnétiques qui ondulent de corpuscules en corpuscules en bandes paniques. Nous n'étions que sur l'écorce du monde, nous voilà dans la chair.

Superficiellement, c'est la raison d'état qui fait loi, mais nous voilà bien plus profondément au centre des échanges symboliques de désirs, où les pôles s'électrisent pour anéantir ou faire vivre. Là on invente son corps de résurrection, là on se fait porc ou dinde, là on se fait ange ou diable. Et l'homme qui atteint cet au-delà des codes-corps où se joue son destin, a la tête qui

tourne, le mal de mer, il voit double. Point besoin de drogue pour cela, les drogues n'ont des effets vaguement similaires que parce qu'elles sont les véhicules les plus grossiers parmi d'autres vers l'altérité. Ce ne sont pas les drogues, c'est simplement le je qui ayant déconnecté son monologue code-corps mémorisé, se retrouve en haute mer, en pleine tempête et découvre l'ubiquité de toute chose.

Particules/ondes, Bien/Mal, Ying/Yang, tout est double, même les éléphants roses, mais l'homme ivre croit encore qu'un des deux est réel alors que de fait ils sont faux tous les deux.

Tant que l'individu joue sa vie sur la question qui sous-tend cette ambivalence être ou ne pas être, il n'a de choix que dans l'oscillation incohérente, entre la stabilité mortifiante de l'être et l'instabilité dissolvante du non-être.

Quadrature du cercle.

Heureusement pour nous, il n'y a jamais deux sans trois. La sagesse de la post-histoire vient de sa capacité d'introduire le tiers exclu dans le mariage sacré des couples. Ce tiers n'a ni être ni absence d'être. Il est l'amant secret du couple, en même temps toujours présent, rendant le couple supportable mais en même temps constamment caché. Source de toute infidélité, il est en fait, lorsqu'on a le courage de le regarder en face, le seul à nous rester perpétuellement fidèle.

Un livre sur la post-histoire, ne peut être qu'une litanie, une incantation, un mantra, un éclair au chocolat, un bibelot d'inanité sonore, une verdure calmante, une machine à calculer, les gémissements d'un enfant. La sagesse appelle l'écriture sans savoir, les citations doivent faire silence, j'écris pour ceux dont je suis le serviteur et que je ne fais que suivre car à vrai dire nos ombres ne nous suivent pas, elles nous précèdent.

Comme l'a très bien montré Mac Luhan, nous ne faisons que déployer la sagesse contenue dans les médiums que nous produisons; ils semblent nous suivre, en fait ils nous inventent. Le courant électrique nous rendait nomades alors que notre mental était aveuglé par la sédentarisation de l'Universalisme:

"Marx a fondé son analyse sur la machine au moment où il ne fallait pas le faire, au moment précis où le télégraphe et d'autres formes implosives commençaient à inverser le dynamisme mecanique"[50], "et c'est dans les pays techniquement arriérés que le marxisme a pu être 'réalisé'"[51] , et cela en contradiction avec la théorie "scientifique" de Marx!

Si nous devenions juste nomades littéralement, ce serait simple mais ce qui change tout par rapport à la préhistoire, c'est que les individus du corps social deviennent nomades sans même bouger à travers les réseaux de communication qui nous abreuvent de signes venus des quatre coins du monde.

---

[50] Mac Luhan, Pour comprendre les médias, Ed. du Seuil, 1964. P.56.
[51] Kostas Axelos, Horizons du monde, Ed. de Minuit, 1974.

Edouard Glissant Directeur du Courrier de l'Unesco, interviewé par Frédérie Joignot s'exclame:

- Aujourd'hui, n'importe quel ouvrier dans n'importe quelle capitale du monde vit avec des étrangers et connaît dans les détails, les manières de s'habiller, de baiser, de travailler des habitants de tous les autres pays. Il suffit d'ouvrir la télé ou d'ouvrir un journal pour se renseigner.
Les conséquences de cette circulation grouillante sont incalculables. Les peuples ont cessé d'être propriétaires d'eux-mêmes et de croire que leur culture est unique ou idéale.
Les gouvernements sont obligés de tenir compte de cette lucidité nouvelle.
La politique d'isolement autarcique des pays communistes devient intenabe, car les informations circulent quand même et il faut bien expliquer un jour ou l'autre pourquoi les magasins sont richement achalandés, et le droit de grève reconnu dans l'enfer capitaliste (...) Nous inventerons une culture sans origine radicalement éclectique, s'agençant comme un gigantesque système de poupées gigognes. Nous entrerons alors dans l'époque post-moderne.(...) Mais attention, pour cela il faudra autant apprendre à se comprendre qu'à accepter de ne pas se comprendre. Il faudra en finir avec nos rêves de transparence et de bonté, pour accepter l'opacité, l'inquiétante étrangeté."

Autre collusion de termes opposés: l'écriture devient image et l'image devient écriture. On sait à quel point l'écriture a été amalgamée à l'histoire, il est habituel de distinguer la préhistoire de l'histoire, en instituant comme limite l'apparition de la trace écrite: "Déjà Tocqueville avait expliqué comment l'imprimé, par saturation culturelle, avait homogénéisé la nation française au cours du XVIIIème Siècle."[52] -Le "mètre", mesure universelle s'il y en a, est inventé à la même époque - en France même. On a assez montré que l'écriture, à travers son défilement linéaire, a tendance à faire appel à la logique et à l'hémisphère gauche du cerveau. L'image, au contraire, fait appel a une saisie globale et intuitive, mais, elle permet de faire passer une foule d'informations du type affectif. Pendant des millénaires, l'image a été détruite au profit de l'écriture qui permettait mieux à travers le temps et l'espace la transmission d'événements ou de réflexions humaines. Le renversement de cette situation, on ne s'en rend peut-être pas tout à fait compte, s'est effectué non au moment où l'image est devenue facilement reproductible (photographie). C'était un phénomène purement quantitatif, mais à partir du moment où toute image a pu être codée, résumée à un ensemble de O a 1, dans le langage universel des bits informatiques. L'image alors s'est faite écriture, à moins que ce ne soit l'écriture qui en se sophistiquant soit devenue image. L'image ou le son alpha-numérique, sa simplicité même, ne peut subir aucune altération dans sa transmission dans le temps et dans l'espace.

Le langage alpha-numérique est l'écriture absolue universelle, mais sa nature absolue même le rend porteur au-delà du temps et de l'espace des intensités locales elles-mêmes dans leur virginité première. Les intensités fugaces et "barbares" du local, ne viennent plus s'opposer en

[52] Mac Luhan, Op. cité, P.30.

contre-pied au processus d'homogénéisation, c'est bien au contraire l'universalisme de l'être premier et du non-être vide, du O et du 1, qui vient faire brusquement exploser les intensités fugaces et "barbares" dans le monde entier.

Cette union des termes fondamentaux, autrefois irrémédiablement opposés, linéaire historique, contre linéaire mythique, dénombrement occidental/zéro oriental, explosion de la destructive/implosion du sens, information/objet, lois/hasard, est une collusion sociale sans précédent. Et par réaction en chaîne, tous les rapports aussi quotidiens que ceux de l'homme et de la femme ou du bien et du mal sont projetés au-delà de toute réalité imaginable. C'est très différent de dire intel qui était bon tua le méchant qui voulait l'attaquer. Ce que ne nous cesse de raconter tout histoire à travers l'écriture est de voir en direct l'image de ce soit-disant bon en train de tuer un soit-disant méchant, car brusquement, à travers les visages, c'est une multitude d'informations parasites qui viennent vous toucher. Et si sous forme d'écriture, personne ne peut être du côté du méchant (qui incarne par le mot même l'absolu de la méchanceté), par contre dans l'image, le visage même de la victime résigné et doux, brillant de beauté devant la mort qui l'attend, crie avec violence que les choses ne sont pas aussi simples.

Il suffit de voir combien le cinéma populaire est obligé de grimer ses méchants, d'en faire la méchanceté même pour que l'image puisse fonctionner dans le sens littéraire. La retransmission en direct de la guerre du Vietnam, au lieu de renforcer l'agressivité du peuple américain comme le font les campagnes de presse des autres époques, a créé un fantastique cas de conscience, psychose collective de culpabilité.

D'une manière générale, on pourrait presque dire que l'image rend définitivement gagnant celui qui perd. Depuis 10 ans, la focalisation de l'altération s'est déplacée des grands événements historiques et de leurs vainqueurs, vers toutes les causes perdues. Walesa, qui devient l'homme politique mondial n°1 en est un exemple: dans 1'écriture/image, 1'événement dévient de moins en moins historique, c'est tout simplement que quelque chose qui vous arrive, que vous soyez acteur, ou voyeur, vous êtes dans l'instant avec une multitude, et la crise de conscience subséquente. Il est de plus en plus impossible que quelqu'un vienne coder à votre place, l'histoire s'abolit pour les commentaires et les commentaires dans la poésie des devenirs.
Le développement de l'écriture/image, c'est la résurrection de tous les êtres crucifiés par l'histoire!

L'homme dans la préhistoire est comme un bouchon qui dérive, dans l'histoire, il est

comme un monument que l'on sculpte, dans la post-histoire, il devient l'énergie créative elle-même.

On a souvent comparé le sage et l'enfant, mais le sage enfant est le contraire de l'enfant sage; le sage ne devient adulte qu'en désapprenant à l'enfant sage qu'il a été, en intégrant le devenir adulte pour l'ouvrir au différent et devenir ainsi un sage enfant. De la même manière la post-histoire rééquilibre les cerveaux gauche et droit, histoires et contes, et c'est en ce sens-là qu'elle n'est qu'apparemment de retour à la préhistoire, pas plus que le sage ne devient un enfant au sens littéral du terme.

L'avant et l'après sont foudroyés dans l'instant. Notre vision usuelle du temps est totalement remise en cause; que ce soit dans certains travaux d'ethnologie, en physique, en philosophie, en peinture, en psychologie, en musique, tous les horizons de conscience crient partout les limites usuelles du temps.

Notre idée du système solaire a connu le même type de révolution avec Galilée, quand nous nous sommes aperçus que ce n'était pas le soleil qui tournait autour de la terre, mais le contraire. En effet, dans notre nouvelle approche du temps, ce n'est plus le temps qui s'écoule indépendamment de notre conscience mais au contraire notre conscience qui lit le monde à travers le temps, un peu comme un saphir lit le microssillon d'un disque à mesure qu'il avance. Le disque est indépendant du temps, mais c'est le saphir qui doit le faire rentrer dans le temps pour le lire et en faire émaner la musique. Ce déploiement de la musique dans le temps est aussi déploiement d'un espace dans lequel vient se formaliser par projection la lecture qu'effectue notre conscience.

Pour compléter la métamorphose, il faut dire que ce microssillon devrait comporter, comme certains jeux informatiques, une multitude de choix possibles, d'hybridations à chaque instant, qui fait que nous sommes dans un labyrinthe infini qui nous fait par une série de choix nous enfoncer chacun à notre manière dans l'épaisseur du monde ou au contraire rester dans les zones superficielles des médiocres joueurs.

Aux confins des connaissances actuelles, tout tend à converger pour montrer qu'au fond, ni l'essence de la matière, ni celle de la conscience, ne sont obligatoirement liées au bloc de réalité d'une histoire linéaire. Ce continuum, au contraire, s'est cristallisé d'une manière relativement superficielle, propre à l'usage de notre corps dans ses activités les plus grossières. Tout tend à prouver que nous pouvons utiliser le monde comme un jeu électronique, en passant d'un scénario à l'autre, comme pour un disque en nous emparant du saphir pour écarter tel ou tel morceau suivant notre goût. En fait nous sommes tous atteints de la maladie du complexe spatio-temporel, qui enferme notre conscience dans les habitudes de train train de la vie avec les conséquences mortelles qu'elles ont. Cet enfermement se rapproche de la notion d'envoûtement, car plus nous essayons d'en sortir, plus nous explosons notre temps et notre espace, plus il nous semble

s'étendre à l'infini, et plus nous lui donnons consistance.

C'est le cercle vicieux de toutes les maladies mentales. Il suffit d'en rigoler un instant et déjà l'étau se desserre un peu -Un peu d'eau sur le feu de nos habitudes qui nous amène à nous disperser continuellement dans le même et dans un autre pas. Rien n'est plus simple que de trouver notre être supra-lumineux. Beaucoup d'hommes de l'ante-histoire et l'histoire nous ont précédés sur ce chemin. Mais ce qui fait son actualité radicale aujourd'hui est que l'arme absolue de la désintégration atomique qui ne cesse d'augmenter sa pression et ne peut faire historiquement et logiquement qu'augmenter sa pression est l'appel, le défi lancé à toute l'humanité à un dépassement radical d'elle-même. Autrefois seuls quelques pionniers ont relevé ce défi, aujourd'hui nous y sommes tous acculés, comme chacun en face de la mort.

Le jeu est gratuit et tous les scénarios sont ouverts, si nous sommes assez nombreux à relever le défi, il y aura contagion et avec la prise de conscience majoritaire, la bombe atomique deviendra un bibelot d'inanité sonore, elle sera mise au musée des temps historiques, comme une vieille arbalette, le cercle vicieux planétaire sera vaincu. Peut-être ne serons-nous que quelques uns, infime minorité, et l'histoire emportera la planète toute entière dans la mort mais cela sera finalement qu'une juste fin de l'idiotie. Ou alors, il n'y aura personne pour cette prise de conscience, mais qu'importe puisque c'est personne!

En fait, je me demande si du point de vue supra-lumineux, tous les scénarios n'arrivent pas simultanément: à chacun de croire à celui qui veut, peut-être y-en-a-t'il des milliers d'autres encore, comme par exemple une histoire qui s'allonge indéfiniment dans un terrorisme planétaire implacable et une pollution croissante ou je ne sais quoi encore...
A chacun de se raconter son histoire, désormais nous ne sommes plus libres en face les uns des autres, mais libres chacun des autres, à chacun de croire ce qu'il veut pour le pire et le meilleur, il est son propre juge.

En tout cas, malheureusement ou heureusement...si s'informer est suprêmement utile... copier son voisin bêtement ne servira pas à grand chose... Il y a des rayons X pour les faux et X rayons vrais. Le signe X est d'ailleurs dans l'ésotérisme traditionnel, le signe de la métamorphose comme sont le noir et le blanc. Il est vrai que le monde ressemble de plus en plus à un vaste échiquier -Idéologie Mat et Echec et Mat.

> "Les actes ont un pouvoir. Particulièrement lorsque celui qui agit sait qu'ils sont sa dernière bataille sur terre.
>
> Il existe un étrange et brûlant bonheur dans le fait d'agir en sachant parfaitement que cet acte pêut tout aussi bien être le dernier de la vie. Je te recommande de reconsidérer la tienne et d'accomplir tes actions en pensant à cela."[53]

[53] Carlos Castaneda, Voyage à Ixtlan, Ed. Gallimard, 1972. P.87.

DEUXIEME CERCLE

CHAPITRE IV

LES MAUX DU MOI.

Fuite des mots - Fuite des individus.

- Voilà l'ennui avec les mots, dit-il d'un ton rassurant. Ils nous contraignent à nous sentir éclairés, mais quand nous nous en écartons pour affronter le monde, ils nous font toujours défaut, et nous finissons par nous retrouver en face du monde sans éclaircissements, comme d'habitude. C'est pour cela qu'un sorcier cherche à agir plutôt qu'à parler et, dans ce dessein, il se procure une nouvelle description du monde, une nouvelle description où la parole n'est plus aussi importante et où les actes nouveaux ont des reflets nouveaux.
  Carlos Castaneda. [54]

Module 241: La fuite des mots.

Saussure le premier fit remarquer qu'un mot n'est dans une langue, que ce que tous les autres mots ne sont pas. Chaque mot est hétérogène, mais ne tire son sens qu'en se cristallisant à un des micros-mouvements tourbillonnants du flottement général des mots à l'intérieur d'une langue. Mais ce qui est vrai d'un mot devient vrai aussi d'une langue, lorsqu'elle cesse d'être enclavée dans un temps et un lieu géographique et se met à être travaillée dans un contexte planétaire et a-temporel, où toutes les langues vivantes d'aujourd'hui et les langues mortes d'hier se mettent à jouer les unes dans les autres par un perpétuel brassage de traductions. Dès lors, chaque mot de chaque langue cesse d'être seulement que ce que les autres mots de cette langue ne sont pas, pour devenir ce que ne sont pas les mots de toutes les autres langues. C'est dire que chaque mot cesse d'appartenir à sa langue propre, pour être travaillé par une foultitude de sens parasites venus d'ailleurs. Le dictionnaire ne peut rien à cet éclatement des mots, pas plus que la

[54] Carlos Castaneda, Histoires de pouvoir, Coll. Témoins/Gallimard. P.33.

législation d'un pays ne peut agir directement sur sa monnaie, dans la mesure ou son cours n'est plus lié qu'à l'interaction de toutes les monnaies.

Il y a des mots blancs et des mots noirs, des mots que tout le monde se met à employer à tort et à travers, qu'on écrit dans tous les sens, dans tel ou tel groupe socio-culturel, mot-panique qui tourbillonne jusqu'à perdre tout sens, et alors ce groupe disparaît lui-même ou s'empare d'un autre mot pour le mettre à mort.

Il y a des mots blancs qui ne sont jamais employés, multitude de mots imprononçables sans se faire exclure immediatement du groupe: mots blancs par lesquels on reconnaît les espions.

Quand deux personnes de groupes différents se retrouvent, mais cela est pratiquement impossible puisqu'ils sont invisibles les uns aux autres, alors les deux personnes peuvent dialoguer ensemble pendant des heures, sans un instant se comprendre tant chaque mot pour chacun a un sens différent.

On a beaucoup parlé de l'intégration des minorités dans les années 60. En fait, c'est la majorité qui se désintègre en minorités multiples -fanas de micro-ordinateurs, fanas de rock, fanas de sports, fanas d'escalades, fanas de glisse-. Chacun tourbillonne dans son trou noir, et finit par ne plus voir que ses visions, coupe verticale selon les passions, coupe horizontale selon les âges.

Je parlais avec un mathématicien qui fait de la recherche en lui demandant d'essayer de me mettre au courant de la teneur de son travail. Il leva les yeux au ciel. Je m'empressais de lui répondre que je connaissais la difficulté de tout professionnel devant la vulgarisation, il me répondit: "Mais ce n'est même pas là que se situe le problème, même entre mathématiciens il est difficile de se comprendre. Au point de recherche où nous en sommes, pour qu'un mathématicien de haut niveau puisse comprendre quelque peu ce que fait un autre, il lui faudrait passer 4 ou 5 ans, 10 ans pour rentrer dans la problématique de ce dernier. C'est ce qui fait l'importance des élèves et des assistants car c'est eux qui peuvent par contagion faire qu'une recherche plutôt qu'une autre finisse par sembler plus importante et s'imposer dans le temps!" La seule chose que j'aie pu lui arracher c'est qu'il travaillait sur le concept de hasard, et que cette partie de la mathématique, appendice marginal dans les années 60, était en train de devenir le fondement de toute mathématique classique qui alors pouvait être considérée comme un simple dérivé. Il me dit ça en mots entrecoupés de silences, avec manifestement un mal fou à s'adapter au langage commun des mortels. Je regardais ses yeux, ses mains, comme un personnage venu d'un autre monde. Qu'est-ce qui le faisait s'enfoncer si loin dans une jungle hors de toute communauté? Son image d'homme était un pastiche, et pourtant, je le connaissais bien, c'était mon petit frère. La mathématique, science universelle s'il y en a, s'enfonçait maintenant dans une multitude de

contrées étranges. Ses yeux me parlaient plus que que tout ce qu'il pouvait dire. On sait les romanciers qui finissent par voir leurs personnages évoluer sous leur regard et n'ont plus qu'à écrire ce qui se passe. On sait, les musiciens visionnent un morceau de musique comme des couleurs qui se suivent; que voyait-il lui dans sa solitude, après des milliers d'heures données au signe mathématique?

Quel univers lui devenait sensible, comme les joueurs d'échecs qui aux confins de leur passion font se dessiner entre leurs pièces des réseaux d'énergie qui les dirigent plus sûrement que tout raisonnement intellectuel. Au fond, j'avais essayé de le questionner en pensant à la post-histoire, et voilà que dans sa difficulté même de me répondre, il était le lieu d'une expérience qui donnait de l'eau à mon moulin. Mais dans quelle mesure disait-il ce que j'entendais, peut-être pour lui tout cela avait-il un autre sens encore?

J'ai toujours été passionné par le passage d'un milieu à un autre. J'ai essayé de visiter les groupes les plus hétérogènes possibles: du politicien au catcheur, du clochard à la jet-set, de l'artiste au scientifique, pas comme un journaliste en sachant avec ce à quoi il doit répartir, non, chaque fois j'ai essayé de me fondre, d'être l'un deux, de multiplier les habits et les habitudes. Ce qui me fascine à chaque fois, c'est comment chaque sous-groupe entretient un rapport aveugle avec les autres. Si les politiciens se voyaient dans les yeux de la masse qu'ils essayent de séduire, ils frémiraient d'horreur.

Toutes les études physiologiques montrent que rien ne prouve qu'une même couleur soit perçue exactement pareille par deux personnes. Peut-être mon rouge est pour vous le bleu?

Le mélange de toutes les langues a fait de chaque langue une fantastique tour de Babel. Depuis quelques temps maintenant nous ne faisons plus que nous enfoncer dans ce bruit ou tout perd son sens, nous sommes encore des blocs hiérarchiques et des bandes en devenir, bientôt nous serons seuls, comme des cibistes dans la nuit; "un guitariste huron en mini-jupe, un bassiste chinois coiffé d'un casque-électrochocs et un sobre batteur en blouse blanche", ils chantent: "L'acte sexuel dure 30 minutes: en 30 minutes nous jouons 10 morceaux. Nous sommes l'ultime expérience américaine..[55](...) "Et nous avons fui, Wänx et moi. Par satellite, je l'ai dit. Nous avons fui et j'ai observé Wänx durant chaque seconde de sa mutation. Oui, j'ai vu la machine qu'était Wänx devenir femme: je sais qu'une machine souffre pour être femme (...) Les humains savent-ils que leur cerveau est un aimant? Savent-ils orienter cet aimant vers les domaines privilégiés de l'espace, et capter comme autant de vitamines ces confettis que sont les pensées vitales?" [56]

<u>Module 242: La fuite des individus</u>.

---

[55] Yves Adrien, Novovision, Ed. Les humanoïdes associés, 1980. P.63.
[56] Op. cité - P.132 et P.134.

Deux siècles d'extrême superficialité idéaliste-matérialisme, deux siècles passés à se convaincre que ce point dans l'espace est le même que cet autre, que cette minute ressemble à la suivante, deux siècles de mécanisme, ont créé chez l'homme moderne "normal", de telles habitudes de pensée et de faire, qu'il est totalement démuni devant la totale liquéfaction, l'engloutissement sirupeux de la machine socio-économique qu'il a créée.
La dialectique sociale s'enlise dans le sable mouvant, mais elle s'agite d'autant plus dialectiquement dans une frénésie qui précipite l'engloutissement.
Cela serait risible, si ce n'était le champ d'une souffrance, d'une angoisse qui ne cesse de monter vertigineusement.

Cette folie là n'est pas localisée, elle enferme dans sa double contrainte l'ensemble du corps social et les hybrides en deux fuites radicales, deux manières de s'aveugler qui métamorphosent la dialectique de l'histoire en dialectique de folie se complétant pour précipiter tous les hommes à leur perte.
Parce que l'histoire est infiniment simplificatrice, et qu'elle transforme chaque individu en simplet, seuls les psychologues brouillent toutes les pistes dans le brouillard de l'interprétation parce que cette interprétation est leur gagne-pain et leur permet de retarder leur propre folie radicale, au prix de l'intoxication toujours plus grande de leurs malades, de même que les banques internationales en prêtant des biens qu'elles n'ont pas aux pays en difficultés, ne font que perpétuer leur pouvoir dans un bluff toujours plus grand. Les plus riches en l'occurrence ne sont sans doute pas ceux que l'on pense, de même que le psychologue est beaucoup moins au courant que le fou. Artaud, Van Goght, en savaient beaucoup plus que tous ceux qui ont essayé de les soigner, ils en savaient même beaucoup trop pour leur époque....

Dans la désintégration particulaire, le monde de la dialectique de l'histoire fuit sur deux vecteurs et deux seulement, et cela est bien normal en miroir de l'histoire: la folie est dialectiquement double: froide et chaude, in/out, paranoïaque/ schizophrénique.

Chaude/out/paranoïaque/noire, elle se présente comme une crispation incantatoire sur un morceau du cadavre de 1'histoire. Ce sont toutes les formes de régression, régression dans l'enfance, régression à la terre/régression au bon sauvage, régression des nazis, régression des pères à leur propre père avec bourrrage de crâne des enfants, régression des enfants vers tel ou tel mouvement des années 60, régression vers les systèmes philosophiques, etc... A chaque fois l'individu s'empare d'une soit-disante transcendance, d'un drapeau, d'une grande cause, y compris la cause qui consiste à se battre justement contre toute grande cause... même les anarchistes sont dans ce sens-là régressifs et répressifs. Dans la mesure même où toute histoire est en train de se désintégrer, les individus qui participent à la régression se retrouvent en danger, d'où une vision perpétuellement paranoïaque du style. C'est la décadence ou plus subtilement on nous enferme, on nous persécute, avec un grand appel du pied du côté des juifs, des homosexuels, des arabes,

etc... mais de fait, il n'y a pas que les minorités qui soient persécutées, je dirais même qu'elles sont moins persécutées que les grosses masses majoritaires qui, elles, ressentent encore plus peut-être le phénomène de désintégration. Peut-être n'y-a-t'il guère de plus persécutées que les polices du monde entier, car toute la pression de désintégration se fait d'autant plus forte qu'on y resiste, et les policiers du monde entier se trouvent en première ligne. En fait ce sont eux qui en prennent vraiment plein la gueule, et si dans leur activité, ils ont tendance à devenir sadiques, c'est par juste réversibilité symbolique du masochisme absolu que constitue aujourd'hui le fait d'être policier!

En fait, tout paranoïaque est un persécuteur en puissance, et l'histoire n'a que trop montré à quel point les révolutionnaires si convaincus qu'on les persécutait, ont tout fait dès qu'ils ont eu le pouvoir de redoubler la persécution. De fait, une grande part de la planète s'auto-persécute mutuellement dans sa paranoïa qui n'a d'autre source que la désintégration de l'histoire, et dans cette paranoïa sadico-masochiste soit-disant révolutionnaire, libérateurs et policiers sont mis dos à dos.

Récemment convoqué à l'occasion d'un chèque sans provision au commissariat de mon quartier, j'ai eu affaire à un jeune inspecteur, il venait de province et était depuis deux ans à Paris. Je me mis à le faire parler de lui. C'était étonnant de voir son désarroi, sa solitude, banni par le reste de la population, il vivait seul avec sa femme qui était infirmière. La plupart des polices du monde entier sont issues de classes très simples, la plupart choisissent ce métier pour ne pas devoir aller à l'usine. Si les intellectuels devaient s'adresser à la classe ouvrière pour la libérer, ils devraient commencer par s'adresser à la police.

Mais non, l'intellectuel institue immédiatement un rapport de force simplet grotesque, qui ne fait que renforcer le clivage, empêchant toute réelle évolution profonde. Peut-être même que la seule révolution viendra finalement des policiers, lorsqu'ils s'apercevront de leur situation grotesque d'auto-persécution d'eux-mêmes où ils se trouvent et, tout simplement, ils diront aussi bien merde à leur chef hiérarchique qu'à tous les "soit-disants" révolutionnaires idéologues qui reportent sur eux leur haine du peuple soit-disant à libérer. La folie paranoïaque s'empare automatiquement de tout ce qui fonctionne par arbrification binaire. C'est dire que tous les politiciens, mais aussi les philosophes, les scientifiques, tout ce qui légalise y compris les légalisateurs de la révolution, se trouvent vertigineusement entraînés dans ce trou noir. Tout ce qui s'est identifié à une logique quelconque se trouve obligatoirement et symboliquement attaqué par la désintégration historique et répond à ce sentiment onirique de persécution par des gestes de persécution bien réels, eux sur leur entourage. Dans ce sens-là, la violence ne peut qu'augmenter exponentiellement et dans les années qui viennent, naissant de la peur de la désintégration historique, elle ne fera que la précipiter.

Froide/in/schizoïde/blanche, est la seconde fuite qui se propose à l'homme historique; c'est l'autre côté de la pièce, la tactique d'aveuglement est diamétralement opposée à celle que nous avons étudiée précédemment; là où la paranoïa fait rétention, le schizoïde fait surenchère. Puisque tout se désintègre, cela veut dire que tout est relatif, que rien n'a d'importance. Plutôt que de voir que c'est justement la neutralité du temps et de l'espace qui est remis en cause, on préfère ne pas abandonner cette idée, mais résoudre toute contradiction par vague "tout est relatif", "rien n'a d'importance". Il suffit d'être beaux, riches et intelligents, à l'avant-garde des courants de mode - tandis que les idéologues et les hiérarchies étatiques se crêpent le chignon dans leur paranoïa mutuelle. Le show business, les grands hommes d'affaires internationaux, font des mots d'esprit et sniffent tranquillement la coke au-dessus des nuages. Leur jet est à l'image même de leur esprit, des bulles suspendues en l'air dans la plus totale nullité.
Ces vingt dernières années leur ont appris que toute idée constructive était vouée au néant, mais que le bluff et l'utilisation de la mascarade des modes rapportait gros. Etre cynique était encore une grossièreté barbare, il fallait être "allumé" clignoter dans l'humour circulaire qui rendait tout léger et surtout sa propre conscience.

> "Je dois pouvoir déduire l'alcool de mes impôts, puisque je suis obligé d'être un peu ivre pour parler et que parler est mon métier." [57]
>
> AW. - Le prince Mozzarella. Pourquoi l'as-tu attaqué s'il est italien comme toi? Tu aurais dû le défendre au contraire.
>
> X. - Je l'ai attaqué parce qu'on m'a dit que c'était un esbrouffeur.
>
> AW. - C'est un esbrouffeur. Et alors? Nous aussi.
>
> X. - Et aussi parce qu'il est gros.
>
> AW. - Tous les bons esbrouffeurs sont gros, je lui rappelai.
>
> X. - Non, il ne devrait pas être gros. Il m'aurait plu s'il avait été un bel esbrouffeur.

Le génie d'Andy Warhol vient de ce qu'il a su cerner d'une main habile et légère, le néant dans lequel s'inscrivait la classe dirigeante de la fin de l'histoire. Mais cerner le néant est autre chose qu'être le néant et Andy Warhol clown du jet set, s'est dédouané lui-même de ce néant en se faisant le reflet et, ce reflet est infiniment plus profond que ce qu'il reflète. La jet set est la dernière fioriture sur le beau gâteau de mariage de l'histoire avec son contraire avant qu'il n'explose.
Logique hiérarchique et ceux qui s'en servent tout en la foulant du pied ironiquement,

[57] Andy Warhol, ma philosophie de A à B, Ed. Flammarion, 1977.

ressemblent à l'histoire de la grenouille et du scorpion: le scorpion convainquit la grenouille de le transporter sur l'autre rive en lui garantissant de ne pas la piquer; la grenouille pleine de bonne volonté transporta le scorpion mais celui-ci n'y tenant plus piqua la grenouille juste avant d'arriver, et se noyèrent tous les deux.

CHAPITRE V

LA COMBINE DES SYMPATHIES.

La remontée de l'affect - Les nouvelles entreprises - Les stratégies hybrides.

O gentilshommes, la vie est courte...
Si nous vivons, nous vivons pour marcher sur la tête des rois.
"Henri IV" - Shakespeare.

Module 251: La remontée de l'affect.

En toute chose il y a un début, un milieu, et une fin. Le début est toujours très lent à venir, il dure en ayant du mal à arriver. Si on reportait le destin de notre monde sur une année de salaire, la formation de la terre ne se trouverait que le 14 septembre, l'hominisation le 31 décembre à 13h30, l'homme sédentaire à 23h50, le modernisme à 23h59 secondes. Poids du temps qui se suspend dans la dernière seconde, qui se concentre jusqu'à couper le dernier instant en efflorescence de mondes multiples.

Quelque part nous sommes arrivés au milieu de ce livre, non pas à son milieu quantitatif au sens ou il y aurait autant de mots qui viennent qu'il n'y en a eu. Il y en aura sans doute moins! Mais est-ce que leur poids ne fera pas basculer tout ce que nous avons dit précédemment dans son contraire? Je l'espère. La post-histoire sera-t'elle heureuse? Arriverons-nous malgré la désintégration de l'histoire à nous frayer des voies vers des mondes sans histoire où nous pourrons assumer des destins élargis? Tout le long du premier cercle nous avons parcouru les horizons de l'histoire comme en hélicoptère, à la va-vite. Il ne nous importait pas de rentrer dans les détails, mais juste de voir les grandes forces topologiques qui étaient en jeu et broyaient l'histoire dans un dernier catharsis. Le quatrième chapitre nous montre trop bien combien nous restons muets, sans mots, devant la multitude qui fuit le défi; n'y-at'il pas cependant quelques signes de mutation vers une positivité? Toute désintégration n'est-elle pas en toute justice moteur

d'une intégration ailleurs? Il est facile de tout voir en noir et blanc, mais n'y-a-t'il pas un peu de couleurs, de vie qui sourd dans le semblant d'apocalypse que nous vivons?

Et puisque les derniers restes de l'histoire sont emportés par les individus et les mots qui fuient, ne serait-il pas temps de plonger dans la post-histoire qui naît, comment naît-elle, où est-elle au milieu des décombres de l'histoire? Qui peut aller vers elle? Et par quels mots désigner ces univers à explorer? Que nous reste-t'il?

Il était facile de remarquer les grandes dichotomies que l'histoire a instituées pour les retourner contre elle, il est bien plus difficile d'avancer dans l'au-delà de toute histoire... Cela ne peut se faire que sur fond de paradoxe, car enfin au moment même où je glisse vers cette tentative, ne suis-je pas justement en train de me comporter en homme historique, après en avoir montré la caducité. Ceux qui auraient quelque intérêt à comprendre ce livre ne le liront pas ou n'y comprendront rien; ceux qui peuvent le comprendre en riront, car ce livre est déjà derrière eux et ils se moqueront du temps que j'ai perdu en enterrant des fantômes; il reste tout ceux qui sentent mais n'osent pas, hésitants, perdus au milieu du bouillonnement des signes.

En écrivant ce livre, je suis l'un d'eux, perdu en eux et eux-seuls le liront avec intensité. Puissent-ils voir dans ce livre juste un clin d'oeil, une tape amicale dans le dos, qu'ils glanent ce dont ils ont besoin, comme j'ai glané en eux ce livre. Chaque nouveau devenir s'ouvre sur un défi, et ce livre n'est que le défi qui se trouvait sur un destin pour aller plus loin. Je suis obligé de l'écrire, incapable de faire autre chose mais aussi, tout autant que je le sache, incapable d'écrire ce livre en vérité, car la vérité n'est pas dans la bouche de ceux qui parlent.

Nous sommes sous les tropiques et il fait très chaud, je transpire. Nous rentrons dans la nuit de ce livre, dans l'ancre, dans l'encre! Ce que je sais est bien loin derrière moi, l'histoire l'a emporté avec elle, je n'ai pas de venin à revendre, je vois des choses, j'entends des sons et je ne comprends pas.

J'ai pris l'habitude d'ouvrir des livres au hasard et de glisser mon regard sur les blancs entre les lettres, ils sont comme du marc de café en négatif qui parle une autre langue. Qui parle une autre langue? Je suis plus près des étrangers que de ma famille, encore que ma famille me soit tellement étrangère qu'elle me devient proche par son étrangeté. Qu'elle est cette main qui me fait signe, dans cette carte à jouer, ou m'emmène-t'elle, dans quel périple? Nous voilà ensemble, seul à seul... Un lecteur qui ouvre cette page est un auteur problématique qui n'a sans doute jamais existé.

> J'ai pris mon couteau:
> "Ce couteau me sert depuis dix neuf ans. Il a dépecé plusieurs milliers de boeufs et son tranchant n'a pas acquis d'épaisseur. Celui qui sait enfoncer le fil dans les interstices manie son couteau avec aisance parce qu'il opère à travers les endroits vides (."..) Chaque fois que j'aie à découper les jointures des os, je découvre de nouveaux problèmes à résoudre. Alors

> je retiens ma respiration, je pose mon regard et j'opère lentement. Je manie mon couteau avec une extrême douceur. Les jointures se séparent aussi aisément que l'on dépose de la terre sur le sol." [58]
>
> C'est ça l'amour, couper dans le vide!

Beaucoup de choses se nouent dans la déchirure irrémédiable, quand en toute lucidité on s'amuse à découper ce qui vous a découpé.

Je me rappelle une rue en Italie à Rome, les carabiniers se sont mis à tirer sur nous, j'étais seul et une main s'est serrée dans la mienne - j'ai regardé l'inconnue, nous nous connaissions depuis si longtemps... sans nous être jamais vu.

Ce que je sens juste ou ce que je sens au fond du coeur, écrire comme pour faire un dessin, je dirais ce qui vient dans ma main dans un devenir post-historique, est-ce illusoire, est-ce vrai, à chacun de prendre ou de laisser, juger n'est pas vraiment le problème, laissons cela à l'histoire.

Prenons-nous par la main cher lecteur, et rêvons un peu, car la post-histoire est déjà trop là pour ne pas l'aimer, et la grimer comme une fiancée, à chacun la sienne, je dis seulement ce que je vois.

La post-histoire a du coeur, elle est imprévisible comme une femme, partout où je la vois à l'oeuvre, elle agit dans la passion.

Affect, le mot du début, est lancé: doux chant qui attire.

La Cofremca depuis dix ans, sonde en profondeur l'évolution des attitudes des français. Hommes politiques ou marchands de produits de consommations achètent à prix d'or ce genre d'analyse afin d'humer le vent qui tourne, et essayent de profiter des engouements de la mode. L'express du 26 août 1983 essaye d'utiliser ce nouvel outil pour renvoyer aux français leur évolution et note entre autre:

> "Les français, en dix ans, se sont découverts une passion pour la musique (...) Le ras de marée du chant "convivial" en groupe, illustre une révolution musicale de masse, une recherche musicale de masse, une recherche émotionnelle que les spécialistes baptisent "bio-socio-émotivité'". Le chant n'est plus l'apanage des jeunes filles de bonne famille ou des dévots. Il passionne toutes les couches de la population (...) De plus en plus, le français se montre sensible aux émotions, à l'affectivité, au contact avec l'environnement extérieur. Il réagit plus volontiers aux ambiances qu'aux arguments (...) , le discours a moins d'influence sur le comportement du français. Les gestes, les émotions, les humeurs, pèsent d'avantage. L'opinion publique tend à devenir une affectivité publique (ce qui n'est pas sans danger). Les manipulations des émotions n'en sont sans doute qu'à leur début."

Dans le brouillard, n'est-il pas logique de laisser un peu en repos le rationnel, pour

[58] Tchouang Tseu, Le boucher taoïste.

réapprendre l'intuitif.

Patrick Arnoux, avec qui je discutais à la suite de la parution de cet article dont il assurait la rédaction, m'expliquait qu'il a dû passer sous silence beaucoup d'informations pour que l'article ne soit pas trop touffu, mais aussi pour ne pas éventer outre mesure la marchandise de la Cofremca.

Dans le courant de la discussion, il me laissa entendre qu'un des points le plus surpenant et difficile à interpréter est l'extraordinaire remontée de tout ce qui a trait avec l'irrationel, l'intérêt renouvelé pour la magie, l'astrologie, les tarots... etc.

A vrai dire, il n'y a guère besoin d'un institut de sondages pour s'en apercevoir. Le courant est peut-être encore plus fort aux USA qui dévalise littéralement toutes les cultures de tout ce qui est peu ou prou mystérieux. La multiplication des sectes et l'ampleur extraordinaire, bien que souvent mal connue, que certaines d'entre elles ont atteinte en est un autre exemple. Même l'église catholique profite de cette faim où irrationel, affectif et spirituel se mêlent, puisque depuis quelques années, après quinze ans d'années de chute, la demande d'ordination en tant que prêtre est en augmentation. Malraux lui-même n'avait-il pas annoncé que le XXème siècle serait spirituel ou ne serait pas du tout. Et quand Foucault écrit que ce siècle sera un jour Deleuzien, c'est que Deleuze caché sous sa parure d'ours a été peut-être un de ceux qui a su percevoir et parler pour le pire et pour le meilleur du grignotement de tous les appareils hiérarchiques par les termites de l'affect. Pour le pire et pour le meilleur, car dès que l'on quitte les voies tracées du machiavélisme manichéen, tout se joue dans l'impossible ambivalence.

J'ai bien peur que l'espoir le plus inouï se joue là sur fond de catastrophe sordide.
Les foules solidifiées par le matérialisme, comme cette table sur laquelle j'écris, sont en fait extrêmement fragilisées par la multitude des certitudes sécurisantes dans lesquelles elles ont été élevées. Dans la mesure ou elles s'ouvrent au vent des "affects", comme elles le font aujourd'hui frénétiquement, elles ressemblent à des paraplégiques qui décideraient de s'envoler de leur lit d'hôpital. Depuis longtemps déjà, je ne crois plus qu'aux miracles, mais cela m'a fait d'autant plus longtemps méditer les tentations de Lucifer:

> "Puisque tu es fils de Dieu, jette-toi en bas car il est écrit:
> A ses anges il donnera des ordres pour toi et sur leurs mains ils te porteront, de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre.
> Jésus lui déclara:
> Il est encore écrit: tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu." [59]

L'affect est coupant comme le rasoir, on ne s'invente pas des devenirs apaches, du jour au lendemain, sans être dévoré par la jungle des signes sinistres qui voltigent ces temps-ci dans les

[59] Evangile selon Saint-Mathieu, 4,3.

airs. La liquidité des sympathies, en dehors de tout pouvoir hiérarchique mène sans doute à tout, encore faut-il savoir nager. Les choses fulgurantes se font lentement. Retrouver la lenteur est une ascèse des plus terribles dans un monde qui tourbillonne, mais il faut savoir tâter du pied très précautionneusement les fausses trappes de cette remontée de l'affect. Et si tout se joue aujourd'hui dans la ronde des sympathies, la solitude et la prudence sont de rigueur pour ne pas se précipiter du haut de la falaise d'amour que s'inventent les hommes dans leur précipitations grégaires à se plonger dans le néant, pourvu d'être accompagnés.

Module 252: Les nouvelles entreprises.

Le chômage est devenu en dix ans un des puits sans fond dans lequel s'épuise la crise structurelle que nous traversons. Plus que jamais, états et grosses sociétés sont interpellés par les "au secours" de la population moutonnière, dont on ne sait plus que faire de la laine. Tout le monde est d'accord pour dire que nous vivons une période de mutation, mais curieusement, il semblerait que cette mutation doive se faire en dehors des hommes, tandis que nous nous tournons les pouces, et que le chômage grandit.

Sous le chômage est entretenu un fantastique non-sens. Les états entretiennent l'illusion par de beaux discours, qu'ils sont en mesure de prendre telle ou telle décision qui réduira le chômage, tandis que les citoyens, eux, attendent tranquillement que l'état démagogique leur trouve du travail en fonction de la formation qu'ils ont digérée comme on avale une potion nécessaire mais amère et dont ils refusent de voir maintenant la totale inutilité.

En fait, s'il y a des entités, les moins à même de faire face à la mutation que nous vivons, ce sont bien les états, avec leur pyramidalisation figée. Sans doute à aucune autre époque de l'histoire, n'y-a-t'il eu autant de travail à la fois créatif, épanouissant et rénumérateur, qu'à notre époque. En fait, la plupart de nos produits, biens de consommation, comme services culturels sont déjà obsolètes. Les quelques entreprises qui ont su innover d'une manière radicale, tout en s'assurant une gestion sérieuse, ont vu leurs produits décoller à une vitesse inconcevable, même à l'époque du boum économique des années 60. Apple est un exemple de ces entreprises qui en moins de cinq ans ont pris une place économique, qui autrefois demandaient des capitaux de départ bien plus importants et un temps beaucoup plus long. Le Japon, en général, a très bien pigé ce virage, et aborde la fin de ce siècle comme un labeur immense à effectuer, basé sur la créativité à tous les échelons, permettant une adaptation et une utilisation maximums des forces qui agitent la mutation du monde.

Dans cette mutation, il y a plus que du travail pour tout le monde, il y a du travail pour chacun dans la mesure exacte ou il sait valoriser sa différence, et ne pas se situer comme main d'oeuvre mais partenaire d'une création collective. L'implacable supériorité des robots modernes sur l'ouvrier spécialisé, c'est que l'ouvrier issu du XIXème siècle s'est hyper-spécialisé et n'est

plus capable que de gestes automatiques, alors que les nouveaux robots "intelligents" permettent la finalisation de produits à très forte individualité. Chez Renault, dans les nouvelles usines automatiques, un client pourra bientôt décrire à son concessionnaire les moindres détails de la voiture qu'il désire. Détails qui, retransmis à l'ordinateur de l'usine, permettront la fabrication en "temps réel" de cette voiture individualisée qui lui sera alors fournie dans les quinze jours.

Encore une fois, le basculement radical est à l'oeuvre et ce qui était source autrefois d'homogénéisation et de travail répétitif devient source de créativité et de différence.

Le chômage ne doit pas être compris comme un manque de travail auquel il faudrait pallier par des directives venues d'en haut, comme ne le cesse de répéter démagogiquement les médias dans leur désir de croire à leur puissance sur les masses. Le chômage au contraire, est un gigantesque défi lancé à chaque individu d'inventer son propre espace de travail dans le cadre de la fantastique mutation que nous traversons.

"Diriger une entreprise avec ses amis", Alan Ladd explique dans une interview comment la production du film le plus rentable de toute l'histoire du cinéma (La guerre des étoiles) repose sur le lien entre l'amitié et une gestion réussie, résidant dans le climat favorable à la créativité qu'installe la confiance. Il explique aussi comment cette approche du travail incompatible avec les structures lourdes de la Twentieth Century Fox l'amène à démissionner de son rôle de dirigeant de la section cinématographique de cette société, pour créer sa propre société avec ses collaborateurs et amis, en vue d'une efficacité accrue. Goreth Wigon, un des participants répond:

"Ce qui me met à l'aise, c'est que les autres me permettent de montrer mes émotions." Jay Kanter surenchère: "Pour moi, la manière dont nous travaillons ensemble est la chose la plus importante, au-delà de ce que nous produisons." Alan Ladd explique: "Ce n'est pas qu'un seul individu qui fait marcher l'affaire, c'est une équipe complète - la personne qui arrive avec une pub fantastique, la personne qui met au point un nouveau moyen de promotion remarquable, ceux qui produisent, etc..." [60]

Il explique comment ce n'est qu'à travers les relations anti-hiérarchiques, d'interconnections multidirectionnelles où chacun est responsable de son secteur tout en le validant symbiotiquement à l'ensemble du groupe, qu'un produit réellement neuf de la conception à la commercialisation peut voir le jour.

De plus en plus dans un univers planétaire à la complexité grandissante, et en perpétuelle métamorphose, on ne peut construire qu'à travers des stratégies de"bandes" réunissant dans la sympathie des individus éclectiques apportant au groupe la qualité spécifique qu'ils ont su développer en marge des autoroutes de la culture pour tous, qui ne mènent qu'aux vastes plages polluées et bondées des spécialisations obsolètes du XIXème siècle.

---

[60] Harvard L'Expansion n°20, Eté 1981, P.62.

Un des derniers magazines à avoir percé magnifiquement en pleine crise de l'édition, est le journal Actuel, fait par la "bande à Bizot", qui depuis dix ans travaille d'une manière tout à la fois informelle et très efficace, dans un style ultra-marginal et en même temps populaire.
On pourrait multiplier les exemples. Si on part du principe que le rapport temps:capital initial/résultat final sont les vecteurs permettant de mesurer la réussite d'une entreprise: il faut être aveugle pour ne pas voir en dix ans que toutes les véritables réussites sont basées sur une remise en question radicale de la tradition des entreprises basées sur la hiérarchie et la compétition intense qui les caractérisaient (au début du siècle), et ne pas considérer l'efficacité de ces nouvelles formes de travail sans commune mesure, puisque des groupes relativement petits atteignent en pleine crise à des positions économiques importantes, en des temps records et en dégageant des bénéfices spectaculaires.

Ainsi se tissent aux quatre coins de la planète, une multitude d'entreprises singulières, de très grande mobilité, à la fois locales par leur implantation dans un contexte affectif de proximité des sympathies, et delocalisées par leurs recherches d'un marché international. Beaucoup de multinationales ont vu le vent venir et essayent de se segmenter elles-mêmes, afin de renforcer la créativité à tous les échelons, mais cela reste très ambigü et très pataud.

Dans la mutation, les diplodocus de l'âge historique avec leur hiérarchie centralisée, n'ont pas le plus beau jeu, d'autant plus que leur importance même les rende plus sensibles aux remous de la crise planétaire et les a rendues plus ou moins dépendants des états politiques issus de l'histoire. Les nouvelles entreprises au contraire, bien au-delà des produits qu'elles vendent, sont les cellules de base où s'invente un nouveau rapport au monde propre à relever le défi de la post-histoire.

Module 253: Les stratégies hybrides.

Plutôt que fuir, relever le défi en mutant, jouer sur la réversibilité et les alliances contre nature: "Elles contiennent les choses neuves et antiques, sophistiquées et pauvres, artisanales et technologiques. Il s'agit de la télévision et du canif, l'ordinateur et un pot de câpres salées, le vidéo-téléphone et une peau de serpent porte-bonheur, une chaîne stéréo hifi, une montre, un thermomètre, baromètres et quelques pierres, peut-être un quartz, ramassés ça et là autour de la maison." [61]
Loin des fuites in ou out, chaudes et froides, fatales ou catastrophiques, il y a des stratégies d'hybridation, voies du milieu, voies royales, médiumniques, individuelles, ou chacun invente son sentier, en avançant précautionneusement armé de son micro-ordinateur et de ses bijoux de famille comme un apache sur le sentier de la guerre. "Vous pouvez écrire ceci: que

[61] Michele de Lucchi, Le case della triennale, 1983. P.24.

l'administration se caractérise par sa soumission à la tradition, sa peur, son goût pour l'auto-censure. Mais j'affirme en même temps qu'elle représente, pour qui le veut, un immense espace de liberté. Les fonctionnaires qui ont l'esprit créatif sont sûrs d'arriver à leurs fins", précise Alain de Romefort, énarque de 37 ans, directeur de la promotion de l'emploi au Ministère du Travail. Il s'emploie dans sa tactique journalière à jouer de l'hyper-lourdeur de l'administration étatique, comme un surfer sur une vague de plusieurs milliers de tonnes. Cela ne va pas sans tension, il me raconte comment sa réussite même, la multiplication des dossiers à une énorme puissance d'aspiration et qu'il faut toujours savoir s'arracher au vertige des gros budgets pour se libérer et constamment attaquer sur du terrain neuf. Faire de l'administration un champ d'expériences privilégié pour la lévitation des corps et la création in vivo, je trouve cela un yoga fascinant.
Xavier Sallantin, né en 1922, après quinze années au service de mer de l'armée française, est affecté sur sa demande pendant quinze nouvelles années à la recherche stratégique.

"Par de nombreux écrits, il s'attache à renouveler la pensée militaire (...) Il se spécialise dans la logique de l'action et de la décision assistées par l'informatique (...) Il acquiert alors la conviction que ce même génie de l'homme, qui a donné au monde les moyens de sa propre destruction est susceptible en un ultime accomplissement, de lui donner le moyen de salut par l'achèvement d'élucidation de la nature et de la condition humaine." Il démissionne en 1978 de son poste de directeur de recherches de la fondation pour des études de défense nationale et créé avec quelques-uns une structure autonome de recherches, la fondation Bena.

A 1600 mètres d'altitude, dans la sérénité des hautes pâtures de Cerdagne, se poursuit depuis 1970 une expérience de réanimation d'un site habité depuis les temps préhistoriques, que les exploitants autochtones ont dû pour la plupart quitter depuis la guerre. Xavier Sallantin dans "Le pas du sens" explique ses recherches mêlant informatique et mythes grecs et linguistiques, particules quantiques. "Ainsi, selon cette perspective fantastique, ce sont nos descendants, qui par la domestication des ondes de sens, provoqueraient demain ce qui s'est passé hier en émettant, vers l'origine du temps, un sens commun originel dont l'intelligence, à la fin des temps de l'ignorance, sera l'ultime produit." [62]
David Rochline en quelques années, a été illustrateur, peintre, scénographe, écrivain, metteur en scène, acteur, musicien, chanteur de rock, photographe. "L'architecture, acte autoritaire entre tous, ne devient attractive pour lui que comme support: c'est dans Versailles qu'il admire les suites de pièces où s'accrochent des tentures interchangeables au rythme des réceptions. C'est au théâtre qu'il pratique le trompe-l'oeil en décors et en costumes; il imagine des effets grotesques et dérisoires clins d'oeil de notre époque décadente à ses classiques qu'il a tant copiés". "Tout l'art"dit-il,"consiste à bien chanter faux." [63]

---

[62] David Sallantin, Les pas du sens, Ed. Bena, 1982. P.171.
[63] Créé N° 194, avril-mai 1983. P.87.

David Rochline a fait de son loft découpé dans une usine des années 30 aux environs de Paris, un vaste palais de contes de fées. Large damier noir et blanc au sol, colonnes torsadées, fenêtres ornées de mâchicoulis; dés et cartes à jouer géantes sont abandonnés sur des tables de la Renaissance ou des années 60 et l'on trouve aussi des masques et des chaises de magiciens près de la baignoire en forme de bassin carré auquel on accède par un petit escalier en bois imitant le stuc d'un faux marbre... On pourrait multiplier cette galerie de tableaux (historique?), et citer encore d'autres loufoques au sens littéral du terme et en retirant toute connotation péjorative, puisque sans aucun doute les loups-phoques ont de beaucoup plus grandes capacités à s'adapter que les loups ou les phoques.
J'ai choisi exprès des exemples qui ne sont pas très connus, mais il y a évidemment "Le Tao de la Physique" de Fridjof Capra qui est une merveilleuse hybridation du Taoïsme et de la Physique subatomique, de vulgarisation et de poésie ésotérique. Il y a Castaneda, avec son ethnologie, science fiction vraie de la phénoménologie sorcière. Il y a,...il y a... à chacun de découvrir sa propre hybridation.
L'important est de louvoyer, de remonter le vent par encoignure successive, virement à 90 degrés.

Je pense encore à Cousteau qui a su détourner toutes les technologies pour s'en servir non pas pour s'éloigner de la nature, mais au contraire se mettre en écoute plus intense.
Il explique que les animaux ne sont peut-être "bêtes" que par notre propre bêtise incapable de comprendre leur intelligence. Tout est réversible en son contraire, les voyous de banlieues sont sans doute les plus aptes à sauver le monde du désordre, comme ces bandes de gamins à New-York qui décidèrent de se mettre au service du voyageur anonyme du métro pour le protéger contre les attaques surprises que la police elle-même n'arrivait pas à juguler.
Il est fascinant de voir une foule, prête à s'arracher tripes et boyaux en se précipitant, pour avoir plus de cadeaux surprises que le voisin, à l'occasion d'une distribution gratuite organisée pour la promotion d'une lessive, et de voir cette même foule, s'il y a un incendie dans un bulding d'en face, brusquement oublier tout égoïsme, et chacun essayer de faire de son mieux au risque de sa vie pour sauver les sinistrés.

L'illusion de la victoire rend les hommes petits, dans le dévouement au milieu des tragédies, de tout petits hommes effacés s'élèvent au rang de héros, tandis que les potiches du pouvoir sont emportés par l'ouragan.

"Les ondes sonores deviennent visibles sur le bord d'attaque des ailes d'un avion au moment précis où il va franchir le mur du son. L'apparition soudaine du son à l'instant même où il va s'éteindre est un bon exemple de cette grande constante de l'être que des formes nouvelles et

inverses apparaissent au moment précis où les formes antérieures culminent." [64]
Au moment même où l'esprit d'homogénéité impérialiste et universel culmine, il ne recouvre déjà plus rien. La masse est fantôme, les peuples n'existent plus, tout se joue déjà dans les hybridations multiples des individus qui s'inventent invisibles des devenirs sans histoire. "Il faut laisser au temps, le temps de disparaître. La cérémonie a le pressentiment de son déroulement et de sa fin. Elle n'a pas de spectateurs. Partout où il y a spectacle, la cérémonie cesse, car elle est aussi une violence faite à la représentation." [65]

[64] Marshall Mc Luhan, Pour comprendre les média, Ed. Mame/Seuil. 1968. P.28.
[65] Jean Baudrillard, Les stratégies fatales, Ed. Grasset, Coll. Figures. 1983. P.243.

CHAPITRE VI

DE LA MASSE RADOTEUSE A L'INFORME CREATEUR.

Les mass média et leurs limites - Qu'est-ce qu'un réseau informatique de communication? - Réseaux informatiques et économie - Réseaux informatiques, éducation et tiers-monde.

> Le caractère fondamentalement tautologique du spectacle découle du simple fait que ses moyens sont en même temps son but. Il est le soleil qui ne se couche jamais sur l'empire de la passivité moderne. Il recouvre toute la surface du monde et baigne indéfiniment dans sa propre gloire.
> Guy Debord. [66]

Module 261: Les mass média et leurs limites.

L'extension des mass média a été sûrement un des faits majeurs de ces trente dernières années. Si les mass média ont été l'espace de débats de toute sorte, peut-être le seul débat capital a été évacué par eux, et ce débat est la nature même des mass média. Combien d'émissions de télévision, d'articles sur une multitude d'événements historiques ont vu le jour, combien peu en contrepartie sur le seul événement réellement important qui était ce déferlement de l'information.

> "La vitesse de l'électricité mélange les cultures de la préhistoire et les détritus des boutiquiers de l'ère industrielle, les analphabètes avec les demi-alphabétisés et les post-alphabétisés. L'effondrement mental est le résultat le plus courant de ce déracinement et de cette submersion dans un flot mouvant de modèles d'information." [67]

---

[66] Guy Debord, La société du spectacle, Ed. Buchet/Chastel, 1967. P.14
[67] Marshall Mc Luhan, Pour comprendre les média. P.33.

Je relis Mac Luhan qui écrivait cela au début des années 60, et je vois combien son écriture, son style même, n'a pas vieilli, comme tant d'autres écritures de la même époque:

> "Car tous les médias ont ce pouvoir d'imposer à quiconque n'est pas sur ses gardes les postulats sur lesquels ils reposent.
> L'art de dominer et de prédire consiste à éviter cet état inconscient de transe narcissique. Le plus important c'est, avant tout, de savoir, tout simplement, que le charme peut opérer au premier contact, comme les premières mesures d'une mélodie." [68]

L'impact des mass média a été écrasant ces trente dernières années, ils ont créé ce phénomène unique dans toute l'histoire: les super stars de la musique, dieux de toute une génération pour laquelle ces nouvelles idoles ont remplacé l'onirisme attaché autrefois aux familles royales, ou au début du siècle par les grands idéologues.
L'univers mass médiatique a créé une scène éclectique où se battent à coup de taux d'audiences, hommes politiques, westerns, jeux, news, produits de consommation, etc..., dans un amalgame sans précédent. En fait, on ne se rend pas toujours compte que la distinction entre les différentes zones de cet éclectisme font appel à une immense culture distinctive du XIXème siècle à laquelle par définition les mass média font référence, tout en la détruisant par la fascination qu'elle exerce sur le plus grand nombre des individus, qui le plus souvent n'ont justement pas cette culture.
Dans un sondage récent, on s'est aperçu que 30% des français ne croyaient pas que les américains avaient été sur la lune, mais que cela avait juste été un fantastique show de science-fiction et de bluff. La scène des mass média devient de plus en plus un univers mythologique qui foncionne au-delà de tout rapport à un contexte concret. Les chefs d'état planétaire font partie de la famille moyenne au même titre que les animaux domestiques, les bons et les méchants, au gré de couches socio-culturelles variantes. Mais c'est le même jeu de marionnettes que la foule regarde d'autant plus fascinée qu'elle a du mal à repérer en quoi tout cela est réel ou pure fiction. La séduction est d'autant plus grande, qu'elle est partagée par tous les proches, mais que personne n'y comprend rien et se raconte ce qu'il veut. Chacun a l'impression de pouvoir toucher du doigt la scène et en même temps il en est irrémédiablement éloigné dans sa consommation passive.
Les organismes aux tailles de mammouths qui dispensent la culture, ont créé des autoroutes de la conscience. Les individus s'y engouffrent d'autant plus sûrement qu'ils se sentent entourés et développent chacun de leur côté des réflexes et des réflexions qui malgré leurs apparences de divergentes subtilités participent au même champ sémantique fossilisé. De même que la multiplication des routes et des autoroutes a rendu finalement encore plus difficile de réellement

[68] Marshall Mc Luhan, Op. cité, P.31

rencontrer les espaces au niveau de leur âme spécifique et a eu tendance au contraire à les détruire et à les uniformiser; de même la plus grande part des machines de diffusion de la culture emmènent des populations entières sur des plages de signes polluées de papiers gras et où plus rien de vivant ne peut survivre. Les mass média deviennent le lieu d'une masturbation incantatoire du même au même qui appelle à toujours plus d'obscénité la violence et au sexe, baguette magique du taux d'écoute.

Parallèlement à cet abêtissement généralisé auquel je ne vois aucun précédent et qui se cache sous les bons sentiments de la "culture pour tous", la réalité de la circulation énergétique des pulsions et des formes qui animent l'humanité, s'accélère et se métamorphose à une vitesse de plus en plus vertigineuse, créant une multitude de phénomènes inconscients à la culture mass médiatique qui faute d'être nommés et ramenés à la surface, créent des abysses d'incohérence et d'absurdité dans le rapport qu'entretiennent les individus entre eux. L'irréalité de la gardienne de mon immeuble n'a de commune mesure que le pragmatisme fantasmagorique de Georges Marchais.

Les mass média et tout le système éducatif en général n'arrêtent pas de radoter dans des "grilles de déchiffrement" issues de champs sémantiques inaptes à relever le défi de la mutation étonnante que traverse le monde. Cet aveuglement mass médiatique est la source d'une souffrance qui va de la famine de la plus grande partie de l'humanité, que le spectateur génère alors même qu'il compatit tranquillement assis dans son fauteuil, jusqu'au désordre psychologique grave de la population statistiquement minuscule, qui dispose et dilapide dans la plus grande grossièreté et bêtise, les ressources limitées de la terre qui sont pourtant notre héritage commun à tous. Ce qui est totalement inacceptable, la télévision le rend acceptable par la consommation massive dans l'irresponsabilité de chacun en face de son poste de télé, convaincu que le voisin regarde la même chose et ne se sentira pas plus responsable. Bientôt, on pourra suivre en direct les dernières minutes de la planète et tout un chacun n'aura qu'une frénésie, être au centre de l'événement pour enfin exister sur la scène puisqu'en dernière analyse, ce sera le suprême plaisir que l'on pourra se faire. Depuis dix ans, les stars médiatiques n'ont fait, pour eux-mêmes pouvoir prendre corps et s'imposer, qu'accentuer ce jeu pervers et démagogique.

L'impérialisme de l'homme matérialiste-idéaliste a fait de la planète toute entière un vaste cirque ou chacun est à la fois le gladiateur et le spectateur, la victime et le bourreau, afin d'exister (d'exciter) mass médiatiquement dans l'injonction à être une star ou un quidam de la masse amorphe, les uns et les autres étant tout aussi manipulés par une fascination médiumnique d'autant plus intense qu'elle est brillante et superficielle. Il y a entre le taux d'écoute devenu juge omnipotent des mass média, et la foule qui s'agrège dans la bêtise, un immense effet larzène, jeu de miroirs vertigineux, tonitruants, qui rend totalement sourds, aveugles et idiots, ceux qui y participent.

On peut dire sans se tromper que depuis dix ans, une information de quelconque importance n'a vu le jour dans les mass média de grande diffusion. Ils ne sont plus le lieu de la perception de l'évolution, comme ils l'ont été à leur début héroïque, mais espace de rabâchage du même au même, d'autant plus sinistre qu'il emporte avec eux dans leurs griffes/grilles, tous ceux qui se sont laissés posséder et séduire.

Depuis dix ans, je n'ai appris que parce que je n'écoutais jamais la radio, ni ne lisais les journaux, ni ne regardais la télévision, et tout organisme soit-disant culturel, ou juste assez pour repérer immédiatement quelqu'un qui me renvoyait leur discours. Ainsi, j'ai pu petit à petit décanter et m'enfoncer vers des eaux plus profondes où des choses différentes se font différemment et où des individus apprennent à être responsables et à maîtriser leur vie, en dehors de la fantasmagorie mass médiatique.
Nous avons à nous méfier plus que jamais de la popularité médiumnique, elle est pire que la peste, ceux qui la traversent sans en être atteints sont de véritables saints, il n'y a pas de plus grand désert que celui là.

> "Dans le monde occidental, l'idée de supériorité devenait vite obsession. Des signaux secrets enflammaient les foules, et, propulsant les êtres par légions, intimaient à chacun l'ordre de ses semblables: d'une tête ou d'un talon. Et les nuques, par millions, se tendaient (l'élongation en guettait plus d'un) vers ce totem ultime, la supériorité. On eût dit un ballet de girafes myopes sur fond de savane monochrome." [69]

La véritable violence n'est pas dans tel ou tel acte, expression d'un conflit qui se règle à coups de couteau et de napalm, ce qui finalement n'est pas très nouveau. La violence radicale, atroce, est dans la multiple tentacule que les mass média lancent pour exhiber cette violence, la faire éclater à 1'intérieur de chaque foyer. De même il n'y a aucune obscénité dans cette fille qui exhibe ses fesses sous mon nez dans l'intimité d'une chambre, c'est vieux comme le monde, ce qui est radicalement obscène, c'est que partout notre vie se peuple de culs anomymes objectaux, d'autant plus intenses qu'ils sont comme des dieux radicalement évanescents et intouchables. Cette violence et cette obscénité absolue qui nous envahissent, rendent le tragique et la séduction de la vie de tous les jours comme désamorcés. Dans le métro, une vieille dame se fait casser la gueule et dévaliser sans que personne ne bouge, cette belle fille me jette un regard en coin et je n'ose même pas la regarder. Nous ne sommes plus des héros qu'en regardant un western, nous n'éjaculons bien que dans les pip shows. Les mass média nous transforment en hologramme voyeur, en masse informe, qui veut toujours plus de violence et de sexe, derrière la glace sans

[69] Yves Adrien, Op. cité, p.1O.

tain de la démocratie, à l'abri. Film hard qui se termine par la mort "réelle" de l'héroïne filmée in vivo comme les tourne aujourd'hui la mafia sud-américaine et les distribue mondialement à l'Occident civilisé. A quoi cela sert-il de censurer, de nier pudiquement, d'essayer d'endiguer vertueusement ce vertige? C'est comme jeter de l'huile sur le feu, le cyclone est né de notre participation, il creuse des abysses d'intensité qui ne sont que renforcés, démultipliés, par la répulsion que nous avons de nos désirs innommables. Même les mass médias les plus catholiques (cathodiques) n'empêcheront pas qu'au-delà de leurs discours, c'est la violence et l'obscène qui parlent, en ce sens tout mass média est radicalement fasciste, même s'il est au service de la démocratie.

Le royaume idéal, la portée du chant du coq, disaient sagement les taoïstes.

Respecter le local, non plus le local géographique, de toute façon nous sommes déterritorialisés géographiquement aussi bien que temporellement, laisser chacun s'enfoncer dans son paysage propre fait de ceci et de cela, pris ici ou là, faire bande à part. Créer des réseaux de sympathies locaux qui peuvent aussi bien réunir des gens aux quatre coins de la planète avec des interconnections avec le passé et le futur, sans qu'il y ait plus de chronologie temporelle pas plus que de position spécifique dans l'espace.

Module 262: Qu'est-ce qu'un réseau informatique de communication?

La communication verticale de haut en bas et de bas en haut est abstraite, la hiérarchie qu'elle institue au nom de l'objectivité est en fait l'espace d'un sujet qui se prend lui-même comme centre du monde. Qu'il se sente tout en bas ou tout en haut ou à quelques degrés de l'échelle qu'il a instituée, cela ne change rien. En fait il est sa propre idole narcissique et les différences qu'il institue entre ce qui est objectif et réel et ce qui est subjectif et irréel ne sont en fait que des productions de son délire mégalomaniaque. En fait, il n'y a pas de communication verticale que ce soit dans un sens ou dans un autre car ce n'est que la redondance du même au même. La seule communication opérante est la communication horizontale d'ailleurs à ailleurs, sans institution de fausse verticalité porteuse de codes et d'illusions rassurantes. Quand je parle à cette plante et qu'elle me répond, c'est que je suis ni plus ni moins important qu'elle; alors seulement il y a communication en elle et moi. Si les hommes avaient été réellement sur la lune, ils auraient vu combien elle est peuplée d'êtres lunaires, mais alors même que les cosmonautes marchaient sur la lune, ils la voyaient toujours du point de vue de la terre, d'autant plus qu'ils avaient fait des efforts "scientifiques" pour atteindre cet objectif.

> "Dans la vision cartésienne traditionnelle, on considérait que chaque individu avait fondamentalement le même appareil biologique et que, de ce fait, chacun d'entre nous avait accès au même "échantillon" de perceptions sensorielles. Les différences étaient censées surgir de l'interprétation subjective des données sensorielles. Des études

> neurophysiologiques récentes ont prouvé qu'il n'en était rien. La modification de la perception sensorielle par les expériences passées, les espérances et les objectifs ne se produit pas seulement au niveau de l'interprétation mais commence dès le départ, au "seuil de la perception".
> De multiples expériences ont montré que l'enregistrement des données par les organes des sens sera différente pour des individus différents avant même qu'il n'y ait eu perception." [70]

Le monde est infiniment plus vivant, plus riche de réalités diverses que nous n'en avons le sentiment, nous sommes comme des radios plus ou moins bloquées sur la même longueur d'onde et qui manqueraient la multiplicité des autres dialogues qui s'opèrent à son insu.
L'histoire, avec sa recherche de l'homme universel s'exprimant dans la démocratie et l'élection d'un sommet pyramidal, n'a fait que diminuer les capacités des hommes à communiquer entre eux horizontalement dans leurs différences.

La production industrielle de produits de consommation a massifié les consciences, créant le terrain de l'illusion démocratique d'une seule et unique réalité objective. Elle appauvrit l'humanité dans ses capacités d'adaptation, et dans l'ouverture horizontale de chaque individu vers sa propre altérité aussi bien que vers l'altérité de l'autre. La croissance de la folie, du chômage et de la faim dans le monde est essentiellement due à ce manque d'ouverture, qui fait que le plus grand nombre des hommes se trouvent de plus en plus étrangers, rayés, anéantis par le contexte d'une réalité rarifiée, crispés dans l'objectivité mégalomaniaque de l'homme blanc judéo-chrétien soit-disant "savant" du monde.

> "Mieux vaut renoncer que tenir un bol plein d'eau.
> L'épée que l'on aiguise sans cesse ne peut pas conserver longtemps son tranchant. Une salle remplie d'or et de jade
> ne peut être gardée par personne.
> Qui se gonfle de sa richesse et de ses honneurs s'attire le malheur.
> L'oeuvre une fois accomplie, retire-toi, 'telle est la loi du ciel'." [71]

Il est temps de mettre un point final à la cause qui occupe aujourd'hui le monde de l'homme moderne, il a apporté à l'intérieur même de ses contradictions beaucoup, mais voilà que ce qu'il a enfanté le dépasse. Aujourd'hui voit s'ouvrir un immense renversement de situation, s'il est vécu pour certains comme une catastrophe par rapport aux certitudes et à la situation de pouvoir où ils se trouvaient, ils devraient se rendre compte de l'extraordinaire épanouissement que cette mutation peut apporter à tous les êtres aujourd'hui méprisés dans leur incapacité à s'adapter à une vision du monde concentrationnaire.

---

[70] Fritjof Capra, Le temps du changement, Ed. Du Rocher. 1983. P. 277-278.
[71] Lao-Tseu, Tao Tö King, Coll. Idées/Gallimard. P.68.

Même si j'ai été parfois très dur par rapport à la situation de pouvoir où se trouvent les grands de ce monde aujourd'hui, je compatis et je m'adresse aussi à chacun d'eux, car je sais que la plupart essayent de faire de leur mieux et qu'ils ont un grand courage de se mettre en situation d'exposition maximum dans la fracture qui affecte globalement la planète.

La plupart du temps, l'ensemble de leur formation et leurs bons sentiments eux-mêmes les aveuglent, en les rendant comme Ponce Pilate, exécuteur de mécanismes dont ils sont les marionnettes en quelque sorte "innocentes". Mais ils se doivent d'être attentifs, car de partout à l'instant même où j'écris ces lignes, des voix s'élèvent pour les aider à ne pas se fourvoyer et leur donner les moyens de petit à petit savoir s'effacer devant la multiplication horizontale de la communication porteuse, de la nouvelle étape dont l'homme a à relever le défi.

Toute tentative pour se préserver et se maintenir dans une situation de pouvoir dépassé sera fatale. Par contre, s'ils savent s'effacer et devenir le réceptacle, les protecteurs des multiples altérités qui ne cessent de voir jour, alors ils seront portés glorieusement par elles. De chefs d'états concentrationnaires, ils pourront devenir la voie d'ouverture privilégiée vers le différent, la mobilité et le renouveau.

Comme l'explique très bien Toffler dans "Les cartes du futur", "lors des crises précédentes, par exemple celle des années trente, de grands secteurs économiques ont fermé leurs portes mais ce mouvement négatif n'était pas accompagné d'une naissance intense de secteurs nouveaux en pleine expansion. Aujourd'hui, les industries vouées à la production de masse -l'automobile, l'acier, le caoutchouc, le textile, autrement dit l'ossature même des économies industrielles traditionnelles- est à l'agonie." [72]

Cependant, parallèlement, l'électronique, l'informatique, la génétique, une multitudes de "services" sont en plein développement. C'est un véritable déluge qui engloutit le passé au profit d'une redistribution nouvelle des cartes. Si nous n'analysons pas ce phénomène en profondeur, "rien ne pourra nous sauver, ni la manipulation des impôts, des salaires et des prix, ni l'adaptation de nouvelles politiques au plan des échanges internationaux et pas d'avantage les grèves ni les manifestations."

Nous avons affaire à une restructuration intégrale de la base téchno-économique de la société.

> "Nous sommes déjà en train de passer d'une économie de production et de consommation de masse à ce que j'ai appelé une économie 'démassifiée'." [73]

Enfi Design regroupe architectes, designers, techniciens, ingénieurs, graphistes, coloristes, psychosociologues, dans une même société qui a pour but de concevoir les espaces et les outils de travail de demain. Cette société dont la pluridisciplinarité est exemplaire et unique en Europe,

---

[72] Alvin Toffler, Les cartes du futur, Ed. Denoël, 1983. P.21.
[73] Alvin Toffler, Op. cité, P.25 et 72.

s'est notamment occupée du design du nouveau téléphone français et des terminaux Minitel. Jacques Inguenaud, le directeur, m 'explique que de plus en plus l'industrie va vers une multitude de modules de base simples et connectables qui permettent de produire des objets hétérogènes et répondant à un goût et à un besoin individuels: "J'ai souvent des problèmes avec mes designers, car ils ont du mal à concevoir que toutes leurs années d'études aboutissent à créer des objets que seul l'utilisateur finalisera vraiment. Le design séduction à la Raymond Levy, pour rendre fascinant le même "frigidaire" dans tous les foyers, c'est terminé."

Avec les technologies nouvelles, la diversité ne revient pas plus cher que l'uniformité et désormais il faut savoir se diversifier, s'hybrider ou périr, exactement l'inverse de ce que nécessitait l'économie autrefois. Bien que démultipliée, l'industrie mécanique prolonge la puissance musculaire et violente de l'homme. Aujourd'hui, les nouvelles technologies nous permettent de former la matière en la programmant intrinsèquement au niveau atomique ou subatomique.

Nous pouvons ainsi créer de nouvelles substances et les informer de l'intérieur, à travers des outils "intelligents" capables de s'adapter rapidement au changement et de fabriquer de manière économique des produits toujours plus individués. "De même que l'on a substitué l'énergie au travail manuel, nous commençons à substituer l'information (dans son sens le plus large) à l'une et à l'autre."

Au Japon, le ministère du commerce international et de l'industrie débloque en 1980, 500 millions de dollars pour relever le défi de la révolution informatique dans les années qui vont suivre.

Les Etats-Unis et l'Europe sont obligés de focaliser toute leur attention sur ce domaine. C'est la course à la cinquième génération d'ordinateurs. Elle sera aux précédents ce que l'automobile fut à des générations de chariots tractés, une technologie décisive qui influencera profondément notre société et nos modes de vie. Les ordinateurs ne traiteront plus des données mais des connaissances et du savoir. Ils ne se livront plus uniquement à des calculs mais à des raisonnements intelligents. Ils ne s'exprimeront pas dans des langages informatiques, mais dans notre langue maternelle. La révolution de l'ordinateur ne voudrait rien dire si elle n'était pas liée aux réseaux de communication en temps réel offerts par les satellites.

Autrefois, le manque de sophistication des satellites impliquait une énorme unité au sol, afin de capter et de diriger par bifurcations successives les signaux à travers l'arbrification hiérarchique des câbles vers les usagers, l'ensemble constituant un complexe extrêmement coûteux à installer. Aujourd'hui, la miniaturisation des composants permet que ce soit le satellite lui-même qui fasse le travail permettant à chaque usager de se brancher sur le réseau de communication à travers une simple antenne. D'autre part, le téléphone, la télévision, la chaîne hifi, la machine à écrire, la photocopieuse, l'appareil photo, aujourd'hui encore séparés et distincts, vont avoir tendance à se

fondre en se connectant les uns sur les autres dans le langage universel alpha-numérique à travers lequel son, image, écriture, pourront être transmis et conservés sans qu'aucune altération ne puisse s'effectuer par leur transmission dans le temps et l'espace.

Le même écran lumineux ultra plat et tactile pourra tout aussi bien se transformer en planche à dessin, machine à écrire, espace de jeux d'échecs, clavier téléphonique, photothèque, ordinateur individuel. On choisira dans une infinité de programmes, la musique que l'on veut entendre, le film que l'on veut voir, on réglera le volume, on parlera et on verra un correspondant ou des centaines en même temps, on transmettra des documents dactylographiés, des photographies de famille ou professionnelles, à travers un réseau planétaire non plus en forme d'arbrification centralisée, mais comme un vaste entrecroisement de points sans qu'il n'y ait possibilité de dégager d'axes privilégiés. Cette connexion du téléphone, de la télévision, de la chaîne hifi et de l'ordinateur ne semble pas radicalement nouvelle, puisque nous les avons actuellement séparément, en fait, c'est cette connexion même, liée à des ordinateurs individuels à très haut pouvoir de traitement, qui change tout. Pourquoi?
Le concassage de toutes les cultures a fonctionné comme un bulldozer à travers les mass média qui sont comme les autoroutes de la culture, une culture homogénéisée, qui a fini par devenir un ânonnement d'informations, de jeux, de spectacles grand public. Ce qui veut dire que finalement plus personne ne s'y reconnaît, mais que tout le monde continue à y participer dans l'abrutissement puisque c'est le seul moyen d'être avec les autres.

Le nouveau contexte offert par le réseau télématique planétaire est tout à fait différent. C'est chaque individu qui peut se connecter sur n'importe quel événement, musique, film, variété, jeu, et cela en direct ou en différé. C'est l'individu, et lui seul, qui choisit en dehors de toute grille. C'est lui qui définit sa propre culture, donc premièrement le choix. Mais à cela s'ajoute le feed-back. Il peut, s'il a envie de faire partager sa passion des papillons, filmer, photographier, enregistrer des papillons, faire parler les papillons en direct au monde entier et tous ceux qui s'intéressent à cela pourront être mis en liaison avec lui, participer au réseau émission-réception, ayant pour mot clé d'accès, "papillon".

Fini le chantage du message grand public, qui fait que nous sommes bombardés d'informations, de musiques et de formes plastiques superficielles et insignifiantes; tandis que la recherche approfondie se trouve dans la collecte de son information et de sa diffusion, engoncée dans des difficultés moyenâgeuses. Les innovations et les créations les plus radicales ne sont médiatisées souvent que des dizaines d'années après qu'elles aient vu le jour, alors qu'elles ont en fait perdu tout leur pouvoir réellement régénérateur. Que me sert de connaître un poète quand il est mort, que son "verbe" est devenu langue morte et sa puissance de transformation, un objet de musée.

Un chercheur mathématicien va pouvoir se tenir au courant au jour le jour et en temps réel

de toutes les idées qui traversent la tête de ses collègues. Nous pourrons lire le livre d'un écrivain à mesure même ou il le tapera sur sa machine, nous pourrons assister à ses gestations, lui proposer d'y participer si le sujet nous passionne, tout cela en restant chez soi et quel que soit l'éloignement des partenaires; une conversation par satellite avec son voisin ne coûtera pas plus cher qu'une conversation par satellite avec l'autre bout de la terre.
C'est comme si la terre toute entière devenait un réseau de cibistes, mais avec l'image en couleur, la musique et les textes, le tout sans aucun parasitage.

La matière elle-même s'informera automatiquement par impact électronique, par un "usinage" au niveau des particules créant organiquement les objets dont chacun aura besoin dans le cadre de sa recherche individuelle, de son épanouissement spécifique. En fait, l'ensemble du réseau planétaire, et bientôt transplanétaire, fonctionnera comme un gigantesque cerveau technico-biologique qui s'enfoncera toujours plus profondément dans la perception et création de multitudes d'univers différents se développant toujours plus loin aux confins du visible et de l'invisible. L'utilisation de l'outil dépasse largement la seule réponse à des besoins purement mécaniques et grossiers de l'homme. Il devient même le moyen pour chacun de développer sa perception spécifique du monde, en désaliénant nos sens du matraquage mass médiatisé d'une réalité univoque. L'outil informatique devient avant tout l'espace d'un développement spirituel permettant à chacun de découvrir en quoi il ne ressemble à aucun autre, et lui donnant la possibilité de mettre cette altérité au service de tous les autres.

> "Et cette existence que nous menons loin des lieux fréquentés découvre des voix dans les arbres, des livres dans les ruisseaux qui coulent, des sermons dans les pierres, du bien en toute chose. Je ne voudrais en changer." [74]

<u>Module 263: Réseaux informatiques et économie</u>.

Le développement des réseaux informatiques transforme de fond en comble les approches de l'économie traditionnelle. Nous avons vu comment les monnaies sont appelées à devenir caduques, parce qu'elles sont liées à des territorialités étatiques, mais que depuis le désenclavement économique de toutes ces territorialités, les banques internationales se sont servies du flottement contradictoire des monnaies pour aboutir à un décollement de leur valeur d'échange hors de tout référentiel à leur valeur d'usage. Cette situation rend chaque jour plus

[74] Shakespeare, Comme il vous plaira, 1, II, Les comédies.

propice l'effondrement économique dans un krach mondial. La seule possibilité pour faire face à cette éventualité est de mettre petit à petit en place à travers le réseau planétaire informatique, la généralisation du troc qui permet d'échapper à 1'intermédiaire des monnaies devenues caduques.

En effet, pour la première fois dans l'histoire, le réseau informatique nous permet de retrouver la transparence totale de l'économie de troc tout en gardant la fluidité nécessaire à une économie nationale et internationale dont les monnaies étaient jusqu'à maintenant les seuls moyens. En fait, cette économie de troc informatique existe déjà en quelque sorte, mais gênée par la paperasserie des différentes monnaies, puisque l'ensemble des échanges se fait à travers une comptabilité de bits informatiques devenus la seule monnaie universelle (et en quelque sorte occulte), sur laquelle vient s'inscrire le cours et les fluctuations des marchandises et des monnaies entre elles, les monnaies devenant elles-mêmes des marchandises et les marchandises servant de plus on plus de monnaies dans les trocs entre multinationales et gouvernements.

La seule chose qui différencie les monnaies des marchandises réelles, c'est qu'elles fonctionnent en se gonflant outrancièrement de vide, comme des bulles d'air dans la circulation sanguine propres à déclencher une embolie catastrophique de l'ensemble du système. De plus, elles sont l'espace de toutes les malversations. Malversations du pouvoir périmé des états qui en tirent leur puissance arbitraire, malversations des escrocs qui ponctionnent l'économie publique à travers des détournements de fonds, malversations des multinationales qui jouent du flottement des différentes monnaies entre elles pour massifier leur puissance, malversations de la mafia qui ne cesse de s'étendre sous le couvert du secret bancaire international.

En contrepartie et d'une manière parfaitement saine, une nouvelle économie du troc à travers les réseaux informatiques est déjà mise en oeuvre à petite échelle, aussi bien par des individus que par des petites et moyennes entreprises, afin d'éviter les pressions fiscales étatiques qui ne cessent de croître en fonction même de l'incapacité dont les états font preuve actuellement devant la crise planétaire.

Pressions fiscales de plus en plus inacceptables, dont le plus grand nombre se désolidarisent avec raison, tant ces pressions ne font que recouvrir sous leur aspect honorable, toutes les escroqueries dont les monnaies sont l'espace privilégié.

Mais cela n'est que l'aspect le plus superficiel de la mutation économique que nous vivons, la métamorphose radicale s'effectue dans le sens où l'information elle-même tend à remplacer l'énergie, de même que cette dernière s'est substituée massivement au travail manuel dans l'industrialisation. Le travail manuel s'emparait d'objets pour les transformer, 1'énérgie elle, a pu s'attaquer aux matières premières elles-mêmes, multipliant du même coup massivement les possibilités d'objets de plus en plus artificiels; l'information quant à elle, agit au niveau subatomique de la matière. Le travail manuel s'émparait d'objets préexistants aptes à être transformés, ce qui limitait les ressources du travail, ainsi que le niveau de sophistication du

produit.

L'exploitation massive des ressources énergétiques du globe a permis de puiser dans le réservoir beaucoup plus vaste et diversifié des matières premières brutes pour l'élaboration de produits de plus en plus artificiels. Il y a de l'économie liée au travail manuel à l'économie liée au travail énergétique, un immense bon en avant quantitatif, mais si les ressources en énergie sont infiniment plus vastes que les ressources manuelles, cela n'empêche pas que l'une et l'autre soient à des degrés totalement différents quantitativement limités. Ce qui donne tout son sens au concept d'appropriation. Et finalement, c'est la crise de l'énergie qui réagit directement sur la crise du travail et la bloque.

L'information, elle, n'est par définition jamais limitée quantitativement, bien mieux, elle tend à se développer exponentiellement à mesure qu'on la produit. Loin de diminuer, elle tend à se développer dans la mesure même où on la consomme. Chacun peut l'expérimenter dans sa propre vie, plus il s'ouvre à l'information, s'intéresse à des choses diverses, plus l'information tend à se déverser en flots toujours plus vastes, plus intenses, et chacun peut devenir, ainsi, à son tour, émetteur d'une information toujours plus intense et neuve, sans qu'il n'y ait jamais de limites quantitatives. De plus, l'information à travers les technologies électroniques noue son dialogue avec la matière à son niveau subatomique, dès lors, ce n'est plus seulement les matières premières qu'elle transforme, mais elle peut créer à partir des particules, de nouvelles matières totalement originales et jusqu'alors inexistantes. Ainsi, se trouvent réunies au-delà des énergies et des matières premières forcément limites de l'âge industriel, des ressources qui dépassent les limites du cosmos lui-même, tel que nous le connaissons aujourd'hui, ressources qui ont la paradoxale spécificité de se multiplier, d'autant plus intensément qu'on les utilise.

La notion de propriété devient totalement caduque, car elle ne prend son sens que dans la conception d'une réalité aux ressources limitées. Inversement, dans toutes les époques, les hommes qui ont vu se décrisper cette vision raréfiante et réifiante de la propriété, ont découvert bien avant la post-histoire, la puissance créatrice de l'information, et l'énergie spirituelle en résultant, qui permet de voyager dans la profondeur du monde vers des univers toujours plus riches, au-delà du concept spatio-temporel tel que le conçoit notre corps. En ce sens-là, on peut dire que la planète terre est en train de basculer dans l'illumination supra-lumineuse.

En dehors de la remise en cause des monnaies et du concept de propriété, l'autre fabuleux renversement qu'introduisent les réseaux informatiques dans l'économie, est la délocalisation du travail et la remise en cause du concept même de travail. Le Business Week fait remarquer déjà en 1982 que les réseaux informatiques commencent à avoir une résonance non négligeable sur la planification des relations avec la main d'oeuvre et que certains experts américains prévoient déjà que 15 millions d'employés pourraient accomplir leur travail à domicile, dans le courant de la prochaine décennie. Une énorme partie de l'énergie et des ressources humaines et géologiques,

perdues dans les transports et les embouteillages inutiles et extrêmement coûteux des grandes villes, vont pouvoir être dégagés dans le sens du temps libre et de la créativité.

Les grandes villes encore maintenant sont le seul lieu où l'information est en perpétuelle ébullition, -ce qui en fait toute l'attractivité. Mais d'un côté la pollution et l'aliénation nerveuse dont elles sont l'espace, rend très difficile l'intégration sereine et productive de cette information. A travers les réseaux informatiques cette ébullition créative va pouvoir enfin échapper à l'espace concentrationnaire des grandes capitales, chacun va pouvoir en devenir le réceptacle et l'acteur, quelque soit la cambrousse où il élira domicile. Cela va nous permettre de renouer un contact authentique avec les animaux, les végétaux, les pierres, nous allons apprendre à mieux les écouter, et pourquoi pas, ils pourront eux-aussi se brancher à travers les réseaux informatiques. A quand des dauphins nous faisant découvrir leur univers fabuleux, les pierres nous parlant de leur sagesse ancestrale, etc... Nous cultiverons chacun notre jardin de signes qui émis sur le réseau deviendra la richesse de tous.

> "L'automation, qui est électronique, est moins un travail matériel que de l'information programmée. Et à mesure que le travail est remplacé par le simple mouvement de l'information, l'argent comme entrepôt de travail se perd dans les formes d'information que sont le crédit et la carte de crédit. De la monnaie métallique à la monnaie de papier et du papier à la carte de crédit, il y a une progression continue vers un état où l'échange commercial serait le transport de l'information elle-même. Cette tendance à une information englobante apparaît dans la carte de crédit et se rapproche à nouveau du caractère de l'argent "tribal". La société tribale, en effet, ne connaît pas la spécialisation des tâches et du travail, et ne spécialise pas l'argent non plus. Sa monnaie peut être mangée, bue ou revêtue (...)
>
> Le "travail", toutefois, n'existe pas dans un monde analphabète. Le chasseur ou le pêcheur primitifs ne travaillaient point, pas plus que ne travaillent aujourd'hui les poètes, les peintres ou les penseurs. Quand l'homme est totalement engagé, il n'y a pas "travail". (...)
>
> A l'âge de l'électricité, la "tâche de travailler" cède la place à l'engagement et à la ferveur, comme dans la tribu. (...)
>
> Notre quête, désormais, dans ce nouveau monde nomade et "sans travail", c'est le savoir et la connaissance profonde et intuitive des processus créateurs de la vie et de la société." [75]

Module 264: Réseaux informatiques, éducation et Tiers-Monde.

Le problème des pays du Tiers-monde et ceux du système éducatif, bien qu'habituellement on ne fasse pas le rapprochement, se ressemblent, car dans les deux cas, ce qui est dramatique est que le système historique planétaire produit une masse croissante de sans emplois et de laissés-pour-compte.

Le système éducatif occidental génère un Tiers-monde à l'intérieur des pays développés,

---

[5] Marshall Mac Luhan, Op. cité. P.158-159.

tandis que l'on continue de croire que le problème du Tiers-monde vient de son manque d'éducation. En fait, le nord, pays dits civilisés, se comportent avec le sud, pays dits sous-développés, comme dans la fable de la cigogne et du renard: la cigogne invite le renard à manger chez elle, mais sert la nourriture dans un vase au long cil dans lequel le museau du renard ne peut rentrer. Les pays "sous-développés" ont été expatriés d'eux-mêmes, à l'intérieur même de leur territoire, on leur a demandé de jouer à des jeux que nous connaissions par coeur pour les avoir intériorisés de génération en génération, et qui leur étaient totalement étrangers. Après quoi, devant leurs difficultés à s'adapter, nous nous étonnons. En fait, la plus grande majorité de la planète est aujourd'hui profondément étrangère à la conception historique du monde et aux stratégies de pouvoir que cette conception génère. Tout un chacun est la plupart du temps engagé dans une communication horizontale ancestrale, tandis qu'il fait le dos rond à l'histoire et à sa hiérarchie de valeur. C'est d'autant plus vrai dans toutes les parties du monde où l'histoire a été plaquée par la colonisation.

Nous pouvons envoyer technologie, savoir, spécialistes, etc..., tout s'embourbe. Seule la classe dirigeante, à proprement parler, les collaborateurs de l'envahisseur, s'en mettent plein les poches, tandis que l'ensemble de la population désorganisée, flotte entre une tradition détruite et sa répulsion et son incapacité à rentrer dans des codes sémantiques où par définition, ils ne pourront qu'être mis en état d'infériorité, par rapport à l'idéal de l'homme blanc judéo-chrétien.

La situation de la jeunesse dans les pays dits civilisés est assez semblable, mais en quelque sorte en sens inverse, les enfants, dans la mesure même où ils sont vierges de toute empreinte, captent intuitivement beaucoup plus facilement les situations réelles de mutation où se trouve le monde moderne. Mais, dès qu'ils rentrent à l'école, s'institue une situation de dédoublement propice à la schizophrénie où on se met à leur bourrer le crâne avec des concepts et des raisonnements datant du siècle dernier, qui ne leur sont d'aucune utilité pour compléter la perception intuitive qu'ils ont du monde.

Les éducateurs et les adultes complètement momifiés et paranoïaques devant ce qui dépasse, ne font que se crisper encore plus sur leur certitude. Une des raisons qui m'a le plus amené, à la sortie de mes études, à engager les recherches pour ce livre, était ce sentiment étrange de voir des professeurs parler de ce qu'ils pensaient être le présent, tandis que pour moi toute leur description de ce qui arrivait me semblait aussi décalé que le discours de Napoléon s'il revenait sur terre.

L'éducation ressemble de plus en plus à un amoncellement de vieilleries périmées qui au lieu de fournir des armes aux jeunes conquérants du futur, l'alourdissent de quincailleries.

Là aussi, il y a un sacré mouvement de réversibilité qui fait que les soit-disants génies sortis des grandes écoles risquent bien d'être les cancres de la post-histoire. L'ensemble du sys-

ème éducatif, loin de développer les capacités spécifiques de l'individu, l'oblige à se coller dans telle ou telle des segmentations et des spécialisations que l'Occident a diversifiées.
Au lieu de devenir lui-même, l'individu est obligé de devenir l'esclave des mathématiques ou de l'économie ou de tel ou tel métier. Aucun système éducatif aujourd'hui ne permet à l'individu de s'inventer en dehors de toute codification spéciale.

Or, de grands secteurs d'avenir s'élaborent tous les jours, mais ils ne sont jamais préexistants. 70% des créateurs d'entreprises sont aujourd'hui autodidactes, ce qui montre à quel point les études, loin de former l'individu à l'innovation, l'enferment dans des comportements dépassés et autodestructeurs. Par contre, l'individu qui dans son désir d'adaptation, cherche à mieux prendre conscience des stratégies à déployer, ne trouve en face de lui aucun appui concret, sinon une multitude de fonctionnaires par définition totalement irrésponsabilisés par leur situation de fonctionnaire.

La crise de la jeunesse au chômage ainsi que la crise du tiers-monde sont similaires. C'est une crise avant tout née d'une mauvaise communication, qui créée une situation d'inaptitude généralisée des individus à s'adapter, tout simplement parce qu'intoxiqués par la culture de masse, dépassés, ils n'ont aucun moyen de s'individuer, de sortir de la masse, pour être eux-mêmes créateurs d'une information différente qui les valorise, et leur permette de se brancher sur l'économie planétaire, non plus seulement comme consommateurs mais comme émetteurs spécifiques.
La situation des "masses" ne peut que se détériorer, pour la simple raison qu'avec la désindustrialisation, les masses sont de plus en plus inutiles, par contre, est valorisé l'individu qui innove.
La post-histoire récompense "les esprits curieux toujours en alerte et avides de découvrir ce qui se passe et comment l'influencer, ceux qui savent garder la tête froide au milieu du désordre et de l'ambiguïté." [76]

La jeunesse, aussi bien que les pays sous-développés, sont dans une situation privilégiée à ce niveau là, n'ayant pas eu à supporter l'abêtissement de trois cent ans de massification, ils sont des réservoirs fantastiques d'idées neuves.

Les réseaux informatiques vont nous permettre d'acquérir librement, à notre rythme et sans intermédiaire, les éléments dont nous avons besoin pour conquérir chacun notre propre culture. Les enfants sont passionnés par l'ordinateur, les pays sous-développés qui n'ont pour l'instant que des réseaux de communication rares et défectueux, peuvent grâce aux satellites créer des réseaux souples, sans infrastructure au sol.

---

[76] Alvin Toffler, Op. cité, P.191.

Il va peut-être bien avoir là un fantastique renversement de situation, où tous les sujets censés savoir, vont être totalement dépassés par la dextérité avec laquelle le tiers-monde et la jeunesse ainsi que les femmes vont savoir intuitivement s'emparer des outils de communication et se faire une place priviégiée dans cette nouvelle économie tribale, où ils se sentent particulièrement à l'aise.

Le futur aujourd'hui se joue peut-être bien plus du côté du Tiers-monde que du côté des pays soit-disants riches, mais dont les masses s'enfoncent toujours plus dans la grossièreté et la bêtise avec leur incapacité d'innover dans le contexte de la post-histoire.

> "Il n'en reste pas moins que les pays arriérés, qui n'ont guère pénétré notre culture mécanique et spécialisée, sont mieux préparés que nous à affronter et comprendre la technologie électrique." [77]

[77] Mac Luhan, Op. cité.

CHAPITRE VII

LE POUVOIR ABSOLU, VERS UNE ORGANISATION ATYPIQUE.

La stratégie de l'histoire -Le défi de l'histoire -Deux fuites dangereuses: le hasard et la loi.

Et une fois que tu sais ce qu'est stopper le monde, tu te rends compte qu'il y a une raison pour cela. Vois-tu, un des arts du guerrier est de faire effondrer le monde pour une raison bien spécifique et ensuite de le reconstruire de façon à continuer à vivre.
Carlos Castaneda . [78]

Module 271: La stratégie de l'histoire.

Vapeur de sang. La stratégie des organisations du type historique a été de tout temps d'essayer d'homogénéiser toujours plus la substance pour mieux la contrôler. Cela est valable dans son désir d'anéantir les traits individuels dans la seule prise en cause des masses, cela est vrai pour les produits: lait homogénéisé, anéantissement de milliers d'espèces végétales et animales au profit de quelques unes domestiquées et reproduites massivement, tandis que le monde sauvage est l'espace d'un pillage sans vergogne et destructeur. La terreur du microbe, du sauvage, du marginal, devient d'autant plus intense que le système de pouvoir historique en se simplifiant devient en fait beaucoup plus fragile et de moins en moins capable de s'adapter. C'est le cas avec l'abus des antibiotiques qui en purifiant le corps de tout microbe, lui enlèvent petit à petit ses capacités propres d'auto-défense et précipitent vers la mort le patient à travers des maladies inconnues et insoignables.

De même, l'utilisation des engrais artificiels et des pesticides a finalement déréglé les équilibres biologiques de territoires tout entiers et rend désertique chaque année des régions toujours plus vastes, autrefois cultivées depuis des millénaires sans aucun produit chimique.
Pareillement, la prolifération des pouvoirs étatiques centralisés, a développé dans les pays

[78] Carlos Castaneda, Le voyage à Ixtlan, P.132.

civilisés des masses énormes d'individus "lyophilisés", sans colonne vertébrale, espèce de limace collée à leur écran de télévision, salarié promis au chômage dans son incapacité totale du moindre geste d'innovation.

Anéantir la complexité en supprimant les hétérogénéités locales pour pouvoir diriger d'un seul bloc des espaces et des masses neutralisées et homogénéisées toujours plus grandes, telle a été la politique historique. Dans ce sens-là il faut bien se rendre compte combien l'espace temps newtonien est un fabuleux cadeau de la science au pouvoir politique centralisateur et que le rapport de la science avec le pouvoir n'est pas là tout à fait pur de toute collusion.

En fait, ce travail d'abstraitisation, de déracinement des individus de leur contexte local qui s'est amplifié fantastiquement au XXème siècle, était-il totalement néfaste? Ne devions-nous pas automatiquement en passer par là?

Même si cette aventure plus que toute autre met l'humanité toute entière en danger, et précipite le plus grand nombre dans la misère, la maladie et la mort, n'est-elle pas de fait, inscrite dans le désir que l'homme a eu de tout temps d'une maitrise toujours plus grande sur son destin?

Peut-on accuser l'homme blanc judéo-chrétien, d'avoir voulu faire accoucher la terre du plus grand défi de tous les temps? Ce jeu du tout ou rien, n'est-il pas l'essence même du combat sacrificiel du guerrier de la nuit des temps?

La civilisation peut-elle être accusée par le barbarisme, alors qu'elle n'a fait que pousser le barbarisme à ses limites ultimes. L'erreur la plus grande de la civilisation a été sans aucun doute sa volonté de s'instituer en tant que juge, en fait elle s'est jugée elle-même, et s'est condamnée alors à la mort. Vouloir aujourd'hui juger l'histoire, c'est se replacer dans le même cercle vicieux, à vouloir enterrer les morts on finit par s'enterrer soi-même.

L'impérialisme civilisatoire historique est, a été, et sera toujours un trou noir espace de gravitation intense, lieu de toute métamorphose en blanc et noir, fait de méchants diables et de bons dieux.

Nous ne pouvons que méditer dessus et apprendre à en léviter en devenant nous-mêmes imperceptibles, dans un contexte supra-lumineux et post-historique. Nous n'avons pas à juger l'histoire ni en bien ni en mal. Ceux qui en sont les victimes fatales sont ceux-là mêmes qui n'ont su échapper à l'oscillation démocratique entre le fascisme et l'anarchisme, ceux-là qui se sont laissés dévorer par l'arbre du bien et du mal au lieu de participer à l'arbre de la vie qui irrigue dans ses développements multiples l'épanouissement des différences vers une altérité toujours plus vaste et toujours plus harmonieuse. Acte de foi absolu du don de soi dans la confiance que le geste venant du coeur est plus puissant que l'illusion du pouvoir qu'apporte le sentiment de savoir ce qui est bien et mal, et de vouloir l'imposer à autrui dans la protection frileuse de notre bonne conscience.

Quoiqu'il en soit, l'impérialisme simplificateur historique a pu se répandre dans son illusion

tant qu'il s'est attaché à la conquête.

C'était une machine de mort qui se nourrissait de vif. Elle faisait d'autant plus de merveilles qu'elle se nourrissait de ce qu'elle détruisait.

L'homigénéification a paru tout le long des siècles la panacée universelle de tous les problèmes, les antibiotiques, la stérilisation des aliments, l'idéologisation des masses, génocides des barbares, enfermement des fous. Mais à force de vouloir purifier en unifiant, on a crée un système totalement artificiel qui se révèle dans la mesure même où il commence à s'attaquer à l'équilibre biologique de la planète toute entière, non plus comme une oeuvre salutaire, mais comme un véritable cancer qui se met à ronger frénétiquement une complexité harmonieuse qui faisait de la planète un vaste organisme vivant, nous nourrissait dans son sein depuis des temps immémoriaux. Et notre soit-disant désir d'organisation et de purification s'avère de fait une déviation qui envahit toutes les territorialités, les temps et les espaces différents, qui s'emparent des cellules hétérogènes des organes pour le renverser et la faire participer à la prolifération massifiée et uniforme de la tumeur soit-disant "civilisatoire".

Les groupes humains ont les maladies de leurs excès. Les lumières se sont répandues comme la peste, le modernisme a envahi la planète comme un cancer. Dans ce sens-là, on peut dire que la médecine occidentale touche son propre point aveugle avec les milliards qu'elle dépense pour essayer d'endiguer le cancer, de même que la physique a construit des accélérateurs toujours plus vastes pour traquer les particules dans leur illogisme, et que les polices sophistiquent leur course contre le terrorisme.

> "Qui cherche à façonner le monde,
> je vois, n'y réussira pas.
> Le monde, vase spirituel, ne peut être façonné.
> Qui façonne le détruira.
> Qui le tient le perdra." [79]

A mesure que l'empire romain décline, et que la pression fiscale à travers la chute des organisations tentaculaires se fait moins forte, le Haut Moyen Age voit la floraison d'une multitude d'économies locales infiniment plus riches, innovatrices et vivantes, qui seront l'âge d'or du Moyen Age, avant que d'autres arbrifications centralisatrices s'emparent à nouveau des villages pour les mettre sous leur coupe et leur couperet. Mais tous les concepts novateurs naissent de la période trouble et la nouvelle organisation et son manichéisme ne tire sa puissance neuve qu'en s'appuyant justement sur les innovations et ne faisant que les figer et en développer linéairement les possibilités.

L'empire occidental, dans son idée du modernisme et de l'industrie est encore très

[79] Lao-Tseu, Tao Tö King P.10O.

moyenâgeux, de même que les romains dans leur décadence cessent d'innover, et que les innovations reviennent alors de plus on plus aux peuples barbares limitrophes qui s'emparent de l'envahisseur et de ses ressources techniques pour les hybrider avec leurs propres connaissances.

L'extraordinaire saut en avant des pays arabes au déclin de Rome est symptomatique de cette hybridation.

Aujourd'hui, le Japon nous envahit de ses produits, dont la perfection technologique et esthétique a tendance à ridiculiser nos propres innovations que souvent ils n'ont fait que copier.
Le développement de la cybernétique et des programmations systémiques sur ordinateur, ont permis de montrer que tout système a d'autant plus de facilités à s'adapter en fonction des mutations qu'il est complexe. C'est la complexité même, en préservant la pluralité des possibilités et des organismes différents qui permet à un ensemble de répondre au changement par une évolution et une intégration en douceur.

Plus que jamais nous avons besoin des fous, marginaux, des microbes, des bêtes sauvages, des minorités de tout poil, et des mauvaises herbes, car ce sont eux qui dans leur anachronisme actuel, sont de fantastiques réservoirs de réponses aux situations inattendues auxquelles nous allons avoir à nous adapter, apprendre à dialoguer avec eux dès maintenant d'égal à égal, en respectant leurs différences. C'est le meilleur moyen d'abandonner nos oeillères, et de participer sans frayeur aux extraordinaires mutations qui nous attendent, car tout ce qui nous semble mauvais est magnifiquement bon, à nous apprendre à nous méfier de notre propre bonté, tout le monde prend le beau pour le beau, en cela réside sa laideur.

Module 272: Le défi de la post-histoire.

Tout le problème du glissement plus ou moins douloureux dans la post-histoire, va être pour l'homme civilisé, d'abandonner son automatisme universaliste pour laisser se réformer des hétérogénéités locales qui lui échapperont par définition. Le problème est infiniment complexe, puisque le retour pur et simple à une situation d'une multitude de mondes enclavés et non communicants, telle que l'a connue la préhistoire et le début de l'histoire est impensable. De plus, quand on parle d'hétérogénéité locale, il serait tout aussi idiot de considérer que cette localité là a à voir avec des espaces géographiques et temporels correspondant à des points bien déterminés de la planète. Aujourd'hui, la localité est transpatiale, les habitants de New York, Paris, Tokyo, sont infiniment plus proches les uns des autres, engagés dans un même devenir culturel, qu'un parisien comparé à un autre citoyen de son propre pays travaillant dans le limousin. Le monde est aujourd'hui travaillé par une multitude de micro-cultures extrêmement spéciales et localisables dans leur codification, mais néanmoins transcontinentales. Les "punk" se sont multipliés comme une poussée de fièvre aux quatre coins du monde en même temps,

avant même qu'ils aient pris conscience chacun qu'ils participaient à un mouvement ou que

l'on ait étiqueté le mouvement avec le mot même de punk. La multiplication des liaisons électriques a créé toute une nouvelle topologie de champs de forces signalétiques et gravitationnelles, que captent les individus les plus disponibles, en les projetant dans des univers de sensibilité totalement nouveaux et qui restent incompréhensibles aux individus encore territorialisés et occupés dans les anciennes arbrifications étatiques. Cela a tendance à se transformer en conflit de générations, bien plus qu'en conflit de classes, tel que l'avait formalisé le marxisme.

Les jeunes sans emplois, le cerveau plus ouvert, captent beaucoup plus facilement les signes de nouveaux états de modulation des perceptions supra-éléctroniques, qui entrecroisent les réseaux de bandes sensibles, comme la végétation luxuriante de la jungle envahissant le temple de plus en plus désert de l'histoire.

Nous savons tous, depuis qu'à l'école on nous a rabâché les faits et gestes des rois, des empereurs et des chefs d'états, que l'histoire au sens le plus commun du terme, c'est l'histoire du pouvoir. Chaque pouvoir réécrit l'histoire à sa manière, tant il se veut l'aboutissement de toute l'histoire; c'est pourquoi, toute histoire est totalitaire et tout pouvoir se veut planétaire. La seule vérité qui soit objective, quelle que soit l'histoire que l'on raconte, c'est que le pouvoir s'est concentré de plus en plus, en tentant d'unifier sous sa loi des zones de plus en plus vastes de la planète, jusqu'à la formation de ces deux grandes zones antinomiques de pouvoirs. Pays de l'est/pays de l'ouest, chacun des deux revendiquant une idéologie différente, comme porteuse des solutions planétaires.

Ce qui est à la fois fascinant et terrifiant aujourd'hui, c'est que l'organisation planétaire n'est plus l'enjeu d'un pouvoir, mais de la survie de tout un chacun. L'histoire, au moment même où elle touche sa limite, cesse de devenir le simple jeu mégalomaniaque des intellectuels et des hiérarchies pour devenir pour chacun de nous une réalité quotidienne susceptible de tous nous anéantir. Les deux blocs opposés qui revendiquent notre direction se retrouvent dans l'obligation de prendre en otages les peuples adverses dans un terrorisme dont nous sommes tous les victimes. Parallèlement à ce véritable gangstérisme dont aucune fin ne peut pardonner les moyens, chacun de ces blocs se trouvent obligés de développer un impérialisme intense pour ne pas laisser l'autre gagner du terrain. Cependant que les multiples sensibilités post-historiques se développent toujours plus fort, au-delà de toute frontière, dans une sorte d'underground international et qu'il devient de plus en plus clair que ni l'est ni l'ouest ne possèdent, dans leurs acquis culturels, les moyens d'une harmonisation planétaire.

En fait, la notion de pouvoir en tant qu'elle se réfère comme à priori de base, a une conception univoque et historique de ce qu'est la réalité, et est par là-même porteuse d'une fixation paranoïaque sur un champ sémantique spécifique.

Aucune culture quelle qu'elle soit, par le fait même qu'elle s'inscrit dans un champ

sémantique toujours spécifique et hétérogène, ne peut revendiquer une compréhension universelle de ce qu'est la réalité.

Le concept même de réalité est un fait culturel avant d'être un fait objectif. Dans beaucoup d'autres cultures que la nôtre, le concept même de réalité n 'existe pas, et ça n 'empêche pas à ces cultures d'exister bel et bien en dehors de nous. Tout cela pour dire que l'organisation planétaire et l'harmonisation des relations d'éléments ou perspectives différentes, qui deviennent de plus en plus pressantes, sont impensable à travers un pouvoir tel que l'histoire l'entend. Aucune idéologie, aucun système philosophique, aucune religion, ne peut offrir les bases de cette organisation.

Mais, ce n'est pas non plus dans l'irresponsabilité que ce problème sera résolu.
Politisme et apolitisme sont mis là dos à dos.

Ce que nous avons à affronter aujourd'hui est dans une transpolitisation, la conception d'une organisation atypique, une organisation d'un autre ordre que celle issue des champs sémantiques de telle ou telle culture, une organisation qui ne soit pas liée au codage d'un langage, une organisation qui non seulement respecte mais permette l'épanouissement total de toutes les réalités/consciences différentes dans leur espace-temps spécifique. Dans ce sens, la post-histoire, si elle est la fin de l'histoire avec un grand H, est le commencement de l'épanouissement total de toutes les histoires, la vôtre, la mienne, dans leur espace-temps hétérogène.

Anticipation sur la substantification: comment les individus/ monde surgissent du vide, se forment et s'informent, au-delà de tous les codes préexistants. Comment ces univers porteurs d'un espace-temps hétérogène, s'harmonisent sans pourtant communiquer à travers une organisation fixe? Comment une harmonie peut se développer sans jamais s'enfermer dans les redondances et la paranoïa d'un pouvoir?
Le pouvoir dans la post-histoire se doit d'avoir la transparence du vide.
Hiérarchisation et sens historique peuvent être maintenus mais vides de toute valeur. Ils sont comme une feuille blanche qui sert à l'écriture du sens, mais sans être confondus avec lui.
Il y a véritablement rupture avec la période historique, dans la mesure où le pouvoir n'impose plus de significations. De la même manière que la chaîne sous forme de trône, avait été inventée dans un but de signification symbolique (Y-a-t'il une signification qui ne soit pas symbolique?): pour mettre en valeur le chef hiérarchique. Puis, à mesure que l'habitude s'en répandait, cette chaise est devenue un objet d'utilité courante, sans signification propre.
Autrefois, la chaise trône servait à imposer le chef et le code dont il était dépositaire comme transcendantal.
Le trône, chaise permettent donc une signification, ils étaient signifiants de signifiés.
Plus tard, la chaise devient profane, est profanisée; mais cependant, à travers cette profanation, elle donne à l'homme un nouveau mode de vie qui marque un pas dans l'évolution.

C'est le mythe même de la hiérarchie, du pouvoir, du sens de l'histoire, qui sont ainsi profanés dans la post-histoire.

Mais ils ne sont pas pour autant abandonnés, vidés de leur sens transcendants et de leurs rêves, ils sont récupérés au niveau de la structure logique. On rejette le signifié comme réalité ultime pour ne garder que le signifiant dans sa capacité à "faire voir" à travers son "trou de serrure". Multiples structures hiérarchiques, homogénéisatrices qui mènent au pouvoir, sont maintenues, mais comme purs référentiels communs neutres.

Aucun pouvoir, imposition d'une signification, ne s'effectue plus à travers eux.

Ils sont comme cette chaise dans laquelle je m'assieds par utilité et non pour m'imposer aux autres.

L'homme a-historique n'a aucune agressivité contre l'histoire. Au contraire, il collectionne les histoires comme l'homme historique collectionne les icônes. De la même manière que notre mode de vie historique et artificiel nous a appris à aimer la nature, contre laquelle l'homme préhistorique au contraire devait se battre, de la même manière l'homme post-historique découvre dans l'artificialité de l'histoire et sa mécanique grossière, des charmes romantiques: "Et la nostalgie camarade."

Il faut à tout prix préserver les derniers communistes, les derniers capitalistes, les derniers ouvriers, les derniers syndicats, les derniers intellectuels, les derniers psychanalistes, etc... Il faut leur donner un petit espace, une réserve, pour qu'ils puissent continuer leur combat historique, chacun pour se détendre pourra alors quitter la post-histoire et après s'être changé dans le vestiaire, prendre les tenues adéquates pour aller jouer dans la "réserve". Ce sera un merveilleux Disneyland, on pourra jouer à Mai 68, comme si on y était. Il y aura tous les grands chefs historiques à qui on aura redonné vie génétiquement et les derniers qu'on aura maintenu en vie pour qu'ils continuent les joutes folkloriques, ils seront réellement vénérés, comme on adore aujourd'hui la nature.

Après avoir détruit la pollution des villes, on la reconstitura artificiellement pour que ça fasse plus vrai et pour pouvoir humer comme les madeleines de Proust, la bonne odeur de l'histoire.

D'une certaine manière, le développement de la post-histoire dans la société historique qui culmine, apparaît comme un accès de folie, à cause justement du flottement général du signifié par rapport au signifiant.

Cependant, le désordre n'est pas là ou on le pense. Le désordre est dans la confusion générale que fait l'histoire entre l'imposition d'un sens, et la mise en service d'une structure sans sens obligatoire. Une structure en tant qu'espace hiérarchique de communication n'a jamais pu en

elle-même signifier un discours idéologique. Elle peut seulement être dans une certaine mesure, productive d'une certaine sensibilisation particulière. C'est d'ailleurs toute l'angoisse du chef d'état qui essaye d'utiliser une structure pour imposer son discours et ses valeurs, et cela d'autant plus paradoxalement quand c'est une structure totalitaire et totalisatrice.
Une fois qu'il sera mort, la même structure peut servir aussi bien à imposer d'autres valeurs.

Pendant toute la période historique, il y a cette angoisse des chefs à vouloir éterniser leurs valeurs à travers des monuments, les plus impérissables possibles, et de leurs successeurs de se libérer de ces fantômes qui les enferment.

Dans la post-histoire, la structure, au lieu de devenir castratrice, est au contraire un véhicule élaboré et hyper-sophistiqué dans l'exploration de la créativité et la réalisation de nouveaux modes de vie.

La structure logique est mise au service de l'imaginaire: au lieu que ce soit l'imaginaire qui soit constamment refoulé par une structure imposant un signifié concentrationnaire.

L'ensemble de la société devient dès lors à proprement parler poétique, car il suit les traces de la science en passant du pourquoi? au pourquoi pas?, et les traces de l'art en devenant créateur de nouveaux espaces de perception. La politique au sens traditionnel du terme, prend alors complètement son sens. Car, la lutte politique a pour but inavoué de protéger les privilèges des "censés savoir" et, pour but avoué de promouvoir certaines valeurs pour "sauver" la masse. Ces valeurs dès lors, validant et produisant les privilèges. Valeurs et privilèges sont issus du mythe historique d'un absolu ultime et orgasmique. Ainsi, qu'elle soit avouable ou non, la lutte politique ne fait qu'augmenter la confusion.

L'organisation sociale dans la post-histoire est planétaire mais multi-centralisée. Chaque individu se trouve en situation de jouer à l'histoire en se fondant comme le sommet d'une pyramide de pouvoirs s'étendant de relation en relation à toute la planète, dans la mesure même où il invente sa logique et joue avec les autres à partir d'elle. Mais il doit en même temps tenir compte, pour amener justement son propre pouvoir, de respecter et apprendre tous les autres micro-langages de la multitude qui l'entoure, afin de connecter son impérialisme individuel sur tous les autres, sans quoi il est lui-même réduit au non-être dans la mesure ou il n'existe qu'en tant que ce que tous les autres ne sont pas.

Le maximum de l'égoïsme et de l'épanouissement de soi-même passe automatiquement par la capacité de s'oublier sans cesse pour mieux comprendre les autres et découvrir au plus profond de notre différence égoïste, la pièce du puzzle unique dont nous sommes l'ultime possesseur et qui vient en se connectant sur toutes les autres, parfaire le jeu du "je".

L'information, quel que soit son type et le champ de culture dont elle est porteuse, peut être convertie en langage minimum et universel du bits informatique (0 et 1), la communication ayant

été ramenée au code binaire propre à l'ordinateur, l'ensemble des signes émis par les individus est directement enregistré et géré selon leur volonté par le réseau global qui les relie les uns aux autres. Chacun peut être une source d'informations, une banque de données, une culture à lui tout seul, mais il est en même temps consommateur de l'information des autres. Chaque individu fonctionne comme états de l'être spatio-temporel et transmet les produits spécifiques de son "état", tout en se nourrissant de ce que lui transmet d'autres "états". L'argent se volatilise pour atteindre de plus on plus rapidement le niveau zéro d'abstraction vers lequel il tend depuis le début de l'histoire. Le crédit et le débit de chacun ne se comptabilisent plus qu'en don et contre don de bits informatiques, dans lesquels toute substance en tant que forme (minérale, végétale, animale, artificielle, idéale) échappant au hasard, peut-être convertie. Dans ce sens-là, plus rien est gratuit, mais chacun, par le seul fait de bouger différemment d'un autre dans son altérité même est un fantastique producteur d'informations et du fait même que tout est compté. L'échange est si fluide, que chacun n'ayant aucune difficulté à promouvoir ses capacités spécifiques, on retrouve une situation de gratuité absolue, qui se rapproche de la cueillette préhsitorique, encore que la cueillette post-historique ait pour fournisseur non plus les seuls arbres végétaux, mais l'arbre de vie lui-même.

Dans la post-histoire, l'homme cueille ses dons pour les offrir aux autres et recevoir de ceux-ci les leurs.

Cela me rappelle une histoire chinoise: un sage est élevé jusqu'à Dieu et Dieu lui fait visiter le paradis et l'enfer. Au paradis, il voit plein de chinois, souriants et replets, avec de grandes baguettes dans les mains. En enfer, il voit plein de chinois agressifs et squelettiques avec les mêmes grandes baguettes entre les mains. Le sage ne comprend pas. Alors Dieu donne des bols de riz à tout le monde en enfer et au paradis, et voilà que ceux du paradis se servent de leurs grandes baguettes pour se nourrir mutuellement, tandis qu'en enfer, chacun reste devant son bol de riz, incapable d'utiliser les baguettes pour son usage personnel, tant elles sont longues... Je suis tombé sur cette histoire, dans un petit restaurant dans les Landes; le patron l'avait mise en exergue sur sa carte. Inutile de dire que la cuisine était délicieuse et pas chère, mais bien mieux, je lui dois d'avoir déclenché en moi une fantastique illumination spirituelle qui me nourrira sans doute jusqu'à ma mort...

Il n'y a pas à proprement parler de pouvoir politique qui puisse tenir le monde, mais un vaste réseau qui comptabilise dans un numérique universel, les échanges qui s'opèrent entre les différents êtres. Ce vaste réseau informatique est en lui-même l'apparition d'un nouvel être au monde, auquel nous jouons, dans le vaste cadre du cerveau planétaire producteur idéal/matériel de la substance de mondes éclectiques. A l'intérieur de cette a-structure dans laquelle peut s'informer toute forme, chaque individu s'organise librement, produisant en interconnexions son propre espace-temps d'existence sidérant et sidéral.

Il n'y a plus un monde, mais une multitude de mondes, explosant exponentiellement vers l'infini.

Il s'agit moins désormais de maintenir un ordre propice à l'hégémonie d'un pouvoir que de maintenir et développer un réseau de circulation totalement fluide de communication propice à ce que chacun puisse inventer son propre destin, et découvre le pouvoir absolu qu'il a de créer la réalité de son devenir. Au centre de ce processus, se trouve évidemment l'incroyable développement de la miniaturisation des systèmes électroniques. S'il y a des extra-terrestres qui nous envahissent, ce sont bien ces petites "puces" qui concentrent sur quelques millimètres carrés, des milliers d'opérations informatiques. On connaît cette théorie de l'atrophie successive des membres de l'homme. Parallèlement au développement des machines, nous avons perdu nos gros muscles et nos poils, mais nous avons gagné des mains habiles à écrire et des corps gracieux pour danser. Pour bien comprendre la révolution informatique, il faut savoir qu'aujourd'hui c'est notre cerveau qui est en question. Toute l'histoire est un long combat du cerveau pour se libérer de la pesanteur animale de la nature, puis de la pesanteur répétitive et mécanique de l'industrie.

L'homme de la préhistoire est comme un bouchon qui dérive.

Dans l'histoire, il est comme un monument que l'on sculpte. Dans la post-histoire, il rit de l'idole de stuc monumentale pour laquelle il s'est pris, et devient enfin en toute modestie, l'énergie créative elle-même.

Module 273: Deux fuites dangereuses: le hasard et la loi.

Aux confins des grandiloquentes certitudes humaines et de l'incertitude de chacun en face de la mort, en ce temps ou la maîtrise même de l'humanité sur la nature rend d'instant en instant chaque homme dépendant d'un destin planétaire plus que jamais hasardeux, peut être sommes-nous dans la situation existentielle idéale, à une brusque mutation de la conscience, qui pourra faire glisser brusquement, comme de l'eau qui se met à bouillir et se transforme en vapeur, à partir d'un certain seuil statistique d'agitation des particules, sans que le phénomène soit lié au hasard, sans non plus qu'aucune loi n'en puisse expliquer la raison de ce seuil, là et pas ailleurs. Pourquoi ce jour là, à cette heure là, dans cet instant là, dans cet endroit là, il s'est passé quelque chose dans un "je" qui se cherchait dans le noir et qu'il est devenu sans s'en rendre compte, un "jeu" de lumières. Pourquoi les chenilles deviennent des papillons, pourquoi les graines dans la terre deviennent des fleurs dans le ciel? Pourquoi faut-il toujours ramper avant de s'envoler? On rampe de se prendre pour Dieu, et quand Dieu vous prend pour lui, on vole du bonheur de s'apercevoir que l'on n'a pas plus d'importance qu'un miroitement dans les vagues, mais quel miroitement? Insaisissable, il glisse toujours ailleurs dans l'écume.

Il y a deux fuites néfastes qui semblent contraires, et qui reviennent au même: premièrement, valoriser globalement un code local particulier et sa structure hiérarchique des

valeurs. Car il faudra bien admettre que ce point où s'écrit la croix du T de ce mot n'est pas le même que ce point où s'écrit la croix du T de ce mot. Il n'y a pas deux points dans l'espace sidéral du monde qui se laissent réduire à la même loi ultime.

Deuxième fuite: détruire toute volonté de codage et de hiérarchie locale, dans l'optique d'un principe anarchique universel. Car alors, c'est anéantir le "je" en même tant que le jeu, refuser de relever le défi, de trouver pour chaque point lu la clef légale qui en fait une porte sur l'infini. Une loi, même quand elle est démocratiquement validée, est encore du fascisme pour tous ceux qui viennent après et sont ailleurs et qui dès lors ne peuvent que se perdre eux-mêmes en acceptant un ordre qui leur est étranger. Mais l'anarchisme, dans la mesure où il impose cette autre loi qu'est le désordre, est la plus carcérale de toutes les lois, il est lui-même le comble du fascisme, du bon sentiment démocratique.

Comme le montre tout impérialisme, les codes deviennent invalides, lorsqu'ils s'appliquent à des contextes qui leur sont étrangers, au lieu d'harmoniser les relations et de permettre aux individus de s'épanouir, ils deviennent au contraire cause de désordre aléatoire et catastrophe sociale. 2/4 de l'humanité crève de faim à la suite de la colonisation, parce qu'on a voulu transmettre à la terre toute entière les lumières de la révolution française et libérer les peuples de l'esclavage de leurs vieilles traditions. Plus une idée et sa structure légale s'éloignent de leur point d'origine dans le temps et l'espace, plus de faste, elle deviennent néfaste pour ceux qui y participent.

Qu'y-a-t'il de commun entre Marx et l'URSS, qu'y-a-t'il de commun entre Jésus-Christ et le temple idolâtrique du catholicisme, qu'y-a-t'il de commun entre Descartes et l'éducation cartésienne promue par les états? Rien, pas plus qu'une copie n'a à voir avec l'énergie qui a créé l'original. Il n'y a pas de loi, parce qu'il n'y a pas de hasard.

Le hasard mène à l'état pur du pile ou face aléatoires, et producteurs de séquences qui ont perpétuellement tendance à transformer l'insignifiant en période logique.

L'essence du hasard:

> "a été prise pour l'absence de modèle. Mais ce qu'on n'a pas envisagé jusqu'ici, c'est que l'absence de modèle exige logiquement la présence d'un autre. Dire qu'une suite n'a pas de modèle n'est une contradiction mathématique; on peut tout au plus dire qu'elle n'a pas de modèle susceptible d'être recherché. Le concept de hasard ne fait sens qu'en rapport à l'observateur: si deux observateurs ont l'habitude de rechercher chacun différentes sortes de modèles; ils ne manqueront pas d'être en désaccord sur les suites qu'ils attribuent au hasard." [80]

4, 1, 5, 9, 6, 5, 3,

[80] Brown (G.Spencer), Probability and scientific inférence, Longmans Green, 1957. P.1O5.

Voilà une suite de hasard pur?

Non, un mathématicien vous dira que cette suite est très exactement une partie du chiffre "pi" entre la deuxième et la dixième décimale.

A bien y regarder, n'importe quel générateur de hasard aura toujours tendance à produire tel moment des excroissances où un sens peut naître. Quand je bats un jeu de cartes, et tire des cartes au "hasard" pour les "retourner" et y regarder un destin, est-ce que l'explication n'en est pas toute simple: je capte à travers le hasard le "champ de forme" de mon destin.

La substance, ici et maintenant est le nombre qui émerge du hasard, et en le vectorialisant j'y vois la puissance dans laquelle s'inscrit mon futur. Le hasard me révèle si je sais le lire, la loi de mon ici là maintenant.

Il nous faut aujourd'hui, quittant les rails mécaniques de l'histoire, savoir tirer parti du hasard dans notre vision créatrice du présent et de ses potentialités futures, en cela nous apprendrons à cerner des lois dans leur fonction locale.

Dès l'instant où nous nous incarnons dans le mécanisme logique d'un champ de forme, qui substantifie pour nous une réalité, nous nous enfonçons dans la pesanteur, et sommes automatiquement menés et enfermés dans le destin qui guide le soit-disant hasard qui procède de cette substance. Tirer les cartes, consulter le Yi Ching, c'est apprendre à saisir et à comprendre ce qui module rythmiquement notre destin dans son hasard spécifique.

Autre chose est d'apprendre à devenir léger, pour pouvoir échapper aux rails et à la gravitation d'un hasard en forme de destinée.

Jouer de la substantification et de la désubstantification, telle est la politique atypique de la post-histoire.

Apprendre à être là et ailleurs, savoir être invisible, autonomiser sa conscience de toute corporalité, voyager en dehors de toute contrainte d'espace et de temps, dans la multiplicité des réalités, voilà une mégalo-passion pour la post-histoire, qui demande la modestie ultime d'apprendre à n'être plus qu'un parfum-vague qui glisse insaisissable entre les mondes.

TROISIEME CERCLE

CHAPITRE VIII

IMAGINAIRE ET REALITE DANS LA DOUBLE CONTRAINTE.

Les boucles de l'intelligence.

> Les mineurs de Devon et de Cornwall avaient une si grande foi dans le fer à cheval, qu'ils le suspendaient à l'entrée des mines: puisque le diable voyage en cercle, il est arrêté dans sa course chaque fois qu'il arrive à l'une des extrémités du fer et doit rebrousser chemin. Rapporté par un chroniqueur anglais de 1880.

Module 381: Les boucles de l'intelligence.

Si une organisation régnant sur l'ensemble de la planète, quelle que soit la sagesse de ses lois, est insoutenable par son caractère totalitaire et figé, à contrario, laisser faire le désordre actuel nous mène tout droit à l'extinction de toute vie sur cette terre.

Nous savons tous que la logique même de l'histoire nous amène à nous poser ce problème en ce XXème siècle finissant, bien que nous préférerions l'ignorer tant elle semble sans réponse, nous bander les yeux plutôt que d'aborder ce sujet tabou. Mais cette question est la seule question importante de notre quotidien, même dans son caractère hyper-théorique, car au fond, notre destin à chacun, notre destin le plus quotidien, notre survie et celle de nos enfants et la qualité de notre vie, dépendent fondamentalement de la manière dont nous arriverons à sortir du cercle vicieux de cette situation paradoxale, en forme de double blocage, de double contrainte, de "double binds", qui nous immobilise tous dans l'irresponsabilité en face de notre destin commun.

Celui qui pose cette question est immédiatement susceptible de passer pour un véritable fasciste voulant mettre le monde sous sa coupe.

D'un autre côté, chacun perçoit de plus en plus l'irrationalité de sa participation de citoyen à tel ou tel état géographique fermé et emporté dans la crise planétaire, sans levier de commande pour réagir sinon par des replâtrages superficiels fictifs qui ne font que grimer le cadavre qui se décompose dessous.

Finalement, alors que nous avons développé des sciences hyperrationelles, nous nous comportons en face du problème de la crise planétaire de la manière la plus irrationelle qui soit.
In shalah, on verra bien, comme si la sonnette d'alarme n'était pas tirée depuis longtemps déjà.
Ce paradoxe est l'espace où culminent tous les autres paradoxes de notre temps en science, en art, en philosophie, pour aboutir à la politique fiction spectaculaire et impotente qui embouteille par ses cris, ses horreurs, sa vase, tous les médias de communication, dans une fascination hypnotique des catastrophes qui se multiplient.

Que peut-on faire? Critiquer, critiquer...

Cela ressemble à un schizoïde embarqué dans une analyse sans fin...

Nous taire... Mais même notre silence est participatif.

Toute solution nous renvoie à son contraire dans un cercle qui à force d'être caressé devient vicieux.

Cela ressemble de plus en plus à un Kuan, situation paradoxale dans laquelle le sage taoïste enferme son disciple pour l'obliger à l'illumination... ou à la folie et la mort: "Si tu dis que ce bâton est réel, je t'en donne un coup; si tu dis qu'il n'est pas réel, je t'en donne un coup; si tu ne dis rien du tout, je t'en donne un coup."

En 1956, Gregory Bateson, Dan Jackson et Joy Haley, John Weakland, attirent l'attention sur le fait que la schizophrénie, maladie "intraitable" par excellence, se situait peut-être moins à l'intérieur du malade, que par une situation de double blocage, dans laquelle l'individu souffrant, serait maintenu continuellement par ses proches. Pour en développer la théorie, ils s'appuyèrent sur des types logiques de Russells et la théorie des deux niveaux du langage de Carnap (langage - objet et métalangage). Ils montrèrent qu'une multitude des assertions des parents des malades, constituaient souvent des entités logiques paradoxales, soit au niveau même de la formulation verbale, soit plus sournoisement, entre cette dernière et le méta-langage que constitue l'expression corporelle.

Le cas le plus typique est le classique: "Tu ne me dis jamais que tu m'aimes". Si je réponds "mais si", on pourra toujours remettre en cause ma sincérité en disant que la question a suscité ma réponse, si je ne dis rien, cela ne fait que prouver ma culpabilité.
Autre exemple, est cette mère qui tient perpétuellement un discours moralisateur et légal devant son fils, mais déploie toute sa féminité à le réduire, et extériorise à travers des signes physiques inconscients son plaisir à le voir affirmer une pseudo-virilité dans la transgression des lois.

La théorie de la double contrainte a vu perpétuellement s'étendre le champ de sa pertinence, ces vingt dernières années. Sa profonde originalité vient du fait de son abandon complet des formes traditionnelles de la logique et des sciences sociales, avec leur raisonnement circulaire et les analogies tirés de la physique mécaniste, tels que les "instincts", "pulsions", "complexes innés" de la psychologie traditionnelle.

La double contrainte constitue aussi une critique relativisant les savants contemporains qui cherchent à refonder les anciens termes "d'instinct", en les remplaçant par la mise en valeur de causes génétiques.

La théorie de la double contrainte tend à élargir son champ d'investigations bien au-delà de la seule problématique de la folie.

En fait, toute sa valeur tiend dans sa transversalité fondamentale qui tend à montrer par élargissements successifs de la famille au contexte culturel, du contexte culturel aux pays, des pays à la situation planétaire, des séries de pressions en forme de double contrainte qui font tensions de manière différente pour chacun, déterminant notre espace potentiel d'affirmation vivante et créatrice ou au contraire d'effondrement dans la folie et le suicide.

"La première forme de la communication mathématique n'est pas la description mais l'injonction." [81]

Toute arbrification en forme de ou bien/ou bien binaire sans laquelle une logique phénoménologique ne peut se développer est porteuse à ses limites de contradictions qui l'enferment paradoxalement dans une double contrainte, mais lui permet, en s'informant, de se fermer.

En fait, rien ne se perpétue sinon dans le cadre d'une double contrainte, qui devient le champ substantiel où un vécu théorique et pratique peut trouver une stabilité "matérielle idéale" à son développement. L'intériorisation automatique par l'éducation nous rend invisibles les doubles contraintes qui nous enferment tout en nous permettant de nous incarner socialement (mais le regard que l'on jette sur d'autres cultures les révèle au contraire d'autant plus que nous y sommes extérieurs).

Les Dobus sont une tribu d'horticulteurs habitant une île au large de La Nouvelle Guinée. Pour eux, la sorcellerie a tous les pouvoirs; la mort, les maladies, les accidents sont ses effets. Mais la magie sert aussi à convaincre les légumes du potager du voisin à venir dans le mien. Une récolte importante constitue donc la preuve d'un grand pouvoir. Les Dobus vivent donc dans une perpétuelle terreur des mauvais sorts que peut lui faire le voisin; en surface, la compétition, le vol, la jalousie, l'égocentrisme, la méfiance, semblent faire lois. Mais plus profondément, c'est au contraire cette situation néfaste qui permet à la société Dobu de se maintenir, car elle est rééquilibrée par une multitude de séries de dons et de contre dons obligatoires et tabous.

---

[81] G. Spencer Brown. Laws if forms.

L'ensemble de ces dons créé une arbrification logique d'échanges entre tous les membres et les rendent solidaires.

L'un de ces rites oblige un individu à faire un don important à tel ou tel sous-groupe et a pour phase consacrée: "Si tu me tues par sorcellerie, comment pourrais-je te remettre ce présent?" Le cercle est ainsi bouclé, l'individu qui voudrait se marginaliser et échapper à la terreur qu'engendre socialement la sorcellerie, ne ferait que concentrer toutes les foudres sur lui. D'autre part, dans la mesure même où il participe, il autocensure son recours à la sorcellerie, pour ne pas affaiblir les autres, mais leur permettre de leur faire un don compensatoire.

Les individus qui dépérissent sont immédiatement pris en charge par les autres comme victimes de quelques individus méchants. Les individus ayant obtenu une production spectaculaire se sentent dans l'obligation d'en distribuer le surplus pour prouver leur bonne foi et leur innocence. Ainsi, le moindre événement devient signifiant et se développe dramatiquement dans le signifié que constituent la culture et sa double contrainte occulte. Les accords et les désaccords, les égalités et les inégalités sont amplifiés et résolus par les mêmes circularités qui tendent à maintenir le groupe en "tension" dans un certain champ donné et à autoréguler les situations extrêmes qui pourraient le faire éclater.

La double contrainte née du hasard des communications d'un groupe en formation, la double contrainte devenue base inconsciente d'un style, capte tous les événements produits par le hasard pour créer entre eux des liaisons significatives qui ont tendance dès lors à faire histoire. Les relations, les particules évanescentes des échanges entre non-êtres ont tendance à se solidifier, dans la grille rythmique de la double contrainte pour créer l'objet de l'être et son sujet. Dieu, un cigare et une femme, c'est la même chose nous dit un schizoïde. Pourquoi? Parce que Dieu est entouré de son auréole, le cigare de sa bague et la femme du regard des hommes.

Toute société, toute science, tout art, tout individu, toute religion, toute politique, est maintenu dans son style propre par une forme de double contrainte qui lui permet de s'abstraire de la profusion des mondes pour se constituer en tant que corps existant autonome.

Rabattement unidimensionnel d'une situation où le tiers est exclus par un système de binarité ou bien/ou bien.

Ou bien c'est vrai/ou bien c'est faux.

Ou bien ça existe/ou bien ça n'existe pas.

Ou bien le mathématicien accepte les principes de la mathématique et voit sa pensée s'homogénéiser sur le plan mathématique, et son être perdre sa dimension multidimensionnelle, ou bien il cesse d'être mathématicien et devient un non-lieu, une sorte de non-être dans le contexte social, comme un bocal sans étiquette, que plus personne n'oserait goûter de peur de

s'empoisonner.

En fait, comme être quelque chose absolument ou n'être rien du tout sont tout autant supportables, nous devons perpétuellement sauter d'une ferme à l'autre comme lorsque j'écris: "Ne tenez pas compte de ce que je viens d'écrire", vous vous trouvez en situation d'obéir quel que soit votre choix de désobéissance ou d'obéissance. Chaque terme de la solution vous renvoie à l'autre.

Par contre, vous pouvez brusquement éclater de rire, ou au contraire vous mettre à pleurer d'angoisse, dans les deux cas rire et pleurer fonctionnent comme rupture, en vous plaçant ailleurs, hors du contexte fermé de la pure syntaxe.

Au fond, ce qu'on appelle les "génies" sont des individus qui ont quitté le champ substantiel de leur époque et ont su transgresser la double contrainte qui en faisait la limite pour aller construire ailleurs. Le sage et les fous ont en fait la même tactique, passer outre, se mettre à parler hors du contexte concentrationnaire, la seule différence est que le fou se croit sage et le sage se sent fou, mince limite qui permet au sage de camoufler sa folie sous des airs de sagesse.

Joël de Rosnay retrace les "étranges" maladies des cerveaux-mécanismes servant au pointage automatique pour canin anti-aérien, telles qu'elles ont été constatées par Wiener et Brigelow: "Ils sont frappés par deux faits surprenants: le comportement en apparence "intelligent" de ce type de machine et les maladies qui peuvent les frapper (...) Si l'on cherche à réduire les frictions, le système entre dans une série d'oscillations incontrôlables (...) Wiener en déduit que pour contrôler une action finalisée (c'est à dire orientée vers un but), la circulation de l'information nécessaire à ce contrôle doit former "une boucle fermée permettant d'évoluer les effets de ses actions et de s'adapter à une conduite future grâce aux performances passées."[82] C'est ce que l'on appelle une boucle permettant le feed-back, le "retour" et l'intégration d'instant en instant de la situation.

Le cas le plus simple est celui du thermostat qui s'arrête lorsque la température a atteint un certain seuil mais se répand dès qu'elle se met à baisser. Mais pour qu'il y ait ainsi bouclage de "l'intelligence" en vue d'une efficacité, il faut que la conscience de "l'intelligence", ce qu'elle peut et doit percevoir, soit déterminée, que la multitude chaotique des phénomènes soit refoulée, pour qu'un certain nombre soient abstraits du "hasard" et deviennent constituants en terme de continuité sur le même plan. Le thermostat est efficace dans la mesure même où il n'est sensible qu'à la chaleur, un thermostat omniscient, sensible aux sons, aux couleurs ou rayons, etc..., deviendrait totalement inefficace et délirerait totalement.

---

[82] Joël de Rosnay, Op. cité. P.87.

Si l'on recouvre l'un des yeux d'un chaton dès sa naissance, et que l'on retire ce "pansement" au bout de plusieurs mois, on s'aperçoit qu'il est aveugle de cet oeil là, bien que physiologiquement rien ne s'oppose à son bon mécanisme. En fait, contrairement à l'autre oeil qui voit, cet oeil n'ayant pas d'entraînement n'a pas pu maintenir et développer les liaisons synoptiques entre neurones, pour constituer les voies de circuit cérébrales propres à la vision.

Dès notre plus jeune âge, nous apprenons à voir "un certain monde", à régler notre perception sur une certaine "longueur d'onde" autorégulée par la double contrainte d'une certaine culture, et c'est ainsi que nous pouvons devenir un bon cerveau-mécanisme efficace dans la grande machinerie sociale.

Notre conscience du monde se solidifie ainsi, nous rendant totalement aveugles à tout ce qui ne rentre pas dans notre zone de perception en nous donnant l'impression de bien connaître la "réalité" de la "vérité".

Nous projetons devant nous (comme une voiture avec ses phares dans la nuit), un temps et un espace spécifiques dans lequel les particules aléatoires viennent se "pendre" et se solidifier pour constituer des égrégores phantasmagoriques de matière, dont se nourrissent et que transforment les vivants pour créer le monde artificiel dans lequel nous vivons.

Les neurones fonctionnent comme des oscillateurs oui-non, oui-non, oui-non, les particules, en tournant en rond, créent les atomes, les planètes se maintiennent harmonieusement doublement bloquées entre l'attraction gravitationnelle et la force centrifuge. La matière aussi bien que la conscience de cette matière, leur solidification, l'impression qu'elles donnent d'une réalité incontournable, ne sont que le produit de la participation de chaque élément d'un champ à la redondance de la double contrainte qui les soutient. Ce champ produit alors dans son espace et son temps, un chant chanté, une mélodie métaphorique de phénomènes qui se développent à l'infini à partir des bases rhétoriques liées à la double contrainte originelle.

CHAPITRE IX

LA THEORIE DES CHAMPS DE FORMES HORIZONTAUX.

L'idôlatrie: le mât et l'échec et mat.

> Le cerveau n'est pas un organe de pensée mais un organe de survie, au même titre que les griffes et les crocs.
> Il est bâti de telle sorte qu'il ne nous fait admettre que les vérités qui nous avantagent.
> Albert Szent Gyorgi.

Module 391: L'idôlatrie: le mât et l'échec et mat.

Au début, il n'était question que de garde champêtre, nous allons aux champs, le rat des champs et le rat des villes. Puis, c'est devenu des champs à cultiver, puis la culture est devenue elle-même champ de signes, champ sémantique, champ de bataille où viennent s'égorger les idéologies. Il y a aussi les champs scientifiques, "portion d'espace où se fait ressentir des forces à distance", ces forces qui naissent de la polarisation électrique sont dites magnétiques. Mais il y a sussi le champ gravitationnel, champ de force créé par toute masse.

La linguistique nous a montré comment le sens de chaque mot agit à distance dans le "champ" de la langue.

Les particules ne prennent consistance que dans le champ de l'observateur, elles laissent des traces en forme de signatures énigmatiques qui renvoient celui qui regarde à sa propre conscience!

Tout "être" n'est suspendu dans "l'air du temps" et le "moment d'un espace" dans sa forme actuelle que par un champ l'informant de ce qu'il est.

Les objets ne sont que des chansons, des ritournelles éculées.

Mais toute forme a ses attirances, et créé autour d'elle un temps et un espace propice à camoufler sa fragilité.

La force de "gravité" newtonienne, premier champ de force découvert par la science naissante porte bien son nom; car toute forme créé un champ gravitationnel, qui attire et réduit

ceux qui s'y laissent prendre. Qui n'a pas vu le monde changer de couleur en fonction de tel ou tel événement, qui ne s'est pas trouvé empêtré dans une théorie hégelienne si logiquement parfaite que tout semble plus raisonné que hégeliennement.

Les champs se développent d'abord lentement puis de plus en plus rapidement en crescendo aspirant comme des trous noirs, tout ce qui s'approche d'eux. Il n'y a pas à proprement parler d'objet particulier pouvant exister en soi hors de cette situation de dépendance à un champ. Chaque objet "parle" intensément en tant que sujet chantant. Le champ se développe d'une manière exponentielle d'abord lentement, puis frénétiquement. Plus il tend vers son développement ultime, plus il tombe dans la redondance, les anonnements de ses limites paradoxales. Redondance de la mort, redondance de la fioriture du cadavre, manière floue de la décadence. Spirales; mais en forme de rupture reprise ailleurs de l'espace et du temps. On peut concevoir que certaines conscience/objet se développent sur un seul niveau de champ. Mais si l'on cherche bien, il est impossible de trouver ce type de simplicité. Tous les champs sont finalement reliés homologiquement et transversalement les uns dans les autres, même si les éléments en jeu dans chaque champ sont inconscients de ces liaisons aux résonnances imperceptibles.

L'énergie se structure, s'informe, dans le champ nucléaire, pour former ces noeuds quantiques d'énergie que sont les particules. Ces particules captées à leur tour par les champs atomiques s'articulent pour aboutir aux atomes. Ces atomes se conjuguent à leur tour pour former la matière. Cette matière est captée par la champ biologique pour aboutir à la vie.

Nous avons des théories qui nous expliquent en détails toutes les chaînes logiques du développement de la vie, d'autres pour nous expliquer les lois de la chimie, d'autres qui nous rendent transparente la mécanique des particules. Dans chaque champ de réalité, nous sommes arrivés à scruter les liaisons causales, sous forme de logique binaire. Ce qui nous échappe par contre complètement, c'est le passage d'un champ de réalité à un autre.
Chaque champ déplace notre conscience lui montrant une réalité invisible aux autres champs, mais ce gain de visibilité dans une direction se paye automatiquement par une perte de visibilité par rapport à un autre champ.

> "Il n'est pas douteux que si l'on tenait une description détaillée du mouvement des différentes molécules, les notions de probabilités qui se révèlent si essentielles pour l'intelligence de l'irréversibilité des phénomènes physiques dans la nature n'interviendraient jamais. On ne posséderait pas les mêmes idées générales: on ne saurait pas que dans le monde, les variations ont lieu dans le sens du moins au plus probable, du plus ou moins organisé, parce que l'on ne parlerait que d'une multitude d'orbites, de trajectoires et de collisions. Ce serait un vrai miracle si les équations du mouvement qui, à tout déplacement qu'elles autorisent, en permettant un autre exactement opposé, nous entraînaient dans un monde où existe une tendance irréversible, évidente et familière à la variation en fonction

du temps." [83]

La somme des parties n'aboutit pas automatiquement à comprendre le tout, car une totalité s'engendre ailleurs que dans ses parties.

La forme informante vient toujours d'ailleurs, "l'ordre" est par définition extra-territorial, extra-terrestre, l'ordre vient du ciel, mais de quel ciel? Un ciel en forme de différent et d'ailleurs... Les particules n'expliquant pas les atomes, les atomes n'expliquent pas les virus, les virus n'expliquent pas cette phrase que je suis en train d'écrire.

Nous multiplions les champs de conscience et les objets observables, mais cet élargissement ne se fait pas logiquement du même au même, mais d'altérité à altérité.
Le ou bien/ou bien logique et discursif nous ramène toujours plus intensément au, et puis, et puis s'ouvrant paradoxalement à des tiers nouveaux que l'on avait exclus et que le "génie" créatif nous apprend à considérer en nous montrant leur importance dans un champ de conscience différent. A l'ordre expliqué, rationnel, logique, qui organise chaque champ de réalité/conscience et en décrit les lois, nous devons faire correspondre un ordre irrationnel, alogique, qui permette à la substance d'un champ de prendre consistance et de se fonder. Un ordre qui, à défaut d'être expliqué, est impliqué dans l'injonction de participation qu'il présuppose pour que sujet et objet se rencontrent dans une conscience particulière et particulièrement réaliste.

Le même processus qui a voulu rabattre la masse sur un même plan unidimensionnel ultime, provoque rétroactivement l'explosion de la société en champs de conscience multiples. La massification du plus grand nombre, a, par réaction, déclanché un reflux de valorisations des minorités, qui dans un phénomène de réversibilité deviennent dans leur rareté même la ressource inépuisable de notre épanouissement dans la mutation. Encore faut-il que nous acceptions de cesser de nous cramponner à tel ou tel champ de conscience, et cela est plus facile à dire qu'à faire. Car il y a une puissante pesanteur de la superstition qui nous enferme dans la dure matérialité des champs idéologiques auxquels nous sommes convertis.

Chaque culture, chaque territoire, chaque temps, ce que l'on appelle chacun notre histoire, nous absorbe dans son champ gravitationnel fait d'éternité et d'infini, et il est bien plus facile d'apprendre à léviter de l'attraction terrestre que d'apprendre à échapper à l'attraction de ce simple "moi" historique. Et pourtant, ce n'est qu'en cet ultime détachement que nous pouvons nous comprendre dans cet immense tour de Babel qu'est devenue aujourd'hui la terre.
Dans cet ultime combat auquel les hommes d'aujourd'hui sont affrontés, notre pire ennemi est nous-mêmes, notre sauveur, celui qui nous est contraire! Noir, vous avez tout intérêt à embrasser

[83] J.R. Oppenheimer, La science et le bon sens.

la blancheur, blanc, vous avez tout intérêt à épouser le noir, car aujourd'hui l'échec et mat de toute part, et la fausse transcendance des mots idéologico-religieux, les idoles de terre aux pieds d'argile, se transforment en poussière dans ce vaste tremblement du tissu même de toute matière.

Quelque part un tout, dont nous ne sommes que les parties aveugles, a décidé de secouer le paillasson d'entrée, pour que tout ce qui est mort et poussiéreux soit emporté et que seul ce qui participe, au-delà de lui-même, à la trame des mondes subsiste! La liquéfaction de toute territorialité dans le déluge est un vieux mythe, nous attendions sans doute un engloutissement qui préserve tel ou tel arche de Noé en forme de sapin et de père Noël.

Mais chacun sait que le père Noël n'existe que dans la mesure même où l'on y croit. Et s'il y a un chemin qui s'ouvre sur ailleurs, il n'est d'aucune matière historique, à chacun de trouver son fil d'Ariane pour sortir du labyrinthe du sens avant que le non-sens n'ait dévoré toute trace d'histoire.

CHAPITRE X

LES JEUX HOMOLOGIQUES TRANSVERSAUX.

La difficulté d'être.

> Ce faisceau, je l'ai appelé la bulle de perception. J'ai dit aussi qu'il est scellé, hermétiquement fermé, et qu'il ne s'ouvre jamais, sauf au moment de notre mort. Et pourtant, on peut l'ouvrir. Il est évident que les sorciers ont appris ce secret et, même si tous ne parviennent pas à leur propre totalité, ils en connaissent la possibilité.
> Carlos Castaneda. [84]

Module 3101: La difficulté d'être.

Et nous voilà arrivés aux confins de ce livre, en ce 26 décembre 1983, j'ouvre La Bible au hasard et je lis:

> Victoire sur la bête et sur le faux prophète.
> Et je vis un ange debout dans le soleil, et il cria d'une voix forte, disant à tous les oiseaux qui volent au zénith:
> "Venez, rassemblez-vous pour le repas, le grand (repas) de Dieu, pour manger chairs de rois, et chairs de capitaines, et chairs de puissants, et chairs de chevaux et de ceux qui les montent, et chairs de tous les hommes, libres et esclaves, et petits, et grands."
> Et je vis la bête et les rois de la terre, et leurs armées rassemblées pour faire la guerre à celui qui monte le cheval et à son armée. Et la bête fut attrapée, et avec elle le faux prophète qui, par les signes faits devant elle, avait égaré ceux qui avaient reçu la marque de la bête et ceux qui se prosternaient devant son image. Ils furent tous deux jetés vivants dans l'étang de feu où brûle du soufre. Et les autres furent tués par l'épée de celui qui monte le

[84] Carlos Castaneda, Histoires de pouvoir, coll. témoins/Gallimard P.259.
[84] Apocalypse de Saint Jean, 1916.

cheval, (l'épée) qui sort de sa bouche, et tous les oiseaux se rassasièrent de leurs chairs." [85]

Si je veux faire voir à un aveugle le rouge, rien ne sert de lui expliquer que le rouge correspond à une certaine fréquence de photons de la lumière. Cela ne pourra jamais lui faire sentir le rouge. Par contre, si je travaille homologiquement en essayant de trouver dans les sons un homologue au rouge, il, pourra alors petit à petit faire correspondre à son champ d'expérience une partie du mien.

La situation actuelle nous met tous en situation d'être des aveugles les uns pour les autres.

Le concassage de toutes les cultures dans l'hypercommunication planétaire rend caduques les communications logiques et historiques.

Nous sommes de plus en plus éparpillés dans des champs de réalité/conscience hétérogènes, et la seule communication transversale homologique sur fond de paradoxe devient soutenable.

C'est dans ce sens-là, que nous vivons la fin de toute réalité.

Nous serons de plus en plus amenés à l'extraordinaire béatitude d'être notre essence, même hétérogène. Cette situation nous oblige à la créativité pour développer chacun "notre génie" afin de pallier à la désintégration historique et à sa communication logique, en la remplaçant par une communication homologique transversale éclatante.

Nous sommes tous appelés à nous juger nous-mêmes. Soit nous nous accrochons à des morceaux du naufrage de l'histoire, et nous les verrons se fragmenter à l'infini et nous avec, dans une souffrance et une horreur infernale, soit il nous faut développer notre originalité spécifique, ce qui en nous ne ressemble à rien d'autre, afin d'offrir cette fleur unique à l'altérité et trouver le "génie" paradoxal transversal, propre à rentrer en sympathie homologique avec la multitude hétérogène où nous sommes fondus dans un devenir de "voyant".

Cette situation limite que nous vivons aujourd'hui planétairement, si elle est nouvelle, en tant qu'elle est un défi du tout ou rien lancé à la planète toute entière, n'est pas nouvelle au sens individuel du terme. L'histoire est émaillée aux quatre coins du monde d'individus qui ont été personnellement en situation existentielle limite propre à les faire basculer au-delà du champ fermé de leur histoire temporelle.

Ce n'est pas un hasard si la conception du double blocage est née de la schizophrénie et que peu après, les mêmes chercheurs ont découvert que la rupture qu'introduit le fou en devenant fou est finalement similaire à celle introduite par le génie niant le contexte de son époque et se

positionnant comme une conscience/réalité différente.

Tout le problème est de négocier le passage d'un champ à un autre, de savoir partir, mais de pouvoir aussi revenir.

L'histoire a de tout temps su le danger des "génies". Les sociétés ont toujours pressenti sans trop bien le formuler, que les "génies" étaient porteurs de "virus", capables de faire muter des sociétés toutes entières, en faisant fi de pouvoirs établis. Et si tant d'individus sombrent dans la folie, c'est peut-être moins de leurs faits que de la sourde opposition que leurs contemporains développent contre leur retour d'un "autre monde".

De tous temps, de nombreux sages ont expérimenté ce chemin scabreux en sachant que la seule manière de se préserver de la folie meurtrière du consensus social était d'apprendre à devenir imperceptible socialement, n'être plus que des vagabonds, perdre toute espèce d'importance, afin de n'être pas pris en compte.

Attendre et se perfectionner solitairement, pour ne ressurgir qu'en pleine folie dans la maîtrise totale du sacrifice qu'ils faisaient d'eux-mêmes, pour faire éclater l'éclair lumineux au milieu du groupe social historique, se jetant immédiatement sur eux pour les détruire alors qu'ils étaient déjà irrémédiablement atteints par le virus de la métamorphose, leur enjoignant un destin plus vaste.

Si toutes nos cultures et nos histoires ont quelque chose en commun, c'est bien l'irruption dans leur somnolence tranquille d'événements de ce type.

De tous temps des individus a-historiques sont venus renouveler l'histoire, et toute histoire se fonde ainsi paradoxalement en un point sensible de rupture, où plus rien n'a été comme avant. Mais aujourdhui, il serait bien trop facile d'attendre un événement du même type, car ce ne sont plus que de grands lambeaux d'histoires qui sont régénérés par un au-delà du temps en forme de fragments fulgurants, mais toutes les histoires qui s'effondrent en fragments dans l'au-delà du temps.

La situation de rupture historique vécue miraculeusement par des êtres exceptionnels dans le cours de l'histoire, devient dans le cadre de la post-histoire, pour le pire et le meilleur, le destin de chacun dans ses actes les plus quotidiens. Tant que la continuité historique de telle ou telle culture nous enfermait socialement, la rupture a-temporelle n'apparaissait nécessaire qu'à quelques individus "prévoyants", obligés de développer leur hétérogénéité en marge de la société.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire, la société planétaire, toutes les idoles culturelles mises les unes contre les autres, nous projettent chacun dans ce destin sacré de la découverte de notre altérité au-delà de toute territorialité.

Nous sommes radicalement projetés au Ciel que nous le voulions ou non!

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE.

- Yves Adrien, Novovision, Ed. Humanoïdes Associés, 1980.
- Antonin Artaud, Oeuvres complètes, Ed. Gallimard.
- Costas Axelos, Horizons du monde, Ed. De Minuit, 1974.
- Roland Barthes, Système de la mode, Ed. du Seuil, 1967.
- Jean Baudrillard, L'échange symbolique et la mort, Ed. Gallimard, 1976.
- Jean Baudrillard, Les stratégies fatales, Ed. Grasset, 1983.
- Jean Baumier, Ces banquiers qui nous gouvernent, Ed. Plon, 1983.
- Peter Brown, Genèse de l'Antiquité tardive, Ed. Gallimard, 1978.
- Fritjof Capra, Le Tao de la Physique, Ed. Tchou, 1979.
- Fritjof Capra, Le temps du changement, Ed. Du Rocher, 1983.
- Carlos Castaneda, L'herbe du diable et la petite fumée, Ed. du Soleil Noir, 1972.
- Carlos Castaneda, Voir, Ed. Gallimard, 1973.
- Carlos Castaneda, Le voyage à Ixtlan, Ed. Gallimard, 1974.
- Carlos Castaneda, Histoires de pouvoir, Ed. Gallimard, 1975.
- Carlos Castaneda, Le second anneau de pouvoir, Ed. Gallimard, 1979.
- Carlos Castaneda, Le Don de l'Aigle, Ed. Gallimard, 1982.
- Jean-Pierre Changeux, L'homme neuronal, Ed. Fayard, 1983.
- Roger Chastel, ... Passé par la tête, Ed. Galanis, 1968.
- Pierre Chaunu, Histoire et décadence, Ed. Perron, 1981.
- Clifford C. Geertz, Bali Interprétation d'une culture, Ed. Gallimard, 1983.
- CNET, Images pour le cable, La Documentation Française, 1983.
- David Cooper, Une grammaire à l'usage des vivants, Ed. du Seuil, 1976.
- Olivier Costa de Beauregard, La physique moderne et les pouvoirs de l'esprit, Le Hameau Editeur, 1980.
- Brice Couturier, Une scène-jeunesse, Ed. Autrement, 1983.
- Guy Debord, La société du spectacle, Ed. Buchet/Chastel, 1967.
- Gilles Deleuze, Nietzsche et la philosophie, P.U.F., 1962.

- Gilles Deleuze - Félix Guattari, Mille Plateaux, Ed. De Minuit, 1980.
- ELECTRA, Ed. Les Amis du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 1983.
- Edouard Glissant, Le discours antillais, Ed. du Seuil, 1981.
- Félix Guattari, La révolution moléculaire, Ed. Recherches, 1977.
- Ivan Illich, La convivialité, Ed. du Seuil, 1973.
- Karl Jaspers, La bombe atomique et l'avenir de l'homme, Ed. Buchet/Chastel, 1963.
- Kandinsky, Du spirituel dans l'art, Ed. Denoël, 1969.
- Lao-Tseu, Tao Tö King, Ed. Gallimard, 1967.
- Erie Laurent, La puce et les géants, Ed. Fayard, 1983.
- Le Case della Triennale, by Triennale di Milano, by Electa, 1983
- Lenine, L'Etat et la révolution, Ed. Sociales, 1972.
- Mao Tse-Toung, Sur la littérature et l'art, Ed. en Langues Etrangères, 1967.
- Gabriel Garcia Marquez, Cent ans de solitude, Ed. du Seuil, 1968
- Marshall Mc Luhan, Pour comprendre les média, Ed. Mame/Seuil, 1967.
- Emmanuel Meunier, Introduction aux existentialismes, Ed. Gallimard, 1962.
- J.R. Oppenheimer, La science et le bon sens, Ed. Gallimard, 1955
- Marina Penjaert, Communiquer par Télétel, La Documentation Française, 1983.
- Joël de Rosnay, Le macroscope, Ed. du Seuil, 1975.
- Raymond Ruyer, La Gnose de Princeton, Ed. Fayard, 1974.
- Xavier Sallantin, Le pas du sens, by Fondation Bena, 1982.
- Jean-Paul Sartre, L'imaginaire, Ed. Gallimard, 1940.
- Tobias Schneebaum, Au payse des hommes nus, Ed. Stock, 1973.
- Science et Conscience, Stock, 1980.
- Michel Serres, Le passage du Nord-Ouest, Ed. De Minuit, 1980.
- Alvin Toffler, Les cartes du futur, Ed. Denoël, 1983.
- Paul Veyne, Comment on écrit l'histoire, Ed. du Seuil, 1971.
- Graf K. Von Dürckheim, Pratique de la voie intérieure, by Le Courrier du Livre, 1968.
- Andy Warhol, Ma philosophie de A à B, Ed. Flammarion, 1977.

- Paul Watzlawick, Une logique de la communication, Ed. du Seuil, 1972.
- Paul Watzlawick, La réalité de la réalité, Ed. du Seuil, 1978.
- Anthony Wilden, Système et Structure, Ed. Du Boréal Express, 1983.

REVUES.

- Actuel, N° 45/46, juillet/août 1983.
- Architecture Intérieure CREE, N° 194.
- Le Courrier de l'Unesco, mars 1983.
- Article paru dans l'Express du 26 août 1983:
  1973-1983: Français, comme vous avez changé", par Patrick Arnoux.
- Article paru dans Harvard-L'Expansion/Hiver 1979/1980:
  "L'avenir: la société de communication...", par Daniel Bell.
- Article paru dans Le Nouvel Homme, décembre 1982:
  "Scénario pour l'Apocalypse: un krac de dollars."
- Article paru dans La Recherche N°111, mai 1980:
  "Le paradoxe d'Einstein-Podolsky-Rosen", par Max Jammer.
- Starfix N°8, octobre 1983.
- Article paru dans Time July 11, 1983, N°28:
  Le colosse qui marche. Les bienfaits de la grandeur à IBM.
- Traverses/29, revue du Centre de Création Industrielle, Centre Georges Pompidou, octobre 1983: "l'obscène".

SOMMAIRE

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Remerciements. 2
Ambition et limites de ce livre. 3
Comment est construit ce livre? 5

PREMIER CERCLE

Chapitre I: Pourquoi se raconter une histoire.
Module 111: Avant toute histoire. 7
Module 112: A Dieu. 15
Module 113: Les lumières. 19

Chapitre Il: Tous les chemins mènent à Rome.
Module 121: La science: quand l'expérience remet en cause la réalité de la réalité. 29
Module 122: Art: créer c'est apprendre à devenir rien. 40
Module 123: Philosophie: le je du jeu. 44
Module 124: Politique: jeu de marionnettes et survie planétaire. 46

Chapitre III: Etre invisible.

Module 131: La bombe atomique des signes. 55

DEUXIEME CERCLE

Chapitre IV: Les maux du moi.

Module 241: La fuite des mots. 70
Module 242: La fuite des individus. 72

Chapitre V: La combine des sympathies.

Module 251: La remontée de l'affect. 76

Module 252: Les nouvelles entreprises. 80

Module 253: Les stratégies hybrides. 82

Chapitre VI: De la masse radoteuse à l'informe créateur.

Module 261: Les mass média et leurs limites. 85
Module 262: Qu'est-ce qu'un réseau informatique de communication? 89
Module 263: Réseaux informatiques et économie. 94
Module 264: Réseaux informatiques, éducation et Tiers Monde. 97

Chapitre VII: Le pouvoir absolu, verse une organisation atypique.

Module 271: La stratégie de l'Histoire. 100
Module 272: Le défi de la Post-Histoire. 103
Module 273: Deux fuites dangereuses:
le hasard et la loi. 109

TROISIEME CERCLE

Chapitre VIII: Imaginaire et réalité dans la double contrainte.

Module 381: Les boucles de l'intelligence. 113

Chapitre IX: La théorie des champs de formes horizontaux.

Module 391: L'idolâtrie: le mât et l'échec et mat. 119

Chapitre X: Les jeux homologiques transversaux.

Module 3101: La difficulté d'être. 123

BIBLIOGRAPHIE. 127

SOMMAIRE. 131